

The background of the entire image is a 3D-rendered scene of a futuristic city street. In the foreground, a character with green hair is wearing a tan, dome-shaped helmet. The street is lined with multi-story buildings, one with a prominent wooden balcony structure. In the distance, a creature with a white, fox-like head and a grey body is walking. The sky is dark and filled with numerous small, colorful flying objects, possibly drones or alien ships, some with green lights. The overall atmosphere is mysterious and sci-fi.

FRAN LEJEUNE

LA CITE DES HYBRIDES

FRAN
& JIM

2018

<http://franetjim.free.fr>

lacitedeshybrides@mail.com

À lire aussi :

2017 : *Les maîtres du vaisseau*, <http://lesmaitresduvaisseau.free.fr>

2017 : *La révolution des ténèbres*, Fran & Jim

2016 : *Rimbaud, le dernier homme*, Ed. du Gaulois nomade

PREMIÈRE PARTIE

« Vous n’êtes pas seuls. » Voilà la seule chose que pouvait signifier l’immensité de ce ciel étoilé aux scintillements épars que l’homme avait réorganisé avec tant de soins. La Grande Ourse, le Cancer, les Gémeaux... Et, comme une traînée de poudre au milieu de la nuit, la Voie lactée qui brillait de mille feux. Son nom, se souvint Nahnah, venait de la mythologie antique. Pour rendre son fils immortel, Zeus lui fit téter le lait de sa femme Héra endormie et, lorsque la mère arracha Hercule de son sein, le précieux liquide gicla dans le ciel pour former notre galaxie. *Ces Grecs ont décidément tout inventé*, songea-t-elle dans un élan mélancolique qui ramena ses pensées vers la Terre. *Que ne donnerais-je pour être née là-bas, en ce temps-là.*

Alanguie devant le hublot de sa douche, elle se remémorait les paroles de son père lui expliquant, enfant, que les étoiles qu’elle contemplait étaient certainement mortes au moment où elle les scrutait. Ce ciel venait du passé. Son transmetteur lui permit de localiser la position de la Terre. Elle songea que, comme les étoiles, la planète bleue représentait l’ancien temps. Nahnah ne savait pas lire la carte du ciel mais elle aimait le contempler. Elle essayait vainement de repérer les contours de la Voie lactée, sans succès, la lumière scintillante des étoiles semblant également répartie dans le ciel. Que l’univers était vaste et l’homme petit, emprisonné sur ce caillou hostile, mal assorti à sa condition. Depuis son tout jeune âge, la jeune fille rêvait de respirer à l’air libre, nager dans la mer, sentir le vent sur sa peau. Sa mère avait promis de l’emmener sur Terre pour ses dix-huit ans. Encore cinq ans d’attente ! Pourtant, le moment allait bientôt être propice. La valse des planètes rapprocherait Mars de la Terre qui ne serait plus qu’à soixante millions de kilomètres. Après cette embrassade, les deux corps célestes s’éloigneraient inexorablement l’un de l’autre, rendant le voyage vers la planète-mère périlleux. Elle jeta un ultime regard derrière la fenêtre de sa cabine, profitant des derniers jours de beau temps. Le ciel était dégagé, le soleil brillait mais, progressivement, on se dirigeait vers la saison rouge, celle des tempêtes de poussière, qui pouvait durer des mois. Une épaisseur dense de particules encombrerait le ciel et boucherait l’horizon pour

enfermer la cité craintive dans un espace confiné. L'intérieur du dôme de la cité bénéficiait d'un climat artificiel relié à celui de l'extérieur. On recréait notamment dans la bulle les tempêtes et bourrasques formées autour du globe, qui augmentaient lorsque Mars se rapprochait du soleil. D'énormes ventilateurs commençaient alors à tourner, leurs pales géantes, animées par la force du vent, produisaient une bise artificielle.

Nahnah se glissa dans un séchomatique et brossa la masse de ses cheveux longs avant de les lisser. Ils ondulaient dans son dos en une coulée brune qui achevait sa course au bas des reins. Par tradition, les jeunes filles ne coupaient leurs cheveux que le sol de leur union. Elle choisit sur son écran une tenue pour la rentrée au lycée, où elle voulait faire bonne impression. Tout le monde allait la jauger, l'épier. Le Lycée Mixte, le plus prestigieux de la cité, accueillait les meilleurs élèves. Ses cohortes de bacheliers alimentaient des filières supérieures dédiées aux formations intellectuelles régies par un *numerus clausus*. Les lycéens pouvaient ainsi espérer devenir professeur, chercheur, médecin ou encore avocat. Des professions rares car peu utiles au développement industriel de la cité qui avait surtout besoin de main d'œuvre. On reprochait aux intellectuels de n'être rien de plus que des robots savants. On opérait à distance, à l'aide d'un boîtier mobile, on enseignait à l'aide d'agents virtuels, un transmetteur organisait la défense au tribunal. *Il n'empêche que le plus grand professeur martien se trouve dans ce lycée, il est fait de chair et de sang et fustige la nanomatique*, songea Nahnah avec un sourire narquois. Elle pensait au professeur Martin qui travaillait à l'ancienne, à la façon d'un Socrate, en pratiquant la maïeutique. Sa réputation soulevait de nombreuses critiques, on l'adulait comme on le détestait, mais il restait - en attendant - l'un des derniers penseurs reconnus de l'espèce humaine. *Et que deviendrait une cité qui ne saurait se penser ?* se demanda Nahnah, sourcils froncés, impatiente de rencontrer cet homme mystérieux.

Enfin prête, elle examina son col devant la glace, rencontrant son regard sévère et angoissé. Jolie sans être belle, elle tenait son sérieux de son père, le front décidé, l'air constamment contrarié. Engoncée dans un chemisier saillant, elle portait une jupe longue évasée, aux motifs ethniques, sur des bottes montantes qui enserraient ses mollets. Son sac empli de vêtements, elle quitta la vaste cellule pour se rendre dans le réfectoire que sa famille avait transformé en séjour. Elle salua sa mère, occupée à donner une leçon de

piano sur un vieux meuble musical ramené du Satello-Conservatoire au moment de l'exode. Nahnah posa une main délicate sur le bois vibrant qu'elle caressa du bout des doigts, en écoutant le jeu de l'élève, absorbée par le déferlement de notes rapides qui jaillissaient d'un bout à l'autre du clavier.

— Divin ! déclara-t-elle au nouvel élève de sa mère, un médecin quadragénaire.

— Chopin ! rétorqua-t-il avec entrain, alors que ses mains finissaient de communier avec le vieil instrument.

Elle lança un regard noir vers sa mère qui l'embrassa fièrement puis sortit par une vieille porte vitrée où l'attendait un autocab. Étant la première cliente, elle choisit sa place avec précaution. *Le mieux, se dit-elle, est encore de s'installer devant. Comme ça, pas besoin de faire la conversation.*

Elle se cala dans le fauteuil morphomnésique, tout en réajustant dans le miroir les traits de son visage fermé. La navette démarra doucement, s'engagea sur la voie pour véhicules lents, signe que d'autres abonnés avaient réservé l'engin. Après quelques minutes, la machine fit halte à l'entrée du quartier déshérité, le plus pauvre de la cité. Un grand gars monta, la peau mate, bien bâti, qui ne put tenir sur le second mini-siège avant. Il se faufila à l'arrière, sans un regard pour Nahnah. Le quadriplace poursuivit son parcours dans la cité jusqu'au marché, où deux individus se partagèrent les places restantes. L'homme qui s'était assis à l'avant posa sur Nahnah une cage contenant une volaille bien vivante, sans même lui demander son avis. Après être restée interdite, la jeune fille se rebiffa, pesta, pour finalement s'embrouiller avec son voisin qui feignait de s'affairer sous l'indifférence du binôme assis à l'arrière. L'odeur de ce vieil animal aurait écoeuré sa mère mais Nahnah n'avait pas le nez sensible. Par contre, les cris stridents de la bestiole et ses battements d'ailes désordonnés l'effrayaient. L'homme reprit sa cage qui s'était délestée de quelques plumes. *Purée de satellite !* Elle avait l'impression de sentir la fiente. Arrivée à destination, elle s'éjecta du cockpit sans un regard en arrière, vexée, bouche pincée et mâchoire serrée, son sac jeté sur l'épaule.

La vue du lycée l'impressionna. Son visage se rembrunit à la pensée des efforts qu'elle déployait en vain pour se détendre depuis la veille au soir. Ce lieu l'avait toujours intriguée. En soi, le bâtiment était d'une grande beauté. Situé dans l'hyper-centre, à égale distance des différents quartiers, il restait élégant au milieu de constructions massives aux

matériaux plus communs. Soupir. Nahnah se campa dans le grand hall, l'humeur adoucie, amusée par le vol de plumes qu'elle semait sur son passage. Elle aimait déjà l'établissement qui transpirait le savoir par tous ses pores. Cependant, l'accueil semblait vide à ceux qui, comme elle, n'étaient pas augmentés. Pour les autres, le lieu devait fournir pléthore d'informations utiles pour se repérer dans le temps et l'espace. Elle consulta son transmetteur et sut qu'elle devait continuer tout droit. D'autres élèves s'engouffraient et la dépassaient. La majorité semblait habituée aux lieux, tandis que les nouveaux venus, comme elle, gardaient une allure hésitante, un peu gauche. Elle arriva la première devant la salle de cours. La semaine d'intégration serait consacrée à une remise à niveau, sanctionnée par une nouvelle sélection. Une jeune fille affreuse vint l'aborder, le nez busqué, les traits acérés, une longue chevelure brune nouée en une lourde natte. Elle sourit, prodiguant des efforts pour paraître aimable.

— Toi aussi tu viens pour la mise à niveau ? demanda l'inconnue.

Nahnah acquiesça silencieusement. Elle n'avait pas envie de parler, plutôt concentrée sur ce qui l'attendait. Un appariteur ouvrit la salle dans laquelle elles entrèrent avec précaution : une salle minable, petite et obscure où les élèves s'assiéraient en rangs d'oignons devant leur professeur. Nez crochu prit place à côté de Nahnah, près du pupitre.

— Je m'appelle Enajr, et toi ? insista-t-elle.

— Nahnah.

— C'est quoi ta matière forte, Nahnah ?

Qu'était-ce donc que cette question ?

— La philo, répondit-elle contrariée, alors qu'elle arrachait un dernier duvet de ses cheveux.

— Moi c'est l'histoire des idées politiques, rétorqua fièrement Enajr, sans qu'on lui ait posé de question.

Vachement spécialisée, se dit Nahnah qui faisait entrer la politique dans le vaste monde de la philosophie. L'autre, souriante, manifestement satisfaite de s'être fait une relation, sortait sa feuille-écran alors que le reste de la classe entrait dans la salle. Tous différaient les uns des autres. Une grande fille, mince, l'allure rebelle avec son visage peint de noir, parlait plus fort que les autres, dans une attitude affirmée et ouverte,

entourée d'une cour qui l'écoutait et riait de ses propos plein d'esprit. *Et elle, quelle est sa matière forte ?* se demanda Nahnah. Quelques garçons, l'allure désinvolte, s'insérèrent à leur tour. L'un d'entre eux, blondinet, lunettes de soleil sur le nez, attira tout de suite l'attention de sa voisine.

— En voilà de beaux mâles ! s'amusa-t-elle, tandis que Nahnah reluquait du coin de l'œil l'entrée du jeune homme monté dans le cab avec elle.

Grand, musclé, les épaules développées, la démarche chaloupée, il se dirigea nonchalamment au bout de la rangée, loin du pupitre, là où personne ne traînait. Il ne sembla pas l'apercevoir alors que, pour une raison inexplicée, ce garçon l'intriguait. Elle en fut la première surprise tant le sexe masculin lui était indifférent. Lui rappelait-il quelqu'un ? Nahnah s'aperçut qu'Enajr lui parlait toujours. Dans un effort surhumain, elle se tourna vers sa camarade pour accueillir ses commentaires d'un sourire.

Un dernier élève vint s'asseoir quand le cours commença. Un agent conversationnel apparut sur le mur, une femme, probablement une enseignante aujourd'hui disparue. L'ACA débuta son cours par une brève présentation. Souriante, elle demanda aux élèves de mettre à contribution leurs connaissances sur le XIIIème siècle. Nahnah et Enajr participèrent oralement tandis que d'autres élèves travaillaient par connexion en temps réel. Quand les messages apparurent sur l'écran, il fut difficile aux non-appareillés d'en identifier les auteurs. Nahnah supposa que le garçon aux lunettes était connecté car il jouait discrètement avec sa branche. Plus on contribuait de façon positive à la connaissance générale, plus on validait de points.

— Ce qui m'ennuie, murmura Enajr, c'est que les réponses sont binaires et manquent de nuance. On nous demande une date précise, ou de trouver le nom d'un roi, la destination exacte d'une croisade.

— C'est vrai, l'IA doit pouvoir comptabiliser en toute objectivité les points engrangés par chaque élève, répliqua Nahnah.

Voilà pourquoi, se dit-elle, *le professeur Martin voulait enseigner en personne.* Elle l'admirait déjà. Elle balaya discrètement la classe du regard. Le garçon qui avait pris le cab avec elle n'avait pas bougé d'un iota et semblait s'ennuyer. Il gardait les bras croisés tout en observant la projection d'un air buté.

— Comment va-t-il faire pour marquer des points ? lui demanda Enajr qui avait suivi son regard.

La plupart des candidats ne souhaitaient pas être vus en train de participer, dissimulant ainsi leur score aux autres. À la fin de la semaine, un examen final cumulerait ces bonus avec une note d'un coefficient supérieur. Plus le sol avançait, plus les élèves se tassaient sur leur chaise. Nahnah finit par grignoter un en-cas, dont elle proposa une portion à sa voisine. L'heure tournait, les questions s'enchaînaient, de plus en plus difficiles, précises, au quotient élevé, portant sur des moments méconnus de l'histoire. Nahnah renonça. Enajr, par contre, cherchait les réponses dans de lointains souvenirs, toute connexion au réseau Prométhée étant interdite. Ce fut le moment que choisit le grand gaillard pour participer. Par de subtils clignements d'yeux, il tapota sur un clavier virtuel. S'adressant à un public épuisé, les questions de fin de sol comptaient double. Seuls Enajr et l'inconnu étaient encore en lice. Après huit heures de leçon fastidieuse, l'image de l'IA s'estompa pour disparaître sous un logo à l'effigie du lycée, sous lequel les scores s'affichèrent. Nahnah ne faisait aucun lien entre les visages et les noms inscrits mais elle supposait que le grand gars avait dépassé tout le monde avec un score ahurissant.

— Celui-là, il ne va pas se faire que des copains, glissa Enajr à l'oreille de Nahnah, manifestement chagrinée d'avoir été dépassée *in extremis* par un concurrent paresseux.

Nahnah se demanda si son voisin d'autocab visait la discrétion ou, au contraire, essayait une stratégie d'intimidation. La salle se vida dans un brouhaha où les élèves faisaient glisser lourdement les chaises sur le sol. Enajr, le visage rouge, la peau brillante, proposa à Nahnah une pause au réfectoire avant de rentrer. Cette dernière comprit que sa voisine s'attardait dans l'espoir de faire connaissance avec la gente masculine. Elle s'éclipsa rapidement pour rejoindre sa chambre dans le dortoir.

Le pensionnat se trouvait à proximité du lycée, les cellules y étaient nombreuses, les couloirs agités. La nouvelle interne ouvrit la porte d'une empreinte de doigt et découvrit une colocataire au visage familier. Il s'agissait de la grande fille bavarde dont elle avait remarqué l'entrée en cours. *Par tous les cratères de Mars !* Ce n'était vraiment pas de chance. Nahnah, rembrunie, la salua d'un signe de tête.

— Moi, c'est Amy. On se connaît, non ? s'enquit sa colocataire.

— Oui. Moi, c'est Nahnah, répondit-elle sèchement.

Amy avait pris possession du mur avec vue sur la cité, la meilleure place. La courtoisie aurait voulu que les affectations nocturnes soient tirées au sort mais la coloc de Nahnah semblait posséder peu de qualités et certainement pas la courtoisie.

— Tu n'as pas l'air très bavarde, remarqua Amy au bout d'un moment. Ce n'est pas grave, je le suis pour deux !

Comme celle-ci entamait une narration ennuyeuse, Nahnah enfila un casque connecté au plus vieil observatoire martien, lui-même en contact avec la Terre. Elle s'écroula sur son lit, ferma les yeux et écouta le son merveilleux des vagues qui se brisaient en temps réel au bord de la mer.

Accroupie dans son tube, Nahnah fit doucement couler l'eau entre ses pieds. Elle glissa une main sous le précieux filet pour se savonner. L'eau était rare sur Mars, les habitants buvaient celle des profondeurs du sol et se lavaient exclusivement avec des liquides recyclés. La jeune fille disposait d'une couche dans une cellule conçue pour deux élèves avec les commodités et la douche. La malchance avait voulu qu'elle partage sa chambre avec une vraie peste, plus futile que ses sœurs, qui s'autorisait des éclats de rire à tout va, comme si elle vivait seule. Amy écoutait sa musique à tue-tête, hurlait devant son transmetteur, laissait traîner son linge sale et invitait des copines à des heures indues.

Quand elle éteignit le jet de la douche, Nahnah remarqua une traînée rouge qui dégoulinait entre ses jambes, pour se diluer dans l'eau du bassin. Elle se raidit, stupéfaite. *La plaie !* grinça-t-elle entre ses dents. Ne voulant salir ni sa serviette immaculée ni ses vêtements blancs, elle décida de sacrifier le tapis sur lequel elle glissa jusqu'à la pharmacie. Elle y trouva du coton pour éponger son sexe ensanglanté, s'habilla et se jeta sur son lit, contrariée. *Pourquoi la nature l'avait-elle faite femme, elle qui ne voulait pas d'enfant ?* Elle exhala un long soupir qui trahissait son chagrin teinté de colère. Si sa mère l'apprenait, elle en ferait des gorges chaudes. Soudain, elle paniqua : Amy non plus ne devait pas l'apprendre. Elle la voyait d'ici se moquer d'elle comme elle se moquait des autres filles de la classe. Nahnah mit en boule le tapis qu'elle dissimula dans son sac-à-dos. Elle entendit résonner dans le hall le rire gras et provocateur d'Amy qui se rapprochait. *Vite, vite, vite !* Nahnah s'enferma dans la salle d'eau. Sa coloc n'était pas seule. La lycéenne décida de se sécher les cheveux pour que le bruit trahisse sa présence. Elle entendit Amy faire un commentaire, sur un ton contrarié, avant de frapper à la porte de la salle de bains. Nahnah lui ouvrit.

— Dis, murmura Amy, je suis sur un coup, là ! Tu veux pas sortir une petite heure ?

Nahnah fit un signe entendu de la tête et sortit de son refuge sans reconnaître l'invité.

La rue dans laquelle vivait Günther, avec sa famille, se trouvait à proximité du canal artificiel. En quittant l'artère qui le longeait, il s'enfonça dans le quartier interlope de la cité où proliféraient bars et magasins. Lorsque, en plein jour, les vitrines étaient éclairées, les clients savaient que des jeunes filles aux mœurs légères les attendaient dans l'arrière-boutique. Les cellules privées se trouvaient au premier étage mais celle des Alter donnait de plain-pied sur la venelle. À mesure que Günther s'enfonçait dans le chemin familial, les murs qui l'encadraient se rapprochaient les uns des autres, empêchant toute clarté de pénétrer les habitations. La croissance démographique de la cité avait amené les habitants de Méridienne à agrandir leurs constructions, soit en élevant les étages, soit en rognant sur la rue. Compte tenu du nombre de personnes composant le foyer, sa famille s'était vue attribuer un duplex. De sa journée, Günther ne conservait qu'une seule image : le visage lisse de cette fille dans le cab, avec ses grands yeux verts étonnés, tournoyait sans cesse dans son esprit. C'était elle, il le savait, celle qu'il attendait, avec laquelle il se lierait.

William était déjà rentré quand son fils revint du lycée. Il semblait l'attendre, un verre de macis à la main. Sa face brune impassible esquissa un sourire quand son fils prit place à ses côtés dans un vieux fauteuil récupéré au rebut.

— Alors ? demanda l'aïeul, curieux.

— Bien, répondit Günther en hochant la tête.

Sa mère s'était glissée dans l'entrebâillement d'une porte pour observer la scène. Le fils, à présent aussi grand et fort que William, s'en distinguait par ses cheveux courts. Günther avait le physique de son père mais avait hérité de l'hyperperception de sa mère. Une force tranquille. Ses jeunes sœurs se jetèrent sur lui, voulant tout savoir du Lycée Mixte.

— Comment il est ? demanda Hilden.

— Tu as vu d'autres enfants du quartier ? poursuivit Eva, sa sœur jumelle.

— Oui, j'ai vu le gamin de l'orphelinat, rétorqua Günther.

— Enri ! le renseignèrent les petites en cœur. Il est tellement beau !

Tout le monde rit sauf Günther qui esquissa une grimace hésitante.

- Alors quoi, tu ne l’aimes pas ?
- Tu vas lui parler ? entonna Hilden.
- Tu nous le présenteras ?
- Faut voir, finit par concéder leur grand frère.

Carla les rejoignit. Reliée à son fils par une connexion invisible, elle savait sans le questionner qu’il éprouvait quelque chose d’inédit, une émotion intense qui le rendait serein. La famille passa à table. William, peu loquace, avait une déclaration à faire.

— Grâce à mon nouveau poste, annonça-t-il, je bénéficierai d’une prime suffisamment importante pour opérer les enfants.

— Super ! s’écrièrent les deux sœurs.

Günther et sa mère se réjouirent de la nouvelle, surtout destinée aux filles. L’adolescent vénérât sa famille plus que tout au monde. Le couple formé par ses parents était un modèle qu’il voulait suivre car leur amour, jamais questionné, semblait facile, comme coulant de source. Malgré lui, alors qu’il commençait seulement à ne plus y penser, le sourire de Nahnah réapparut avec ses traits doux auréolés de boucles châtain foncé qu’une main désinvolte rejetait constamment en arrière. Il chassa l’intruse d’un clignement d’yeux.

— On va fêter ça, annonça la mère. Papa a acheté un gâteau en rentrant.

Les enfants s’exclamèrent de joie.

— Inutile de me remercier. Sans opération, vous finirez comme moi.

— J’aimerais finir comme toi, répliqua Günther sans hésitation.

— Tu as plein d’amis, ajoutèrent les filles, et tu sais faire plein de choses !

— Pas autant que les Assis, fit remarquer William qui avait de l’ambition pour ses enfants.

— Papi était un Assis, s’étonna Eva.

— Papi, c’était différent, rétorqua le père, c’était un homme bien, qui a accepté que sa fille préférée épouse un Indien.

Madame Alter posa un regard attendri sur son mari. *Voilà le couple que je veux former*, pensa leur fils en les regardant. Sa mère sentit ses aires temporelles s’activer, signe que son aîné était heureux.

Le quartier déshabité, constitué de rues vides aux habitations bien rangées, surveillées en permanence par une milice privée, était le pendant du quartier déshérité. Quand elle rentra chez elle, Enajr eut la mauvaise surprise de découvrir Lumin qui l'attendait. Elle soupira puis se força à sourire. Comment lui avouer qu'elle ne l'aimait plus sans provoquer une histoire de famille ? Les conditions de vie sur Mars étaient tellement rudes que des alliances devenaient nécessaires. Elles ne pouvaient pas ne pas être. Enajr ne pensait qu'à Enri et n'avait aucune envie d'échanger des futilités d'usage avec Lumin. Elle mentit.

— C'est gentil d'être passé, Lumin.

— Comment était cette journée ? demanda-t-il d'un air poli qu'Enajr ne supportait plus.

— Difficile, mais je tiens bon.

— Tu n'as pas dû être la seule à peiner, je suppose, la consola-t-il.

Peut-être resterons-nous amis, se dit-elle. Elle l'embrassa sans conviction et s'assit près de lui, lui offrant une boisson parfumée.

— Cela fait plus d'une heure que j'attends, tu as traîné un peu non ?

— Oui, confirma-t-elle, j'ai bu avec les copains de promo, nous avons comparé nos notes.

— Et tu crois qu'ils te disent tout ce qu'ils savent ?

— Ça m'étonnerait, confessa-t-elle. Écoute, Lumin, je suis désolée mais je suis vraiment claquée. Ne m'en veux pas, je veux me coucher tôt pour être en forme demain.

— Oh, mais ça ne me dérange pas, je vais rester dîner avec tes parents qui m'ont invité à manger.

Enajr sentit une chaleur sourde saisir tout son corps. *Il se tape l'incruste*. Furieuse, elle répondit sèchement :

— Bon, très bien. Alors, je te laisse. Je vais me doucher, je repasserai te saluer plus tard.

Sous la douche, Enajr repensa inévitablement à Enri. Il la faisait fondre avec son sourire narquois, ses traits fins, son allure désinvolte. Il avait un côté « rue » qui contrebalançait son érudition. Les intellos sérieux comme Lumin l'ennuyaient au possible. Et encore, si son promis était si intelligent que ses parents le prétendaient, il

serait au Lycée Mixte à l'heure qu'il était. Elle sentait que leurs chemins se séparaient. C'était leur destinée. Après sa douche, elle constata, affligée, que Lumin était toujours là, assis avec ses parents devant le mur de projection. Elle salua son père et sa mère, puis demanda à parler à son ami en privé. Il la suivit, étonné.

— Lumin, qu'est-ce que tu fais encore là ?

Elle ne se contrôlait plus et manifestait son agacement.

— Je regarde le transmetteur avec tes parents.

Cette réponse l'énerva davantage.

— Je le vois bien. Tu dois partir.

Elle ne savait pas trop comment le formuler.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es fiancé avec moi, pas avec eux.

Lumin ne semblait décidément pas comprendre.

— Et alors ? Ce sont eux qui me l'ont proposé.

— Parce qu'ils sont polis. Je t'en prie, va-t'en, laisse-moi tranquille. S'il te plaît, je te le demande.

Le garçon, complètement perdu, obtempéra. Il prit congé, disparaissant dans l'habitacle d'un autocab. La jeune fille, satisfaite, alla se coucher. Elle s'allongea, ferma les yeux et essaya de se détendre. Mais sa colère était telle qu'elle ne parvenait pas à se défaire de ses émotions négatives. Après quinze minutes à lutter contre des idées parasites tournant autour de Lumin, elle pausa sur sa tête le capteur de la machine à rêves. Ce dernier était connecté à une petite poire en plastique qu'Enajr pressait pour activer les stimulations. Elle ferma les yeux tout en pensant à Enri le magnifique. À force de pulsions, elle finit par s'endormir, enveloppée de songes extraordinaires la mettant en scène avec l'objet de ses désirs.



Nannah balaya du regard la salle où les candidats étaient entassés. Tous les visages semblaient défaits. Amy n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et Enri, renfrogné derrière ses lunettes opaques, attendait fébrilement que le sujet soit dévoilé. Seul Günther n'affichait aucune expression particulière. *Cela ne signifie pas qu'il s'en moque*, songea Nannah qui, pour une obscure raison, s'intéressait de plus en plus à lui. Lorsqu'elle se retrouvait près du jeune homme, notamment dans l'autocab, son cœur s'emballait. Le souffle coupé, elle perdait ses moyens, incapable de l'aborder ni même de le saluer. Elle sentait alors ses pommettes s'enflammer et une chaleur indécente brûler son corps.

La salle s'éclaira et, au même moment, toute connexion fut soudain interrompue. *C'est plus juste ainsi*, pensa Nannah qui n'était pas augmentée. Elle avait mal dormi, torturée par des douleurs inédites au bas du ventre ou réveillée par les ébats de sa voisine. Le supplice se poursuivait ce matin tout autour de ses hanches, au bas du dos, projetant du feu contre ses reins. Elle en avait des sueurs froides, ne sachant plus comment se tenir sur sa chaise.

Enfin l'IA afficha le sujet pour l'examen final : *Pourquoi peut-on dire que le XXIIème siècle fut sur Terre le siècle des révolutions ?*

— Je ne vous demande pas de répondre à la question, leur avait dit leur professeur dématérialisé, mais d'essayer d'y répondre.

Ça tombe bien..., se dit Nannah, un peu désarçonnée par le sujet. N'était-ce pas plutôt le XVIIIème siècle qui incarnait l'esprit de la révolution, avec notamment la

Révolution française et la Déclaration des droits de l'homme qui survivait encore sur Mars ? Les candidats devaient écrire avec de vieux bâtonnets et non sur un clavier. Cela désavantageait certains élèves qui ne s'étaient pas entraînés. Leur écriture serait irrégulière, ils auraient rapidement mal au poignet et leur main ne suivrait plus le fil de leur pensée.

Les candidats disposaient de sept heures pour recracher le contenu de leurs révisions à travers un plan clair et argumenté. Nahnah, diminuée par ses menstruations, était heureuse de disposer d'autant de temps car elle était au supplice, sujette à des élancements qui la déconcentraient. Le décompte avait commencé, elle estima disposer d'une heure pour construire un plan et trouver des arguments.

L'heure s'écoula, Nahnah avait à présent le dos bloqué mais son ventre semblait avoir renoncé à la torturer. Elle avait jeté ses idées sur un brouillon, tentant de les ordonner, tandis que la plupart de ses camarades écrivaient directement sur la feuille d'examen au crayon. Quand ils se trompaient, ils gommaient le paragraphe incriminé qu'ils réécrivaient. *Aucune méthode !* s'étonna-t-elle. Cela signifiait qu'ils ne prenaient pas le temps de construire leur pensée, ne prévoyant aucun repentir. Comme si la pensée était linéaire. *Or, toute pensée est une pensée d'après*, répétait-elle souvent. Au bout de trente minutes de réflexion supplémentaire, une trame se dégaugea. *Et si le XXIIème siècle était le siècle des révolutions parce qu'il les avait pensées ? Post-accélérationnisme, post-humanisme, interventionnisme... Et tout d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ? Quelle différence avec une révolte ?* Nahnah se perdit dans ses réflexions avec une implacable logique, pour aborder le sujet d'un point de vue philosophique. Elle raya ses notes, déplaça des paragraphes et prépara un devoir équilibré en trois parties, en dehors de toute règle académique qui favorisait une pensée binaire avec un plan de type « pour » ou « contre ».

— De l'audace ! lui avait dit sa mère, avant son départ. Tu devras prendre un risque pour te démarquer.

Elle resta, à son habitude, jusqu'à la fin de l'examen, ainsi que Günther, bras croisés, et Enajr, dont la peau rougie luisait. *Il m'attend peut-être*, se dit Nahnah qui supposait que Günther avait terminé son écrit. Quand la fin des sept heures sonna, les trois derniers élèves rendirent leur copie.

Günther partit le premier. Quand Enajr tenta de retenir Nahnah pour discuter du sujet, celle-ci prétextait un mal de ventre pour s'échapper. Ce n'était qu'un demi-mensonge. Elle se retrouva sur le perron de l'établissement avec Alter, qui lui jeta un bref coup d'œil. Quand l'autocab arriva, il lui fit signe d'entrer la première. Comme personne ne l'avait réservé, le véhicule s'enfuit à toute allure sur la voie rapide, contrariant Nahnah qui aurait aimé prendre le temps de converser. Son humeur changea du tout au tout, son enthousiasme se muant en déprime. *Les hormones*, se raisonna-t-elle.

Arrivés au quartier déshérité, Günther sortit du véhicule puis, après avoir marqué un temps d'arrêt, engouffra sa tête dans l'habitacle.

— Tu as le temps pour un chocolat ?

Nahnah lui sourit. Il lui tendit une main secourable qu'elle saisit pour s'extirper de l'autocab. Elle, si peu douée pour les amabilités, n'avait aucune appréhension. Rien à voir avec la gêne éprouvée l'autre jour au réfectoire à la table des garçons. Enri, celui à lunettes, n'arrêtait pas de la regarder, ce qui contrariait manifestement Enajr. *Comment lui dire qu'il ne lui plaisait pas ?* Il semblait arrogant, trop sûr de lui, parlait plus que de raison, et surtout, il risquait de lui mettre à dos la seule fille de la classe qui lui adressait la parole.

Nahnah fut stimulée à l'idée de désobéir à sa mère en se hasardant dans ce quartier mal famé. *Ce n'est pas une place pour les jeunes filles*, n'arrêtait-elle pas de marteler. Son défunt père, lui, aurait compris que Nahnah avait besoin de nouveauté, d'expériences inédites et stimulantes. Günther ne pipait mot et, tandis qu'il avançait, les gens glissaient autour de lui d'une étrange façon. Tout se passait comme si un magnétisme écartait de son chemin ses congénères affairés. Il s'arrêta et regarda dans sa direction ; il avait sur elle une vue plongeante. Le fourmillement des gens sur ce marché impressionnait Nahnah qui n'avait jamais rien vu de tel. La foule s'étalait à perte de vue. Günther, dont la silhouette sculpturale cachait le soleil couchant, leva un bras pour désigner un estaminet. Tandis que la lumière orangée de Mars virait au bleu, la jeune fille acquiesça et le suivit vers l'échoppe improvisée en café.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, tous deux incapables d'initier la conversation. Comparé à Nahnah, toute frêle, Günther avait l'air d'un titan. Ses épaules larges et sa peau tannée laissaient penser qu'il passait tout son sol à l'extérieur, exposé à

la lumière naturelle. La jeune fille n'était pas très portée sur l'aspect physique de ses comparses mais son regard venait sans cesse se poser sur la musculature de son camarade. Quand elle s'en apercevait, elle détournait aussitôt les yeux pour fixer son visage. De type eurasiens, il avait les traits fins, bien dessinés, avec des yeux en amande et des pommettes saillantes, comme si son portrait était à peine esquissé. Finalement Nahnah demanda :

— Il me semble qu'Alter est un nom connu, non ?

Le jeune homme sourit, amusé par la question.

— Mon arrière-grand-père a changé de nom, c'était un poète. En latin, Alter veut dire « autre ». Il avait le sentiment d'être un autre et ne se livrait que dans l'écriture.

Nahnah roula les yeux, cherchant des souvenirs enfouis dans sa mémoire.

— Oui... cela me revient maintenant. Il n'y avait pas que l'écriture qui le révélait à lui-même, si je me souviens bien. Il y avait aussi les drogues !

Ils rirent de l'anecdote qui devait avoir son fond de vérité. Nahnah poursuivit, intriguée :

— Et toi aussi, tu te sens « autre » ?

Il n'eut pas besoin de réfléchir à la question.

— De plus en plus souvent. Je ne me reconnais pas dans la société qui m'entoure. Quand je discute avec les jeunes de mon âge, j'ai l'impression qu'un abîme nous sépare. Et toi ?

— Ça m'arrive aussi !

Pour la première fois, elle pouvait partager cette impression de solitude avec quelqu'un. Jusqu'à présent, son isolement avait surtout agacé ses proches qui lui reprochaient de ne leur accorder aucune attention. Ils discutèrent ainsi, une heure durant, de cet inquiétant sentiment qui les rendait étrangers à ce qui les entourait.

— Je ne supporte même plus cette planète, confia Nahnah. Tout y est artificiel, cet air que nous respirons, le vent qui souffle dans la cité, et même ce que nous mangeons.

— Pas tout, objecta son nouvel ami. Les plantes sont réelles et bien naturelles.

— Oui, mais sans notre intervention, elles mourraient toutes !

— Bien, poursuivit Günther. Parlons de la nourriture alors. Moi, je mange des poulets tout ce qu’il y a de plus naturels, ils gambadent sur le marché, se nourrissent dans les poubelles.

Elle pouffa, fit une mine dégoûtée.

— Alors là, quelle chance ! se moqua-t-elle.

Puis, elle reprit plus sérieusement :

— Chez nous, tout ce qui entre dans cuisine est artificiel. Pour ma mère, tu serais un criminel et chacun de tes repas un génocide !

— En un sens, elle n’a pas tort, tu sais. Ces pauvres bêtes devraient avoir le droit de vivre une vie paisible. Tout ce qui est vivant sur Mars sert nos intérêts.

— Tu veux dire que si les poulets vivent encore, c’est parce qu’on les mange ? s’enquit la collégienne.

— Absolument, rétorqua le grand gaillard. Et si nous arrêtions les élevages, il n’y aurait même plus de chiens sur Mars.

Après un temps de réflexion, Nahnah s’exprima à voix haute, elle semblait pensive.

— Tu sais, je me demande parfois à quoi ressemble la Terre à présent.

— Moi je le sais, dit-il. La vie y a repris ses droits, et elle se porte très bien sans nous.

Nahnah eut presque honte de désirer s’y installer. Recoloniser la Terre signifierait la condamner à mort une seconde fois. Mais elle trouvait injuste d’expié les pêchés des générations passées, elle aurait tout donné pour passer ne serait-ce qu’une journée sur la planète-mère.

En rentrant, Nannah fut contrainte de se joindre au repas de famille qui n'était pour elle qu'une perte de temps. L'adolescente ne supportait plus ce rituel qu'elle accomplissait comme une obligation. Elle serait volontiers restée cloîtrée dans sa cellule. Elle s'assit, les traits fâchés, pour bien faire comprendre aux convives qu'ils l'ennuyaient ferme. Elle ne leur accorda ni mot gentil, ni sourire, gardant son affabilité pour ses rares amis.

La jeune fille essaya de deviner ce qui se trouvait dans son assiette : un gros cube de gelée rose fumant, tremblant sur sa base quand elle soufflait dessus.

— Délice de betterave ! annonça fièrement sa mère.

Madame Arendt était une jolie femme, mince et élégante. Sa ligne, conservée à l'identique depuis son jeune âge, lui conférait une certaine aura. De bonne extraction, Dolly demeurait une veuve joyeuse, à la réputation fantasque. Elle gagnait sa vie grâce aux leçons de piano et à une pension qui payait ses charges. Les Arendt occupaient un ancien hôtel pour voyageurs occasionnels, transformé en logement privé depuis près d'un siècle. Cela faisait quelque temps que Dolly s'était entichée du mauve, s'habillait et écrivait de cette couleur, en teintait ses hologrammes, ses ongles, ses transmetteurs, voire l'entremets gélatineux de ce soir.

— Dolly, c'est vraiment délicieux ! assura le docteur Northiss après avoir goûté courageusement au plat visqueux.

Les trois jeunes filles autour de la table restaient dubitatives. Maigre comme un clou, Nannah ne trouvait aucun plaisir à ingérer les inventions culinaires de sa mère, pas plus que les plats du même registre qu'elle faisait livrer, tous le plus éloigné possible de la nourriture terrienne.

— On ne pourrait pas faire simple, gémit-elle, et manger comme nos grands-parents ?

— Tu plaisantes ! coupa sa mère. Pense à toutes ces pauvres bêtes que l'on a tuées pendant des siècles. Un génocide !

— Oui, mais on pourrait manger de vrais légumes au moins ! regretta Nannah, qui se sentait très lasse depuis que son corps se transformait.

— Quelle drôle d'idée ! s'étonna Dolly. Pour quoi faire ? Ça revient au même, non ?

Sa mère s'était tournée vers le médecin, ravi de voler à son secours.

— Votre mère a raison. Les légumes naturels ne contiennent plus aucune substance vitale, précisa-t-il, en pointant son couteau vers son auditoire. Ils sont élevés hors sol ! Autant avaler des pilules, c'est mieux pour tout le monde.

Nahnah tripota sa gelée du bout de sa fourchette et s'amusa à la faire vaciller.

— J'ai cru lire, insista-t-elle, que les ouvriers avaient la même espérance de vie que nous parce qu'ils mangeaient mieux.

— Foutaises ! intervint le docteur avec passion. Nos recherches sont formelles, sur Mars il est recommandé de manger de la cuisine moléculaire. Au moins, nous savons exactement la quantité de vitamines mais aussi de glucides et de lipides que nous ingurgitons. De plus, les animaux sont porteurs de germes, ils salissent les rues du quartier déshérité et augmentent les risques de maladies. Ces pauvres gens n'ont vraiment pas besoin de ça !

Nahnah ne répliqua pas car elle savait que le docteur Northiss exerçait parfois dans ce quartier, gratuitement. C'était une bonne personne. Mais c'était aussi un homme d'affaires qui avait investi dans des pilules qui, associées à des siphons, des sondes à ultrasons ou des thermocirculateurs, reproduisaient des saveurs traditionnelles. Elle lança, ingénue :

— Maman peut recréer des œufs bénédicte qui ne sont pas sortis du derrière d'une poule !

Les trois enfants rirent de concert. Dolly et North furent plus modérés.

— En ce moment, tu travailles surtout la gélification, dit Nahnah sur un ton de reproche. J'en viens à regretter l'époque où tu testais la sphérification ou la déshydratation.

Dolly leva les yeux au ciel puis invita la marmaille à terminer son plat. Nahnah hésitait, repensant à ce qu'elle avait grignoté place du marché. Ces gens-là mangeaient bien. Elle finit par se lancer, goûtant enfin au plat maternel. Tous les yeux se braquèrent sur elle.

— Mmmh... Elle fronça les sourcils. Mais qu'est-ce que c'est que cette saveur ?

demande-t-elle, en grimaçant malgré elle. C'est vraiment mauvais ! finit-elle par déclarer, manifestement contrariée.

— Oh Nahnah ! s'énerva sa mère. Si tu n'es pas contente, c'est pareil. C'est tout ce qu'il y a à manger dans cette maison.

Les joues de Nahnah s'empourprèrent, elle retint sa colère et demanda :

— Permission de me lever ? Je dois faire un devoir sur l'exode.

— Ah bravo ! Tu as le don de tout gâcher. Va-t'en si tu le souhaites.

Dolly en avait les larmes aux yeux. Northiss prit un air amusé pour la consoler.

— Mais voyons Dolly, c'est l'adolescence, rien de grave. Toutes les mères sont passées par là !

Elle retrouva vite le sourire. Lors de leur première rencontre, Dolly se trouvait face à lui, dans son hôtel particulier, refusant la prescription qu'il lui conseillait pour son deuil. Son sérieux et son entêtement lui conféraient une dignité qui élevait sa silhouette de précieux centimètres. Depuis, il avait multiplié les prétextes pour se rapprocher d'elle, allant jusqu'à reprendre des leçons de piano, cet antique instrument ramené dans les rares bagages des exilés. On imaginait les ancêtres de Dolly fuyant la Lune, emportant avec eux les précieux trésors du Conserv'Etoile. On dit que son aïeul, un del Monte issu des Bourbons, aurait préféré mourir sur place plutôt que d'abandonner à la destruction les derniers témoignages de l'humanité.

Lorsque Dolly jouait, North était transporté dans une autre réalité. Il flottait entre deux mondes, soulevé par la beauté d'une mélodie merveilleusement interprétée. Elle pouvait jouer les yeux fermés, tandis que ses doigts chevauchaient gracieusement le clavier, le survolant de part en part. Une fois, tandis que la cité était plongée dans le noir, madame Arendt avait poursuivi son concerto comme si de rien n'était. Elle ne faisait plus qu'un avec son instrument qui se prolongeait en elle comme elle se prolongeait en lui. Malgré ce talent, Dolly refusait de composer car la musique, se plaignait-elle, lui avait pris sa jeunesse.

— Le travail doit rester alimentaire, disait-elle à son ami, sidéré par autant de discernement.

— Quand on est médecin, répondait-il, pensif, il est difficile de tenir ce raisonnement.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que... nous devons faire preuve d'empathie pour établir un diagnostic, expliquait-il en se frottant le menton.

Northiss savait pertinemment que l'élue de son cœur ne brillait pas par son empathie, mais son éducation compensait son manque naturel d'attention à l'autre.

La famille Alter se réunissait autour d'un sirop aromatisé au café dans ce qui leur servait à la fois de salon et de salle à manger. Le père et le fils, effondrés dans le fauteuil central, écoutaient placidement les jumelles, assises dans des chaises morphomnésiques, discuter avec leur mère qui s'activait. Par un léger toucher télépathique, la mère comprit l'inquiétude de son mari.

— Et toi, chéri, cette journée de travail ?

William semblait ennuyé. Il aborda le sujet à regret.

— Les choses se gâtent, les syndicats ne sont pas contents. Le directeur de la mine compte diminuer nos salaires.

— Quoi ? s'indignèrent ses filles. Mais, c'est pas juste !

— Il paraît, poursuivit l'ancien, que c'est pour maintenir la richesse de la cité.

— Qu'ils commencent par baisser leurs propres salaires, lâcha son épouse.

— Le problème, reprit le père, c'est que leurs salaires ne sont pas si élevés, mais ils perçoivent des commissions sur le commerce avec H942. Malgré un encadrement serré, des grèves ont déjà éclaté dans les mines voisines. Les gars exigent un relèvement de leurs salaires, la réduction de la durée du sol travaillé, et le renvoi du directeur. Chez nous, les meneurs veulent la même chose, je ne parviens plus à les raisonner.

— Ils n'y arriveront jamais, soupira Clara comme à regret.

À distance, madame Alter perçut une force saisir son fils, comme un redressement émotionnel brutal.

— Si maman, ils y arriveront, rétorqua Günther en ouvrant les bras pour appuyer son propos. Les gens ne veulent plus se résigner, j'entends des discussions sur le marché.

— Ou tu les lis dans les pensées ! rétorqua l'une des sœurs en riant.

Il lui sourit, passant une main affectueuse sur sa tête.

— Toujours est-il que les gens ne veulent plus faire de concessions. C'est pour leurs enfants qu'ils s'inquiètent.

— À la mine, poursuivit le père, je sens que les gars sont prêts à tout. Ils sont très remontés. En plus, la saison rouge va commencer, ils vont devoir dormir sur place avec une rémunération à la baisse. Ça ne passe plus.

— Raisonne-les, suggéra sa femme.

— J’essaie de les contenir.

Günther éprouva, dans son corps, le tourment de son père. Le silence se fit. Sur le transmetteur mural, le plan de Mars apparut avec la position des différents relais et les Alter choisirent de visionner la transmission nationale. Un célèbre agent conversationnel nommé Méri, qui commentait l’actualité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, relata les troubles dans les mines. Un groupe d’ouvriers avait saccagé le domicile du directeur qui menaçait de baisser leurs salaires. Celui-ci se serait enfui.

— Ce sont eux, affirma le père tandis que le drone filmait les bâtiments autour de la mine numéro 2.

L’ACA poursuivit :

— Nous avons interrogé le chargé des ressources humaines de l’entreprise qui affirme, je cite, que « le directeur, monsieur Hman, est contraint de réduire la masse salariale des catégories les plus basses car il ne peut agir sur le coût de la sous-traitance, notamment ceux de la compagnie Big Data. »

Les Alter ricanèrent, personne n’était dupe, le directeur de la mine voulait surtout préserver ses primes pour s’offrir des vacances. Le drone survola alors le site de Big Data, qui avait emménagé dans la zone A1143, en marge de la Cité Méridienne, pour enchaîner sur un gros plan du directeur de l’entreprise, un brillant hybride, Alan T. En situation de quasi-monopole, il pouvait fournir tout type de données sur tout et tout le monde à ses nombreux abonnés. Méri, en duplex avec Alan T., lui fit part des commentaires du directeur de la mine numéro 2.

— Écoutez, nous ne voulons pas entrer dans une polémique avec notre principal client, répondit le PDG de Big Data, cependant nous ne serons pas les bouc-émissaires de monsieur Hman. Si la mine 2 a recours à nos services, c’est que cela lui est profitable. Nous sommes tout à fait disposés à revoir notre contrat pour maintenir ces emplois. Bien entendu, le service ne sera pas le même mais nous pourrons trouver un arrangement.

Méri mit fin à l’interview et enchaina sur un bref documentaire rappelant l’histoire des mines sur Mars. « À l’arrivée des colons, rappela-t-elle, Mars n’était plus qu’une station de recherche désaffectée, les chercheurs ayant été rappelés sur Terre en renfort pendant les derniers jours de l’Empire. Près d’un siècle plus tard, lorsque les

rescapés arrivèrent sur Mars, quarante mille robots occupaient quatre bases permanentes réparties sur quatre points, espacés de plusieurs centaines de kilomètres. Mars était déjà habitée par des familles de trafiquants auxquelles s'étaient mélangés des militaires ostracisés après le putsch. Tous s'étaient regroupés dans la zone H942. A1245 se trouvait dans un cratère situé à 400 kilomètres de H942 et à 170 kilomètres de Z1143. Construite entre les deux zones, on la surnomma la Cité Méridienne. Les civils débarqués de ce que l'on appela *l'Arche de Noë* décidèrent d'y stationner en permanence. Ces migrants, principalement anglophones et germanophones, demeuraient fédérés autour d'une religion commune, le protestantisme. Par opposition, H942 restait une ville latine, à dominante catholique. Loin d'avoir anéanti les croyances religieuses, l'expérience apocalyptique vécue sur Terre avait renforcé le sentiment de l'Au-delà. Le développement de l'extraction des minerais présents en quantité dans le bassin minier méridien, tels le silicium, l'aluminium, le fer ou le titane, fut boosté par l'apport de main-d'œuvre. Les habitants d'H942 refusèrent de travailler pour les nouveaux arrivants, préférant occuper des emplois de service. Dans les années suivant l'exode, H942 développa ses industries militaire et spatiale tandis que la Cité Méridienne lui fournit la matière première. Les catholiques et athées de la ville répugnèrent à travailler pour les compagnies minières et métallurgiques appartenant aux grands propriétaires protestants et migrèrent vers H942. La Cité Méridienne privilégia le recrutement de personnel local, logé dans des casernements *high-tech*, éduqué et assuré pour les frais médicaux, avec un droit aux congés payés. La vie au travail était rude, notamment pendant la saison rouge, mais l'activité était bien rémunérée et le temps de travail s'équilibrait avec le temps de loisirs. »

William se passionna pour ce reportage. Il lui avait été difficile de gravir les échelons. Il avait commencé à l'âge de douze ans, comme mineur de fond, se faufilant dans des trous étroits pour sonder le sol martien. Les travailleurs du fond représentaient les trois-quarts de l'effectif total de la mine dont l'évacuation des galeries, bien que soutenue par traction robotique, se faisait encore à bras d'homme. Repéré par sa hiérarchie, William avait suivi une formation qui lui avait permis d'accéder, avant ses quarante ans, au grade de maître-mineur. Puis, il avait accepté une promotion interne

d'ingénieur, seul représentant de la direction à côtoyer les mineurs avec lesquels il descendait quotidiennement pour organiser le travail et s'assurer de la sécurité.

Une fois la retransmission interrompue, le drone s'éclipsa, laissant Alan T. seul, confortablement calé dans son fauteuil. Il s'y enfonçait doucement, tout en s'abandonnant à ses réflexions. *Que se passe-t-il avec Hman ? Pourquoi notre principal client se retourne-t-il contre nous ?* Les affaires allaient mal, il fallait réagir vite. Si Hman voulait se séparer d'eux, cela signifiait qu'ils pouvaient avoir recours au même service à moindre coût. Mais cela paraissait impossible. Un contact télépathique signala à Alex que sa présence était requise. Quelques minutes plus tard, celui-ci fit son entrée dans le bureau d'Alan.

— Jolie interview, lança-t-il à son associé.

— Tu parles ! Cette canaille d'Hman mériterait une bonne leçon.

Alan avait les traits durs, sur un visage lisse et épais.

— Il nous lâche ! conclut Alex.

— Et il ne veut pas en payer le prix, compléta son supérieur.

— Soyons rationnels. Hman n'a pas imaginé cette défense tout seul. Il travaille pour une entreprise d'État, autrement dit le parti.

— Tu crois qu'ils sont ruinés ?

— Penses-tu, j'ai mes renseignements. Le commerce avec H942 est fructueux et les dirigeants se servent au passage.

— Ils auront donc trouvé un moyen plus économique d'accéder à nos données. Lequel ?

Alan se rencogna dans son fauteuil.

— Je n'en ai aucune idée, répliqua l'associé, je vais tenter de me renseigner.

Alan sentait venir un danger. Il se leva pour contempler la vue panoramique sur la vallée, depuis une baie vitrée qui occupait la largeur du mur. Le paysage l'apaisait et le rassurait. Bientôt, l'horizon serait bouché par le spectacle d'une tempête de sable, épaisse et puissante, rappelant la petitesse de l'homme, fragment d'un grand tout.

Quelque chose clochait. Il était impossible au gouvernement de disposer du même niveau technologique que sa société car ils étaient les seuls sur Mars à avoir investi dans

le domaine de la recherche. Les autres cités s'étaient contentées d'entretenir des technologies existantes. Le gouvernement aurait-il mis la main sur une technologie surienne inconnue ? Aurait-il renoué un contact avec la Terre ?

Il communiqua ces idées à Alex. Une solidarité, un esprit de corps, conduisait la plupart des hybrides à partager leurs informations. Il devait bien y avoir dans le gouvernement des « amis » disposés à les renseigner.

L'amitié entre Alan et Alex remontait à leur jeunesse. Ils s'étaient rencontrés après le lycée alors qu'Alan se lançait dans l'informatique. Tous les garçons étaient alors amoureux de Coco, une jeune fille aisée, brune au teint clair, semblable à une Ophélie préraphaélite. Son vrai nom était Tania mais son épaisse chevelure noire et sa peau laiteuse lui avaient valu ce surnom. Fille de notable, elle avait pu échapper à la mine et étudiait à l'université. Elle avait cependant tout arrêté pour s'installer avec Alan, quelques semaines après leur rencontre. Parfois, les grands yeux verts mélancoliques de la jeune femme le fixaient dans son sommeil, avec la sensualité éteinte d'une revenante. Il reconnaissait, au milieu de sa toison brune, son nez rectiligne et sa bouche charnue qui lui disait « reviens-moi ». C'est alors que la peur le saisissait et, comme ensorcelé, il sentait qu'il tombait dans le vide vers la mort qui l'attendait. Il se réveillait en sursaut dans le lit d'une inconnue, comme puni de l'avoir une nouvelle fois trompée.



Le lendemain, William se rendit au travail. Comme prévu, son patron l'attendait de pied ferme. Mince, avec des yeux de renard, le corps crispé, il s'était courageusement entouré de deux gardes du corps. L'expérience de la veille l'avait contrarié. Sans mot dire, les deux hommes se dirigèrent vers le bureau du chef d'atelier, sous le regard

menaçant des ouvriers qui arrivaient au compte-goutte. Le pas nonchalant, Alter se mouvait lentement tandis que son supérieur le devançait de quelques mètres. Ils entrèrent dans les quartiers de l'ingénieur, prirent place autour d'une table tandis que les gorilles restaient debout devant la porte. La pièce, sobre, sans décoration ni artifice, s'harmonisait avec la gravité du moment. Des têtes allaient tomber.

— Vous savez que vos hommes sont venus chez moi hier soir ? demanda Hman.

Après un moment, Alter répondit :

— J'ai vu les infos.

— Ils sont au poste à l'heure qu'il est, lâcha hargneusement le directeur.

Le chef d'atelier resta silencieux, estimant qu'aucune question ne lui avait été posée. Le patron s'énerva.

— Vous n'êtes pas bavard, dites-moi.

Ce haussement de ton n'eut aucun effet sur l'homme placide qui se tenait devant lui.

— Je veux que vous me remettiez tous les dossiers concernant mes agresseurs. Et je les veux maintenant.

Hman déposa brutalement son transmetteur sur la table tactile qui lança une autorisation. Alter sortit précautionneusement le sien d'un tiroir, l'alluma et fit glisser les fichiers. Son supérieur les consulta.

— Vides ? interrogea-t-il, étonné.

Le mineur aux cheveux longs pointa son doigt sur sa tempe, comme pour dire : *tout est là*.

— Alors ? s'impativa le directeur. Qu'avez-vous à me dire sur eux ?

— De bons gars, répliqua William.

— Je vous conseille de faire un effort et de me livrer quelques détails croustillants qui permettront de les enfourner le plus longtemps possible.

Le ton était encore monté, le patron rougissait de colère.

— Je veux faire d'eux un exemple ! tonna-t-il dans la pièce vide qui résonna.

On avait dû l'entendre du couloir.

— Que ce soit bien clair, poursuivit Hman après s’être ressaisi, lorsque vous avez accepté ce poste, vous saviez très bien à quoi vous en tenir. Faites votre travail, je vous laisse huit heures.

Quelques minutes après le départ du grand chef, des camarades toquèrent à la porte. Ils avaient organisé une réunion de crise. Bien qu’étant leur supérieur, le vieil Alter se montrait favorable à une certaine autogestion. Il autorisait les associations au sein de l’établissement, aux heures de repas, mais aussi le soir, après le travail. Le dialogue permettait de désamorcer les conflits. William hocha la tête, les gars entrèrent. Ils furent une dizaine à se déployer, curieux, autour de lui.

— Qu’est-ce que tu comptes faire ? demanda un ami de la famille.

— Rien.

Les gars semblaient ennuyés pour lui.

— Tu vas être viré.

Alter les regarda, se leva doucement, remit son blouson et se dirigea en silence vers la sortie. Il leur jeta un dernier regard et partit.

En chemin, alors qu’il rentrait chez lui, l’esprit de son épouse le saisit.

— Tu ne peux pas leur obéir, lui insuffla-t-elle.

— Ils devront faire leur sale boulot sans moi, pensa-t-il.

— Mais ça veut dire aussi que tu perdras ton travail, poursuivit-elle en lui.

William se frotta les yeux comme pour mieux réfléchir. Le couple profiterait de l’absence des enfants pour prendre une décision. La transparence était de rigueur dans la famille mais il ne voulait pas être vu dans cet état de confusion. Il devait rester, pour eux, un modèle de courage.

— Je dispose d’un héritage, rappela-t-elle silencieusement. Ce serait le moment de l’utiliser.

Il écouta son épouse, affligé.

— C’était pour les enfants ! s’exclama-t-il à voix haute, le regrettant aussitôt.

— Mais c’est bien ce que l’on fait, mon amour, on l’utilise pour eux. Demain, je retournerai au cabinet de mon père demander un emploi.

Il pensa aussi fort qu'il put, tout en la cherchant du regard. *Non, je ne veux pas.* Son épouse lui fit comprendre qu'il ne devait pas s'inquiéter, elle l'apaisa en manipulant une zone de son cerveau.



Les élèves lauréats du concours d'entrée assistaient à leur première conférence. Ils allaient découvrir une sommité de la philosophie martienne, le Professeur Martin, un homme mystérieux qui fuyait les médias mais dont l'opinion comptait. Le lieu, réplique d'un amphithéâtre de La Sorbonne, dans la vieille Europe, en imposait. On aurait presque pu sentir l'odeur du bois. Mars étant dépourvue d'arbres, celui-ci était reconstitué, mais l'illusion était parfaite. La classe, une promotion de vingt élèves, se retrouvait dans l'antre du savoir, l'endroit précis où se fabriquait la connaissance. Ils étaient admiratifs devant les cariatides au plafond et l'enceinte semi-circulaire qui s'élevait par paliers successifs. À chaque marche, un pupitre attendait les étudiants, suffisamment large pour y déplier un transmetteur et assez long pour accueillir plusieurs auditeurs. La feuille pliable en cellulose offrait une multitude de fonctions. Les élèves portaient autour du cou une caméra en pendentif qui filmait le mouvement des doigts sur le clavier virtuel, interprétant la frappe des mots. Mais la caméra servait également à projeter sur la feuille réceptrice toute information stockée ou transitant par Prométhée. Nahnah s'assit en sandwich entre Enri, placé devant elle, et Günther, posté derrière elle. Enajr se retrouva devant Enri. Enfin, le professeur Martin fit son entrée face à une poignée d'élèves impressionnés qui se levèrent à son arrivée.

— Bonjour à tous, entonna-t-il. Je suis votre professeur de philosophie, monsieur Martin. Une discipline que certains jugeront obsolète. Pourtant, aujourd'hui, plus que jamais, l'être humain a besoin de penser sa vie. La philosophie exige de tenter de

répondre à des questions fondamentales, liées à l'existence, c'est-à-dire au fait d'exister, d'être là. Qui sommes-nous, où allons-nous ? Pouvons-nous survivre sur Mars ?

L'enseignant marqua une pause, puis reprit :

— Je ne répondrai pas seul à ces questions, nous en discuterons ensemble car la pensée naît de la contradiction. C'est parce que votre conscience rencontre une autre conscience et se heurte à la pensée d'autrui que vous forgez votre opinion.

Il prit place derrière sa chaire, sortit un livre antique de son cabas en peau d'animal, puis ordonna :

— Téléchargez *Être et temps*, un vieil ouvrage de 1927 dont je possède un exemplaire papier que voici.

L'orateur ouvrit religieusement le vieux livre, manipulant avec soin les pages fragiles dont le bruissement retentit jusqu'au dernier rang, tandis que l'on entendait dans l'amphithéâtre des cliquetis signalant le téléchargement du texte.

— Ce livre, reprit l'enseignant, est sur la liste scolaire des ouvrages fondamentaux à maîtriser d'ici la fin du trimestre. Vous êtes donc censés le lire de la première à la dernière page. Il postule que l'homme est un étant, c'est-à-dire un être singulier. Singulier signifie qu'il se manifeste sous telle ou telle forme, contrairement à l'Être qui est plus général. L'Être est au fondement des choses tandis que l'étant désigne les choses telles qu'elles existent et se présentent à nous. L'être humain est un étant.

Les élèves écoutaient l'enseignant discourir sur des questions absconses, prenant des notes, manifestant leur intérêt pour un discours qui se précisait. Le professeur glissa, en effet, de la question de l'Être à celle de la technique, plus proche du quotidien des élèves.

— Ce qui m'amène, poursuivit-il, à la question de la science et de la technique. Nous avons fui la Terre dévastée par un cataclysme nucléaire pour nous réfugier sur la Lune, puis sur Mars. Mais que faisons-nous sur ce caillou sec et aride ? Nous aurions pu y prendre des vacances. Pourquoi travailler puisque nous bénéficions des installations terriennes qui datent de l'époque impériale ? Elles suffiraient à nous nourrir. Au lieu de cela, au nom de la modernité, nous extrayons du sol martien quantités de minerais. Mais, je pose la question, dans quel but ?

Un élève prit la parole, ouvrant ainsi le débat.

— Afin de retrouver le niveau de production que nous connaissions sur Terre, construire des navires, nous rendre autosuffisants.

— Certes, reprit le vieux maître, mais déjà en 1927 l’auteur d’*Être et temps* parlait d’arrondissement de la nature - il traîna la voix en prononçant ce mot -. Qu’est-ce à dire ?

Nahnah réclama la parole.

— Pour l’auteur, expliqua-t-elle, cela signifiait que la nature était instrumentalisée par l’homme. En allemand, *Gestell* signifie dispositif. La nature deviendrait un dispositif pour l’homme, elle serait comme asservie par l’homme.

Le professeur Martin remercia Nahnah de son intervention, certain d’avoir trouvé dans son public une élève réfléchie et perspicace. Le visage amène, il poursuivit :

— En effet, nombreux sont ceux qui ont raillé Heidegger, hostile au téléphone, à la culture extensive, mais sa pensée a refait surface après l’utilisation de la bombe atomique. Pour Heidegger, comme le suggérait votre camarade, la technique provoque la nature, elle la somme de livrer toute son énergie. Après le passage de l’homme, il ne reste plus rien puisqu’il considère la nature comme un réservoir de ressources destiné à satisfaire ses besoins. Ni plus, ni moins.

L’enseignant, grand et solide, le regard vif sous un front buté, scruta son auditoire alors qu’il concluait son cours inaugural.

— Mes chers élèves, j’aimerais qu’au cours de ce premier trimestre, nous discussions ensemble du maintien sur Mars d’une organisation sociale calquée sur le modèle terrien. Le travail est redevenu le centre de nos préoccupations. Que deviendra l’homme lorsqu’il n’aura plus de besoin de travailler ? Est-ce bien le travail qui définit l’homme ?

La classe s’acheva après cette question.

Nahnah quitta précipitamment le lycée. Günther avait pris le premier autocab, son amie le suivrait discrètement car elle ne voulait pas qu’ils soient vus ensemble. Elle s’était coupé les cheveux à hauteur des épaules et avait teint sa tignasse dans un bleu qui virait au rose à volonté, grâce à une technologie magnétique découverte sur le marché. Débarquée à l’entrée du quartier déshérité, la lycéenne se faufila dans les rues animées qu’elle avait appris à aimer. Elle contourna des étals de toutes les couleurs, de toutes les

odeurs aussi, dépassa des clients indécis et des amateurs distraits. Son regard se perdit tandis qu'elle marchait d'un pas pressé vers l'unique boutique qui attirait son attention, cette drôle d'épicerie où l'attendait Günther. Son cœur battait la chamade. Alors qu'elle se rapprochait, gênée par une mère et son enfant, elle reconnut une large silhouette qui se dessinait sur la terrasse. Günther avait déjà commandé un rafraîchissement, elle le rejoignit et s'assit en face de lui. Aucune chance d'être repérés par quelqu'un qu'ils connaissaient, les élèves du Lycée Mixte ne fréquentaient pas les bas-fonds de la cité.

Depuis la sortie du lycée cependant, Enri avait filé discrètement Nahnah, intrigué par ses départs précipités. Cela faisait plusieurs semaines qu'il avait repéré son manège. S'y entendant en nanomatique, en plus de décrypter tous ses échanges sur le réseau, même dans les clubs les plus privés, il avait infiltré son transmetteur pour la suivre à la trace. Malheureusement, sa présence sur la toile se faisait rare, contrairement à celle de ses sœurs ou d'Enajr qui livrait ouvertement ses sentiments dans un club ténébriste réputé. Du hall principal, il avait espionné Nahnah et Enajr qui papotaient sur le perron. Quand Nahnah avait sauté dans un autocab, il l'avait prise en chasse. Il fut surpris de lire sur son transmetteur qu'elle descendait place du marché, dans le quartier de son enfance. Il eut tout de suite un mauvais pressentiment et son cœur s'emballa par crainte d'un danger inconnu. Il s'éjecta de l'autocab sans payer, effaçant ses traces sur le réseau des transports, puis partit à la recherche de la jeune fille. Son cœur devint lourd lorsqu'il surprit Nahnah attablée avec Günther, dans le plus grand bazar du quartier. *Comment s'y était-il pris, celui-là, pour la charmer ?*

Enri se sentit abattu. Cela faisait près d'un mois qu'il tentait toutes les approches pour attirer l'attention de sa camarade, sans succès. Il avait presque fini par se convaincre qu'il s'agissait d'un problème de classe sociale, et il aurait préféré que ce soit vrai. Il la voyait à présent heureuse avec le fils Alter qu'il ne connaissait que trop bien, et cela le faisait souffrir. Il éprouvait de la jalousie ainsi qu'une haine diffuse envers Günther. Il était désespéré. Les deux garçons avaient toujours été en compétition au collège. Ils obtenaient des résultats scolaires très proches mais Enri avait toujours pensé avoir plus de mérite que son concurrent, car Alter bénéficiait de capacités innées, d'un esprit exceptionnel, provenant d'une hérédité honteuse.

De l'autre côté de la rue, Nahnah et Günther, fuyant les futilités, discutaient philosophie. Le mécaserveur leur avait apporté des cerises confites pour accompagner leur boisson aromatisée. Assis l'un en face de l'autre sur leur minuscule terrasse, où des passants les frôlaient, Günther ressentait la dense intimité qui les unissait.

— Que penses-tu du discours du professeur Martin ? taquina Günther qui la savait amoureuse de son enseignant.

— C'est un grand penseur, il me fascine, répondit-elle avec enthousiasme.

Sa voix basse de ténor contrastait avec ses traits féminins, ce qui la rendait unique. Entre deux déclarations, elle engloutissait des cerises dont elle avalait le noyau.

— Tu dirais qu'il a de l'aura ? demanda-t-il.

— Oui, de la prestance aussi. Mais tu sais, quand tu enseignes, tu es surtout un passeur, ta personnalité compte autant que ton propos. C'est tout ton être qui communique une idée.

— Moi, je suis partagé, rétorqua-t-il. J'ai parfois l'impression d'être devant un vieux grincheux.

— Tu n'es pas d'accord avec son analyse du travail et de la technique ? s'enquit Nahnah.

— Je ne sais pas... Mon père travaille dans les mines depuis qu'il a douze ans et, pourtant, il prend le temps de penser, lâcha-t-il.

— Oui, mais ton père est peut-être une exception, Günther. Je veux dire que cela demande un effort de s'arracher à la fatigue pour réfléchir à sa condition.

— Le problème, Nahnah, ce n'est pas la technique, ce sont les hommes. Nous avons assisté à la destruction de l'espèce humaine par elle-même mais surtout à la destruction de tout ce qu'elle a touché, comme la faune et la flore. On a assisté à un globocide. Avec ou sans technologie avancée, nous aurions tout détruit de toute façon.

Elle ne dit rien, le jeune homme lui sourit et plissa les yeux, se rapprochant de son visage. Nahnah, instinctivement, recula d'un pouce.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonna-t-elle.

— J'essaie de savoir à quoi tu penses.

— Tu peux faire ça ? interrogea la jeune fille.

— Seulement avec ma mère, souffla-t-il.

— Vraiment ? Mais ça se passe comment ? Tu devines ce qu'elle va dire ?

Günther eut l'air ennuyé, comme dans l'impossibilité de s'exprimer. Il regarda vers le ciel, prit une profonde inspiration, puis reposa son regard sur son amie d'un air décidé.

— Parfois, c'est comme une image qui se superpose au monde réel. Une image colorée qui m'indique des chemins avec des directions. Selon l'humeur de ma mère, certains chemins tremblent ou s'agrandissent. C'est comme ça que je sais à quoi elle pense.

Günther s'amusait de la gourmandise de Nannah, bruyante et puérile dans sa relation à la nourriture naturelle dont elle était privée chez elle. Elle aimait ces apéritifs frugaux et avait suspendu une paire de cerises à son oreille. La bouche auréolée de taches rouges, elle buvait les paroles de Günther qui poursuivait ses explications.

— D'autres fois, c'est plutôt une force qui me saisit et modifie mon état biologique. Je suis très affecté par ce que je ressens. Là, je sais que ma mère est inquiète ou qu'elle souffre.

— Mon dieu ! s'exclama Nannah. Tu te moques de moi ?

Puis, voyant que son interlocuteur ne riait pas, elle redevint sérieuse, ne sachant que penser de cette confession.

— Ce doit être terrible ! Vous êtes comme des jumeaux.

— Oui, concéda Günther. Tout le monde sait que ma mère et moi sommes unis par des liens invisibles.

— Comme si vous ne formiez qu'un seul être, conclut-elle, rêveuse. Et maintenant tu essaies sur moi, non mais tu rêves !

Cette fois, il rit avec elle. La jeune fille reprit le cours de leur conversation.

— Veux-tu dire que c'est la nature humaine qui est en cause ?

— La nature de l'homme est d'être un homme de culture. Notre cerveau continue d'évoluer après notre naissance, l'environnement fabrique notre intelligence.

— Nous pourrions donc changer ?

— Et changer notre relation à la technique. Au lieu d'incriminer les objets qui nous entourent, questionnons-nous sur l'usage que nous en faisons. Qu'est-ce qui nous pousse à faire le mal ?

— Mystère ! répondit-elle songeuse, manifestement d'accord avec lui sur ce point.

Après un moment, Günther se lança dans une énumération.

— Dressage animal et humain, conditionnement, mensonge, production de masse, production pour la destruction massive, transformation des hommes en clients, transformation du monde en poubelle, *etcetera, etcetera*.

Günther esquissa un sourire malicieux, plongeant son nez dans son verre, avant de lancer un nouveau sujet de conversation.

— Je dois t'avouer une chose Nahnah, je ne crois pas à l'idée d'un système philosophique.

Elle le regarda, de ses grands yeux étonnés.

— Comment ça ?

— C'est l'idée même de système qui me dérange, confia-t-il. Un système désigne un tout cohérent, comme si chaque étant – pour reprendre la terminologie de ce cher professeur – était relié aux autres ou du moins avait une idée de la présence des autres.

Il poursuivit sur un ton décidé :

— Je crois profondément que le tout n'est rien moins que la somme des parties, ces dites parties étant en réalité isolées dans ce monde.

Un pli de colère vint séparer les sourcils de Nahnah.

— Tu veux dire, par exemple, reprit-elle lentement mais gravement, qu'aucune de ces cerises ne connaît la proximité des autres cerises, alors qu'elles viennent d'un même arbre ? De même, ce pauvre poulet échoué sur mes genoux dans l'autocab ne sait pas qu'au-dessus de lui se tient un dôme protecteur qui le sépare de l'espace, des planètes, du soleil ?

Il acquiesça. Elle reprit avec une formulation plus abstraite :

— Donc la somme des étants ne formerait jamais un système mais plutôt un chaos ?

— Oui, c'est bien ça.

Günther était satisfait de partager ses réflexions avec son amie.

— Mais, poursuivit Nahnah qui réfléchissait à voix haute, tu veux dire par là que le monde est inachevé ?

— Non Nahnah, je veux dire qu'il n'a ni début ni fin et que rien ne nous dit que le monde, en évoluant, doive se diriger vers une forme mieux organisée que celle d'hier ou d'aujourd'hui.

— Tu dis ça parce que tu es athée ? s'enquit-elle.

— Athée et acosmique.

— Acosmique ? reprit-elle de sa voix rauque, avec agitation.

Elle arrêta de dévorer les cerises, lui lança un regard offusqué et contrarié, à la limite de l'hostilité.

— Ce n'est pas une jolie pensée, dit-elle. En fait, reprit-elle, tu me parles de monades. Tous les individus resteraient coupés de toute information concernant autrui.

Il posa une main amoureuse sur la sienne, nerveuse, qui triturait tout ce qui se trouvait sur la table.

— Je sais, Nahnah, que ma pensée est tout à l'opposé de la tienne et de celle que tu partages avec ton cher professeur Martin.

— Tu deviens ironique, lui reprocha-t-elle.

— Écoute, je sais que tu t'intéresses à la notion d'amour chez Saint-Augustin et à la politique, bref à tout ce qui peut nous lier d'une façon ou d'une autre. Et ce que je te raconte est à l'opposé de ce que tu défends.

Puis, hésitant :

— Je ne veux pas te perdre.

— Non, mais tu me contraries, lança-t-elle avec un léger sourire au coin des lèvres. N'empêche que tu as tort !

Tapi derrière un étalage de tissus matelassés, Enri entendit qu'on l'appelait.

— Enri, ça alors ! Ça fait des lustres. Que fais-tu ici ? Tu regrettes ton quartier ouvrier ?

— Salut Karl. Ça fait plaisir de te revoir.

Les deux hommes se donnèrent une accolade. Enri, content de revoir son ancien tuteur, éprouvait cependant à son égard des sentiments ambigus. Il était heureux d'avoir gagné, par le travail, une majorité anticipée, s'émancipant de sa tutelle, mais il était encore sous l'emprise de cet homme charismatique. Karl en imposait, grand et mince,

toujours impeccablement vêtu, un manteau raide sur les épaules. L'éducateur tapota l'épaule du garçon, le toisant de haut en bas, comme pour le jauger.

— Que tu as changé, regarde-moi ça ! Le lycée te réussit, félicitations.

Enri releva les verres de ses lunettes de soleil. Il arborait une tenue vestimentaire désinvolte, simple mais soignée. Karl crut lire cependant sur les traits de son visage une pointe de tristesse.

— Merci, Karl. Tu as été un père pour moi. C'est toi qui as commandé les premiers livres de la bibliothèque pour que je puisse mieux suivre à l'école.

— Tu étais différent des autres et je suis fier de toi. Tu as le temps pour une boisson chaude ?

— Enri opina du menton, jetant un dernier regard vers le curieux couple formé par Nahnah et Günther. Il était heureux, finalement, d'être tombé sur Karl qui l'arrachait à ce mauvais rêve et saurait le reconforter à sa manière.

Lorsque Günther rentra chez lui, il trouva ses parents assis dans le canapé, auprès des filles. Il sut intuitivement qu'un drame était survenu. Sa mère l'enjoignit mentalement de garder le silence et de s'asseoir avec eux. William lui rappela les débordements de la veille, chez le directeur de l'usine, et sa responsabilité en tant que chef de service.

— S'ils avaient ouvert le dialogue, rien de tout cela ne serait arrivé ! déplora le jeune homme.

— Ils les traitent comme des êtres inférieurs, poursuivit Hilden.

Personne ne répondit à cette dernière remarque. Madame Alter expliqua que la direction exigeait de leur père qu'il dénonçât ses collègues de travail en inventant une quelconque faute professionnelle. Leur père ayant désobéi à sa hiérarchie, il serait renvoyé.

— C'est un ordre injuste, fit remarquer le fils aîné.

— Tu devrais en parler à Méri pour que ça passe aux infos, ajouta Eva.

Cela amusa les adultes.

— Elles sont dégourdies, mes filles ! C'est une bonne idée, convint William, mais je prouverais alors que je ne suis pas un employé fiable. J'ai mon honneur, je trouverai un autre travail, moins bien payé mais ce n'est pas grave.

— Ce sont les aléas de la vie, ajouta son épouse.

Plus tard dans la soirée, Alter retourna à la mine récupérer ses affaires. Dans son bureau l'attendait l'un des gardes du corps. Le chef d'atelier n'ayant rien à déclarer, le gorille lui remit un pli signifiant son renvoi. Alors que l'agent quittait son local, Alter se dit qu'il n'aurait jamais dû accepter cet emploi. Il sentit sa femme se saisir de son esprit, remettre ses pensées sur le bon chemin : il retrouverait son poste le moment venu. Pour l'heure, il partait la tête haute, sans se compromettre, les mains propres. Quand il quitta son bureau, ses camarades l'attendaient en silence, regroupés dans le hall. Il serra des mains, l'atmosphère était pesante. Matt, le représentant social des mineurs, lui glissa un mot à l'oreille : un lieu, une heure. Puis, il dit un peu plus fort :

— On compte sur toi.

William fit un signe de tête, le regard vague, qui signifiait « Je vais y penser », puis il quitta la mine.

— Tu crois qu’il viendra ? demanda l’un des ouvriers.

— Je l’espère, souffla Matt.

Méri présentait l'actualité sur le mur familial. Il y fut d'abord question de météo car les Martiens préparaient leur entrée dans la saison la plus dure de l'année. Ils passeraient des mois tapis dans l'enceinte de la cité, durant lesquels tout contact avec l'extérieur deviendrait difficile. En cette saison, le transport d'hommes et de marchandises s'avérait périlleux : le vent soufflant à plus de cent kilomètres à l'heure ramenait avec lui des poussières denses qui s'étalaient sur de vastes étendues. Mars ne serait plus qu'un désert de sable vermeil où la friction des particules augmenterait la chaleur de la nuit par la gazéification des substances. Déjà, à l'intérieur du dôme, la poussière s'élevait du sol, emportée par une légère bise annonçant la fin de l'automne qui avait duré près de deux cents sols. Méri poursuivit le journal en analysant la position des astres, notamment celle de Mars qui se rapprochait de la Terre. Enfin, des drones retransmirent en direct des images des cités voisines.

— H942 a ralenti son effort militaire, commenta l'IA, diminuant du même coup ses besoins en minerais.

Un plan large de la bourse affichait des cotes en chute libre, en conséquence de la baisse des exportations de la Cité Méridienne. Méri s'entretint ensuite avec Hman. William fit une grimace en l'apercevant, rebuté par son image.

— Monsieur le directeur, le bilan de la mine est négatif, le personnel vous tient pour responsable, qu'avez-vous à répondre à ceux qui vous fustigent ?

Hman était un homme grand et sec qui présentait plutôt bien. Le visage fermé, les traits tirés, le front dégarni, nul ne lui connaissait d'autre distraction que son travail. On lui reprochait généralement son caractère intraitable qui le rendait antipathique.

— Une refonte des effectifs est inévitable. Nous sommes dépendants de la conjoncture. Le parti cherche des solutions à la crise mais, pour l'heure, les postes d'ouvriers doivent être revus à la baisse car notre carnet de commandes s'est effondré.

— Et qu'en est-il des postes de direction ? s'enquit Méri dont le programme conversationnel possédait des variables intégrant la provocation.

Hman se crispa, ce qui fit sourire William. Sans attendre sa réponse, Méri afficha un deuxième plan constitué d'un groupe de mineurs. Le point de vue se resserra sur Matt qui prit la parole.

— On vient nous annoncer que des postes de mineurs seront supprimés, hurla-t-il pour couvrir le son d'une machine-outil, alors que nous souhaitons une redistribution des bénéfices pour maintenir les emplois, en attendant la reprise.

— Pensez-vous vraiment qu'une relance est possible ?

— Pour cela, il nous faut négocier avec le parti. Nous ne souhaitons plus discuter avec notre directeur. Nous réclamons son départ.

Alter était plutôt content de s'être extirpé de ce guêpier. En regardant l'heure, il se souvint du rendez-vous fixé par Matt pour discuter des problèmes de l'usine. Il se sentait concerné, malgré son licenciement, et dans l'obligation de participer. Il se leva, prit ses affaires restées sur une chaise près de l'entrée, et sortit en silence.

Karl avait un intérieur cosy. Des murs émanait une lumière bleutée, autour d'un mobilier sobre et fonctionnel. Les fauteuils rembourrés, chauffés par de minuscules billes actives, épousaient parfaitement la forme des corps. L'ancien tuteur, de par sa fonction à l'orphelinat, avait accès à une bibliothèque impressionnante qu'Enri s'amusait à consulter.

— Tu peux venir télécharger des livres quand tu veux, tu sais.

Le jeune homme avait repéré des écrits d'Heidegger qu'il n'avait pu consulter au lycée. Les futurs bacheliers squattaient les écrans du matin jusqu'au soir, à tour de rôle, si bien que les premières et deuxième années n'y avaient jamais accès. Dès lors, ceux qui avaient les moyens de s'offrir une connexion haut de gamme prenaient l'avantage sur les autres. Il se demandait comment faisait Alter pour lire tous ces livres alors qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir une connexion.

— Alors, demanda l'ancien, tu as réfléchi à ma proposition ?

— Oui, répondit Enri, je voudrais que tu me parraines. C'est ma seule chance de m'élever socialement.

— Oh, ne dis pas ça ! le réprimanda Karl. Grâce à tes résultats scolaires, tu es pratiquement certain d'accéder à une fonction intellectuelle. Tu es un modèle pour

beaucoup de tes camarades à l'orphelinat. Et je ne parle même pas de tes compétences exceptionnelles en nanomatique !

Enri sourit à son éducateur avec retenue, en détournant le regard.

— Pour tout t'avouer, il y a cette fille au lycée. Elle vient d'une famille prestigieuse et j'ai honte d'être présenté à sa mère. Ma seule chance d'être pris au sérieux serait d'obtenir la validation du parti.

— Oui, consentit Karl, absorbé par ces propos. C'est malheureusement vrai, les aristocrates ne respectent que le parti. C'est pour ça que j'ai voulu être recruté à ton âge, moi aussi.

— Je sais, confia Enri qui rêvait de réaliser la même carrière que Karl.

Les deux hommes se faisaient face autour d'un bureau tactile. Le tuteur versa une boisson fraîche à son protégé.

— Grâce à mon poste, reprit l'aîné, je peux fournir au parti des recrues dont je suis sûr à cent pour cent. Je te connais depuis ton plus jeune âge et je me porte garant de toi. Tu es intelligent, curieux, travailleur. Actuellement, nos services ont besoin d'experts en transmissions, informatique et nanomatique. J'ai pensé à toi, tu as toutes les qualités requises. Cette place, tu l'as méritée.

— Merci, Karl.

Enri fut touché par la nouvelle. Il avait toujours travaillé dur après les cours, emmagasinant toutes les informations trouvées sur le réseau. Il avait investi toutes les disciplines mais celle qui le fascinait le plus était la logique, à la base de la cryptographie et de la nanomatique. Pendant qu'il s'attelait à digérer ses leçons, ses camarades de l'orphelinat s'acoquinaient avec les voyous du quartier déshérité, jouaient, passaient du bon temps. Naïvement, il avait pensé qu'en travaillant au lieu de s'amuser viendrait le temps pour lui de se reposer sur ses lauriers. Mais il comprenait à présent que le chemin vers les hautes sphères lui demanderait toujours plus d'efforts, ce dont, par ailleurs, il était capable. Son énorme force de travail et son faible besoin de sommeil lui assuraient une avance certaine sur les autres lycéens. Voir ses efforts reconnus et enfin valorisés lui allait droit au cœur. Il évoluerait désormais dans un milieu qui reconnaîtrait son talent en programmation, il aurait un sol ferme sous ses pieds d'où il ne pourrait dégringoler. Les

deux hommes se donnèrent de nouveau l'accolade, comme un père encourageant son fils. Ils trinquèrent.

— Je dépose la demande d'incorporation demain, expliqua Karl. Concrètement, tu consacreras quelques heures au parti en fin de journée et le week-end, en échange de quoi tu recevras une bourse conséquente et un accès à tous les services nationaux. Ton problème de couverture sociale sera réglé et tu pourras te connecter à la plus grande bibliothèque de la civilisation.

Ces mots firent rêver le jeune homme, rassuré pour son avenir.

Un coin d'entrepôt avait été transformé en salle syndicale. Matt, assis autour d'une table avec une poignée d'hommes et de femmes, salua Alter d'un signe de la main. L'ancien chef d'atelier s'installa sur l'une des chaises vides, entouré de ses anciens collègues. On retransmit l'ordre du jour qui commençait sur le problème des camarades incarcérés pour finir sur les actions concrètes à mener. Concernant les prévenus, il était évident qu'il fallait trouver des financements pour les frais d'avocat. Si l'acte relevait de la responsabilité individuelle, les trois hommes avaient agi dans le cadre de leur travail. On remarqua que les meilleurs assistants juridiques étaient fabriqués par Alan T. qui avait accès à une jurisprudence vieille comme l'humanité.

— Leur plus gros client est la mine numéro 2, n'y aura-t-il pas conflit d'intérêt ? demanda Matt.

— Hman vient de les lâcher publiquement, répliqua William. Ça m'étonnerait qu'Alan T. en reste là. Avons-nous les moyens de nous offrir ce produit ?

— Pas avec les simples cotisations, avoua le secrétaire de l'association. Il faudra un effort supplémentaire de la part de tous les collègues.

L'assemblée s'anima, les gars incarcérés étaient appréciés dans la mine. Le trio incriminé regrettait ses actes, admettant que, ce soir-là, l'alcool de macis leur était monté à la tête.

— Et maintenant, concernant le deuxième point de l'ordre du jour, que fait-on ? interrogea Matt.

— Que veux-tu dire ?

L'assemblée restait dubitative. Le secrétaire précisa.

— Croyez-vous que le parti va reculer sagement parce que nous le demandons ? Le consulat parle de licenciements et de baisses de salaires. Sommes-nous retournés à l'âge de Terre ? Allons-nous nous laisser faire ?

— Hman n'est qu'un affreux et son secrétaire est un traître d'hybride ! lança un jeune mineur.

Matt tiqua, sentant que le terrain devenait glissant.

— Alan T. aussi est un hybride et il n'a rien d'un traître, rétorqua-t-il.

— Peut-être, suggéra un collègue exaspéré, mais ils occupent tous les postes à responsabilités pendant que nous héritons du sale boulot. Et nous, nous n'avons pas de primes.

— Il y a des non-hybrides à des postes d'encadrement, comme notre président, là n'est pas le problème, s'énerva le secrétaire qui voyait son préavis de grève s'éloigner à grands pas.

— Il faut attraper Hman et lui faire la peau ! lança l'un des gars, fort et trapu.

— Je pensais plutôt à une grève générale, rectifia Matt, contrarié, dont la voix couvrait à peine le brouhaha dans la salle.

Alter, impassible, n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Ses sourcils froncés exprimaient ce désaccord. Il leva une main indécise et se leva pour prendre la parole, sa silhouette massive se détachant en ombre chinoise dans le clair-obscur de la pièce. Le silence se fit.

— Ma femme est une hybride, rappela-t-il, et je travaille pourtant comme un forcené depuis l'âge de douze ans. Nous vivons avec mes trois enfants dans le quartier le plus pauvre, le plus sale et le plus bruyant de la cité. Si vous vous battez pour la justice et la liberté, vous aurez mon soutien. Si vous vous battez pour la haine et le racisme, je préfère me retirer tout de suite.

Alter remit son blouson et quitta ses anciens compagnons, les traits fatigués.

Tard dans la soirée, Alan T. fut contacté par Matt suite aux résolutions prises un peu plus tôt. Le représentant syndical lui expliqua ses besoins, trois mineurs devaient comparaître pour dégradations en réunion, complicité de dégradations et menaces de destructions. Alan voulait connaître les détails des événements avant de se décider. Il

apprit alors avec beaucoup d'amusement que les trois hommes s'en étaient pris aux appartements privés d'Hman.

— Le cas est intéressant, admit Alan. Cependant, Hman est un bon client.

— C'est un client qui vous a lâché ! répliqua Matt qui avait préparé ses arguments.

— Exact. Par ailleurs, poursuivit le président de Big Data, je n'ai pas d'accord d'exclusivité avec lui. Je suis un homme d'affaires et je peux travailler avec qui bon me semble.

Matt sentit un vent favorable tourner vers ses camarades incarcérés. La chance semblait leur sourire.

— C'est d'accord, je prends l'affaire ! affirma Alan qui lui fit un prix d'ami. Par solidarité, précisa-t-il.

Il adressa à Matt un contrat de confidentialité puis, une fois celui-ci signé, lui fit parvenir une licence juridique de niveau maximum. Quand il coupa la connexion, Alan était à la fois en colère et heureux, satisfait de se venger d'Hman. Il pressentait que ce dernier préparait un mauvais coup mais ne parvenait pas, malgré son intelligence exceptionnelle, à l'anticiper. Quelque chose de grave se profilait qui nuirait aux intérêts de Big Data. D'une manière ou d'une autre, Hman semblait pouvoir se passer des services de son entreprise qui était pourtant sur Mars en situation monopolistique.

Il alla se coucher, épuisé, dans une cellule sobre dénuée de mobilier, où une femme alanguie l'attendait. Sa conquête du moment. Il fut soulagé de passer à autre chose pour divertir ses pensées. Toutes ses maîtresses se ressemblaient, brunes élancées, à la pâleur malade. Il demanda à son robot de servir deux verres de macis. L'odeur agréable de cet alcool, son goût gracieux, un peu amer, l'aideraient à lâcher prise. Après quelques gorgées, il se sentit vaciller pour tomber dans les bras de la jeune femme. Elle avait les yeux verts et son visage, d'une grande beauté, venait se confondre avec un ange du passé. Au bout de quelques heures, l'alcool eut raison de lui et Alan s'endormit comme une brute. La créature qu'il venait d'étreindre lui revint en songes, mais son regard était devenu noir et sa belle peau de porcelaine se fendillait. Alors, le visage tuméfié, boursoufflé par un obscur accident, l'ange l'enlaça si fort qu'il se mit à étouffer. Le souffle court, le front en sueur, Alan se réveilla en criant.

La Cité des Croisés était encore perceptible depuis la Cité Méridienne, mais elle serait bientôt recouverte de poussière avant de disparaître pendant plusieurs mois sous des colonnes de sable. Elle avait été bâtie par les Suriens, peu après l'arrivée de l'Arche. Elle comprenait un dôme majestueux, composé de matériaux inconnus qui scintillaient à la lumière du soleil. Le dôme en lui-même ressemblait à un nid d'abeilles, avec de minuscules alcôves translucides dont la fonction échappait aux chercheurs. À l'intérieur de la sphère, d'étranges structures arrondies composaient l'habitat, plus grand que celui des humains. Parfois, quelques architectures effilées s'élançaient vers le ciel, semblables à de fines flèches chromées. Là encore, les spécialistes ne savaient s'il s'agissait d'une architecture habitable ou d'un bâtiment revêtant d'obscures fonctions, comme les télécommunications ou le stockage de données. En fait, on ne savait rien. Après le départ des Suriens, les Méridiens avaient visité les lieux mais n'y avaient rien découvert de remarquable, mis à part les machines à rêves, certainement abandonnées dans la précipitation. La cité fut boudée des humains mais, de façon insoupçonnée, certains hybrides y trouvèrent refuge. La nuit tombée, Shana, Mahda et Sheyi se retrouvaient ainsi dans une habitation de la cité qui leur était réservée.

Shana signifiait « lumière » en langue surienne. C'était la plus forte du groupe car la plus pure. Depuis la ferme aux mille femmes, ses arrière-grands-parents, grands-parents et parents n'avaient admis aucun non-croisé dans leur lignée. La jeune fille appartenait à l'ordre éthique et rêvait de bâtir une cité de philosophes, d'hommes et de femmes capables d'initiative et d'esprit critique. Pour Shana, tout, dans le vrai monde, était décevant.

Mahda pouvait se traduire par « guide », le garçon étant un membre actif de l'ordre politique. Il pensait que tous les hybrides ne disposaient pas des mêmes compétences. Les artistes, par exemple, ne désiraient assumer aucune responsabilité dans la cité. De plus, selon lui, l'égalité des citoyens n'excluait pas une hiérarchie fondée sur les capacités de chacun.

Des trois, Sheyi était le guerrier. À l'opposé de Shana la véhémence, Sheyi le taciturne apparaissait comme une force tranquille mais une force tout de même. Volontaire, éclairé, fin stratège, il ne connaissait ni l'abattement, ni le renoncement. Cela s'expliquait par son hybridation entre une présurienne très prudente, Malwann, et un humain solide et avisé. Shana, incapable d'action immédiate, l'admirait.

La Cité des Croisés était en ébullition, on ne parlait plus que des changements survenus au sein de Méridienne, sur laquelle ils gardaient un œil. H942 réduisait ses efforts militaires, plongeant de ce fait Méridienne dans le désarroi. Le chômage menaçait, les esprits s'échauffaient. Ils devaient rester vigilants.

— Si nous étions partis avec les Suriens, nous n'aurions pas à nous inquiéter, lança Sheyi.

Shana connaissait la rengaine.

— Sheyi, ce dont tu parles, c'est d'une fuite et rien de plus.

— Pas du tout, je parle de rejoindre les nôtres, sur Surus.

Le débat était ancien, il avait déjà été évoqué à maintes reprises, mais Mahda se décida quand même à intervenir :

— Crois-tu vraiment, Sheyi, que les Suriens nous accueilleront comme leur propre progéniture ? Nous ressemblons aux humains, nous éprouvons des émotions.

— Nous avons plus de points communs avec les Suriens qu'avec les humains, s'entêta l'adolescent. La preuve, nous sommes ici, des êtres de lumière dans la Cité des Croisés, dotés de capacités méconnues dont nous devons cacher la nature aux non-croisés pour ne pas les effrayer.

— Tu admires la technologie et l'intelligence biolues. À leurs yeux, cependant, nous ressemblons à de la vermine, nos droits seront réduits en cendre, objecta Mahda.

— La Terre est la quintessence même de la condition humaine, Sheyi, intervint Shana, et Surus celle de la condition surienne. Les enfants croisés sont condamnés à naviguer entre ces deux mondes, ni totalement humains, ni vraiment suriens. Il nous appartient de penser ce que nous sommes vraiment.

Sheyi eut un regard attendri pour Shana. Il ne percevait de sa forme présurienne qu'une image imprécise, fabriquée par son subconscient. Elle lui semblait toutefois de plus en plus belle : élancée, le visage lisse et enfantin, la peau cristalline, le front

intelligent. Il ne distinguait que sa silhouette blanche et lumineuse, baignant dans la brume iridescente de l'alvéole. N'aimant pas la contrarier, il prit sa main douce dans la sienne et demanda :

— Et toi, Shana, que veux-tu faire ? Le moment venu, si tu avais le choix, où voudrais-tu aller ? Partir sur Surus avec moi, rester sur Mars avec Mahda, ou encore te rendre sur Terre ?

Elle retira sa main, contrariée.

— Tu sous-entends que je devrai choisir entre vous deux. Tu sais que cela n'arrivera jamais. Nous prendrons ensemble la bonne décision, en tenant compte du contexte.

Les deux garçons rirent du tour que Sheyi venait de lui jouer. Mahda la relança.

— D'accord, oublie ce choix douloureux mais réponds-nous. Lequel de ces corps célestes devrait être ta maison ?

— La Terre, sans hésiter ! admit-elle dans un souffle. Nous avons des poumons pour respirer son air, des yeux pour voir sa lumière, des doigts pour caresser la fourrure de ses animaux et un palais pour déguster ses fruits. Nous sommes des enfants de la Terre.

Nahnah venait de découvrir la matière forte d’Amy : les langues vivantes. Descendant d’une famille de diplomates, sa colocataire manifestait un véritable don pour toutes sortes de dialectes. Les deux jeunes filles suivaient ensemble des cours de chinois où leur professeur était passé à la vitesse supérieure. Nahnah avait pu remarquer à ses dépens que le vocabulaire à retenir chaque semaine devenait de plus en plus indigeste. Enajr, qui avait elle aussi été sélectionnée, avait choisi le japonais avec Enri tandis que Nahnah se retrouvait en cours avec Günther, que par méprise tout le monde appelait Alter. Il s’était assis en face d’elle et, pour son malheur, à côté d’Amy qui avait remarqué sa mémoire phénoménale. Mais, s’il mémorisait sans peine le vocabulaire, il semblait éprouver davantage de difficultés à relever les différences de tonalité entre chaque caractère. Il n’entendait pas, tout simplement, les tons. Lorsque Nahnah et lui se retrouvaient seuls, place du marché, elle essayait quelques cours particuliers.

— Lao Zi 老字, prononçait Nahnah en appliquant le bout de sa langue contre ses dents du devant.

— Lao Shi 老使 ! répétait fièrement Günther en formant un souffle au creux de son palais.

— Non, écoute bien : Lao Zzzzi 老字.

— Lao Shi 老使 !

L’échange se prolongeait jusqu’à ce que Nahnah, démotivée, renonçât au tutorat. Amy, au contraire, parlait chinois comme sa langue maternelle. Nahnah expliquait son talent par son sens du contact, son goût du relationnel. Elle parlerait à un sourd si elle devait en tirer parti. De plus, Amy baignait dans les langues étrangères depuis sa plus tendre enfance, même si son père n’était pas diplomate comme ses ancêtres. Aux yeux de Nahnah, le chinois était une langue passionnante, qui se regardait autant qu’elle se parlait. Chaque caractère contenait une clé qui donnait des indications sur sa prononciation et d’autres, assemblées, donnaient des indices sur la signification du mot. La novice s’était fixé comme objectif la maîtrise de deux mille caractères, correspondant au nombre requis pour la lecture d’un journal.

— Et en quoi cela t'intéresse-t-il de lire un journal chinois ? s'étonnait Günther qui, malgré ses facilités en toutes choses, ne semblait se passionner pour rien.

— On s'en fiche de lire un journal, s'énervait son interlocutrice, vexée. L'idée, c'est qu'avec ce niveau de maîtrise, je pourrai communiquer avec la communauté chinoise.

— Ils parlent tous anglais, coupa-t-il, semblant prendre un malin plaisir à la titiller.

Malgré leurs divergences, Nahnah l'appréciait beaucoup. Elle ne savait expliquer pourquoi, mais ce garçon, si différent d'elle, l'intriguait. Elle souhaitait le comprendre et, pour cela, devait mieux le connaître.

Un jour, alors que chaque élève intervenait en cours dans un chinois approximatif pour répondre aux questions de Wang Lao Shi, leur professeur, Amy fut prise d'un fou rire durant l'intervention de Günther. Plus il parlait, plus elle riait, se moquant manifestement de son accent. Nahnah, atterrée, ne comprit pas immédiatement ce qui se passait. Elle attendit une réaction, mais rien ne vint de Günther qui semblait indifférent à l'attitude de sa voisine. Rien non plus du côté des camarades de classe qui s'étaient lassés des coups d'éclats d'Amy. Celle-ci surjouait, pleurait de rire pour humilier son voisin. À la fin du cours, Alter quitta la salle sans attendre son amie. Nahnah en fut contrariée. Furieuse, elle se rua vers le dortoir pour s'expliquer avec sa colocataire. À son entrée dans la cellule, elle la surprit en train de vanter ses exploits devant des camarades holographiques.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? demanda Nahnah furieuse.

Les communications devinrent soudain muettes.

— Ben quoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Amy, qui se savait observée, avait adopté une pose de défi, mains sur les hanches.

— Ça me fait que j'aime comprendre ce qui se passe et que là je ne comprends pas. Pourquoi tu lui en veux ? vociféra Nahnah.

— Non mais tu rigoles ? T'es pas au courant ?

Les holovisiteurs dodelinaient de la tête. Nahnah, désespérée, ne semblait pas comprendre.

— C'est un dauphin ! lança Amy.

— Quoi ? De pire en pire. Je ne comprends rien à ton charabia, souffla Nahnah, affligée.

— C'est un dauphin, je te dis.

La fille Arendt lut pour la première fois dans les yeux d'Amy une expression de haine. Elle fit « non » de la tête, elle ne comprenait toujours pas. Amy roula les yeux d'un air exaspéré et retourna les paumes de ses mains en braillant :

— C'est un hybride, purée de satellite, Nahnah ! Mais faut tout te dire !

La jeune philosophe bafouilla :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un hybride, bon sang ! Un foutu Biolu !

C'est ainsi que les humains surnommaient les Suriens qui avaient envahi la Terre un siècle plus tôt. Ils devaient ce sobriquet à leur peau luminescente qui brillait dans la nuit.

Pas du tout, se dit Nahnah. Pendant un instant, les mots lui manquèrent, elle réfléchissait. Puis, elle reprit un ton plus bas.

— Tu racontes n'importe quoi !

— T'as qu'à lui demander, rétorqua Amy. Pourquoi il n'a rien dit d'après toi ? Parce qu'il a très bien compris qu'on voulait pas de lui ici.

— Oui, eut le tort d'insister un holoinvité, yeux noirs cernés de khôl au milieu d'une chevelure brune, il triche, tout ce qu'il sait, il le doit à son cerveau de dauphin.

Nahnah, d'un bond, se jeta sur les connexions pour débrancher l'audience privée. Elle balança le transmetteur par la fenêtre avant qu'Amy, furieuse, ne lui donne une claque et agrippe sa chevelure. Nahnah, déchaînée, libéra une force insoupçonnée et la frappa si fort et si longtemps qu'Amy perdit connaissance.

Après une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil, Dolly était assise à côté de sa fille devant un tribunal d'enseignants. Très critique quand le sujet l'intéressait, elle avait défendu bec et ongles son aînée, la situation semblant presque l'amuser. Pour une fois que Nahnah faisait preuve d'extravagance ! Ce que Dolly retenait de cette affaire, c'est que sa fille en pinçait pour un certain Günther. Dommage que le garçon fût de mauvaise extraction. La mère se tenait fièrement devant les juges. Elle était sur son trente-et-un,

ongles faits, cheveux bruns courts ébouriffés, dans un style à la fois chic et décontracté qui la rajeunissait. Elle portait un pantalon-combi et avait troqué un haut rigoureux contre une blouse ample qui lui donnait l'allure d'une petite fille. Ainsi, par sa tenue, Dolly disait « je suis des vôtres » mais aussi « je suis innocente » et, par ricochet, « ma fille est innocente elle aussi ».

— Bref, conclut le directeur de l'établissement, nous ne pourrions tolérer une nouvelle incartade de la part de Nahnah. Ceci est un avertissement.

Le professeur de chinois prit son courage à deux mains et défendit son élève, risquant sa place par cette fronde.

— Chers collègues, rien ne justifie un acte de violence dans notre établissement, mais nous devons tenir compte du fait que Nahnah n'avait jamais fait preuve d'agressivité auparavant. Au contraire, elle est conciliante. Et son geste montre qu'elle a éprouvé de l'empathie pour son camarade.

— Je rejoins ma collègue sur ce point, intervint le professeur Martin.

Nahnah releva la tête, surprise par l'intervention de son mentor qu'elle craignait d'avoir déçu.

— En effet, il faut avoir le courage de ses opinions.

Puis, après une pause marquant un temps de réflexion :

— Nous ne cherchons pas à former des esprits dociles et soumis, souffla-t-il. Or, manifestement, Nahnah a été blessée par des vexations visant un camarade qu'elle semble apprécier. Bien sûr, la violence est à proscrire, mais soyons modérés dans notre jugement.

Comme les précédentes interventions avaient été accablantes, Dolly n'avait osé espérer un tel soutien. On avait reproché à sa fille d'être hautaine, de ne pas se lier d'amitié avec les autres lycéens, voire de les provoquer. Au bout de trente minutes d'audience, la mère et la fille durent quitter la salle pour laisser le corps enseignant délibérer. Dans le couloir, la tension entre les deux femmes était palpable, elles ne se ressemblaient ni de constitution ni de caractère.

— Merci maman, finit par lâcher Nahnah, le regard baissé.

Dolly fut surprise par cette soudaine attention qui ne ressemblait guère à sa fille.

— De rien ma chérie, tu sais que tu peux compter sur moi.

Une porte s'ouvrit, on venait les chercher. Elles se rassirent devant le directeur pour entendre la sentence.

— Après discussion, déclara ce dernier, nous avons décidé à la majorité que si Nahnah ne changeait pas d'attitude rapidement, elle serait renvoyée définitivement de l'internat. En attendant, son accueil nocturne est suspendu une semaine à l'issue de laquelle elle devra présenter des excuses à sa camarade.

Hors de question ! se dit-elle en jetant un regard furieux vers sa mère qui comprit immédiatement les pensées de sa fille.

Dolly sortit du Lycée Mixte dans un état second alors que le ciel diffusait la lumière bleutée du soleil couchant. Elle reconnut la silhouette altière de Northiss qui les attendait dans son véhicule privé. Il ouvrit une portière, installa la mère à l'avant et la fille à l'arrière, tentant de s'informer sur l'issue du conseil. Il n'obtint que peu de renseignements et fit la conversation durant tout le trajet, ressentant la contrariété de sa compagne. Arrivés à destination, il raccompagna Dolly et Nahnah dans leur appartement, proposa un remontant à la mère éprouvée et ajouta en lui prenant la main :

— Rien d'autre qu'une crise d'adolescence, Dolly chérie.

Le médecin l'emmena ensuite dans sa chambre, la cala dans son lit et prit son pouls. La jeune veuve faisait un peu de faiblesse due à la contrariété. North tenta de l'apaiser par des paroles réconfortantes puis posa doucement sur sa tête la machine à rêves qui enserra son crâne d'une oreille à l'autre. Il saisit dans sa main la petite poire et opéra de légères pressions. Cela l'aiderait à se détendre et trouver le sommeil. Quelques minutes plus tard, Dolly esquissait un sourire sur son beau visage en sombrant dans les bras de Morphée.

Dans la nuit, Nahnah fut prise d'insomnie, le vent qui soufflait la rendait irritable. L'air tourbillonnait dans la cité, emportant avec lui quelques objets abandonnés qui tintaient d'un son aigu en heurtant les nombreux obstacles du voisinage. Elle aurait pu utiliser la machine à rêves pour oublier ce chahut mais n'aimait pas l'idée de devenir dépendante de l'engin, elle ne voulait pas non plus absorber les médicaments qui la rendaient comateuse le lendemain. Ces derniers temps, elle dormait de moins en moins bien, dans tous les cas de moins en moins longtemps. Ce soir, quelque chose la gênait, un bruit qui couvrait celui de la tempête, et devenait un peu plus distinct. Une voix

l'appelait, prononçait son nom. Au début, elle l'avait à peine remarquée à travers le sifflement du vent, mais à présent, la voix se faisait insistante. Même si elle savait que rien ne pouvait provenir de l'étage supérieur, Nahnah avait l'impression que le son venait du plafond. Personne ne criait ainsi dans la nuit et, pourtant, la jeune fille l'aurait juré : quelqu'un l'appelait par son nom.

— Nahnah ! disait la voix.

Peut-être le transmetteur. Elle se leva, vérifia les connexions et déconnecta les appareils. Rien. Elle enfila une combinaison, sortit dans le couloir de l'immense demeure glacée, puis estima que le bruit devait venir du salon. Curieusement, plus elle avançait, plus elle avait l'impression que la voix reculait, résonnant de toute part jusqu'à couvrir le bruit des bourrasques à l'extérieur. Elle inspecta le séjour, toujours rien, éteignit tous les contacts nanomatiques, brouilla la réception. Cette fois, elle en était sûre, la voix venait du dehors. Alors, sans en avoir vraiment conscience, comme par automatisme, elle sortit dans la rue, irrésistiblement attirée par ce qu'elle entendait. Une alarme réveilla Dolly, quelqu'un venait d'ouvrir la porte de leur maison. D'un bond, elle s'assit, se leva pour regarder du haut des escaliers d'où elle aperçut sa fille immobile dans l'embrasement de la porte. Elle enfila une veste, descendit les marches à vive allure et ramena Nahnah à l'intérieur.

Le lendemain, Enajr avait accepté de passer une nuit avec Nahnah qui souhaitait savoir si sa camarade entendrait aussi la voix. S'il s'agissait d'une mauvaise blague, elle préférerait ne rien en dire à sa mère et régler ses comptes à sa manière. Avant de se rendre chez Nahnah, les deux jeunes filles avaient obtenu l'accord parental pour sortir avec Enri et Günther près du campus dans une salle de jeu ténébriste. En entrant dans la salle tamisée, Enri avait relevé ses verres opaques, expliquant à Enajr qu'elles protégeaient une rétine hypersensible à la luminosité. Il n'y voyait correctement que dans un monde chienloup comme au cinéma ou dans l'amphithéâtre du lycée. De façon informelle, les quatre jeunes gens formaient deux couples, ou c'était du moins ce que les demoiselles espéraient. Parmi les jeux immersifs que l'établissement proposait, les élèves choisirent les scènes de combat. La première cave les plongea dans une bataille spatiale entre X^u et Suriens, reprenant les images d'un conflit historique qui avait permis le recul des X^u.

Nahnah, aux commandes d'une embarcation de guerre surienne, élimina autant de vaisseaux alliés que de vaisseaux ennemis, tirant dans toutes les directions sans pouvoir distinguer sa cible. L'impression de réalité était telle qu'elle en avait le vertige. Il lui fallait virevolter tout en visant, suivre le son étouffé des tirs et parvenir à distinguer le pavillon du navire. Enajr, l'historienne du groupe, ne se fiait pas aux pavillons car les X^u, qui ne disposaient pas de flotte propre, avaient pour habitude de combattre à bord de vaisseaux volés à leurs ennemis. Cependant, elle se passionnait pour cette bataille décisive et savait quels navires les X^u avaient interceptés ce jour-là. Elle déjoua ainsi de nombreux pièges, obtenant un score aussi honorable que celui des garçons. Le jeu suivant, tout aussi sportif, engageait tout le corps. À tour de rôle, les joueurs enfilèrent un casque qui projeta devant leurs yeux des images de Biolus qu'il fallait combattre à mains nues. Il s'agissait de géants bleus et lourds, malhabiles, qui essayaient de passer une laisse autour du cou du joueur. Lorsque le Biolu y parvenait, la partie était perdue. Les camarades qui ne jouaient pas, contemplant la scène, riaient de voir les tentatives d'esquive de leurs copains, toute autre stratégie étant vouée à l'échec. Après cela, on s'accorda pour faire une pause. Les adolescents commandèrent des boissons aromatisées et débattirent de leurs exploits. Après avoir rappelé que le Japon était autrefois maître des jeux en 3D, Enajr et Enri échangèrent quelques mots en japonais pour s'amuser, se demandant toutefois ce que ce vieux dialecte pourrait leur apporter car les Martiens parlaient désormais tous le nojandais.

Au cours de la soirée, une discussion surgit entre les quatre amis au sujet d'un éventuel retour sur Terre. Nahnah aurait aimé s'y rendre au plus tôt car, Mars se rapprochant de la planète-mère, les distances s'en trouveraient réduites et le voyage plus aisé. Günther, au contraire, n'avait aucun attrait pour cette planète qui incarnait selon lui le passé. S'il devait quitter Mars, ce serait pour visiter l'espace et découvrir des planètes inconnues. On savait, depuis l'arrivée des Suriens dans notre système solaire, que d'autres créatures intelligentes peuplaient l'espace. En tant qu'historienne, Enajr mourait d'envie d'aller sur Terre, elle aussi. L'occasion se présenterait bien un jour. Lorsque la parole fut donnée à Enri, celui-ci déclara qu'il se sentait bien sur Mars. Orphelin et sans attache, il lui avait fallu se battre deux fois plus que les autres pour obtenir sa position actuelle, au lycée et au sein du parti. Pour cette raison, il ne souhaitait pas gâcher tous ses

efforts en partant. Il avait de l'ambition et ne s'en cachait pas. Toutefois, Nahnah s'opposait à la carrière politique d'Enri, arguant que le jeune homme s'enfermerait bientôt dans un système d'idées, ce qui nuirait à son libre-arbitre.

— L'idéologie, lui dit-elle, est la logique d'une idée. Elle prétend à elle seule expliquer l'intégralité des processus historiques ou naturels. Tu verras, lui lança-t-elle, bientôt tu seras complètement coupé de la réalité, endoctriné.

— Je suis plutôt d'accord avec les grandes lignes du parti, répliqua Enri. Le jour où je n'y adhérerai plus, je démissionnerai.

— À condition de garder ton esprit critique, lança Nahnah. Quand tu adhères à une idéologie, tu n'as plus d'opinion personnelle.

Enajr, au contraire, l'encouragea à faire carrière au sein du parti, car cela restait la seule façon pour lui de s'élever dans la société.

— Quand on n'est pas soi-même enfant de notable, Nahnah, on n'a pas d'avenir sur Mars. Tu veux qu'Enri finisse à la mine ?

Elle faillit dire « comme le père de Günther » mais se retint. Il lui sembla que ce dernier avait lu cette phrase dans ses pensées car il la regarda féroce, sourcils froncés, la dévisageant. Enajr, consciente de son manque de tact, baissa les yeux, honteuse.

De la musique ténébriste, sombre et mélodieuse, enveloppait les jeunes gens de son tempo lancinant, accompagnant de basses leurs projets d'avenir. Enajr ne regrettait pas d'être venue car elle se sentait ordinairement seule. Elle ne pouvait se soustraire à ses fiançailles, mais si Enri parvenait à grimper les échelons comme il le souhaitait, elle pourrait peut-être tenir tête à sa famille. La soirée terminée, ils se séparèrent et Enajr alla dormir comme prévu chez les Arendt. À l'étage, elle se coucha dans le même lit que Nahnah qui désirait vérifier que les voix qu'elle entendait n'étaient pas le fruit de son imagination. Elle pensait à un complot de ses voisines qui étaient des amies d'Amy. Allongée dans l'obscurité, Enajr se surprit à repenser à Enri. Elle partagea ses réflexions avec son amie, relatant les moments de complicité survenus durant la soirée. Enajr s'était rapprochée d'Enri à grands pas. Soudain, Nahnah lui demanda :

— Tu entends ?

— Quoi ? demanda Enajr.

— Des voix... qui m'appellent, murmura sa camarade.

— Non, je n'entends rien, répondit Enajr, désolée.

Afin de ne pas ennuyer davantage son amie, Nahnah feignit de s'endormir, mais elle était fixée : les voix étaient bien dans sa tête. Enajr s'endormit sur l'image apaisante d'Enri, laissant son hôte en proie à des hallucinations auditives.

Dolly touchait le fond. Que leur arrivait-il ? Tout le monde avait remonté la pente après le décès de son mari et voilà que sa Nahnah, une enfant si solide, révélait sa fragilité. Elle fondit en larmes dans les bras de Northiss qui avait accepté de les recevoir dans son cabinet.

— Dolly, je vais vous demander d'attendre dans le couloir quelques instants, j'ai besoin de m'entretenir en privé avec ma patiente.

— Mais bien sûr, North, consentit-elle en clignant des paupières.

La jeune mère, les yeux cernés de noir, se retira, permettant à Northiss de parler à bâtons rompus avec l'adolescente.

— Nahnah, vois-tu un inconvénient à ce que je devienne ton médecin ? Préférerais-tu consulter quelqu'un d'autre ?

Très bouleversée par ses expériences nocturnes, la jeune fille secoua la tête.

— Non, je préfère que ce soit vous. Je sais que vous resterez discret. Vous êtes très attaché à maman.

— Oh oui, bien sûr ! confirma Northiss. Tu peux avoir confiance en moi, rien ne sortira de ce cabinet.

La voix de Nahnah devint fluette, son regard sembla chercher un point au loin, mais elle acquiesça tout de même timidement et le médecin fit entrer Dolly.

Northiss avait clipsé sur son col un pendentif avec double caméra, l'une filmait ses mains sur le bureau, l'autre sa patiente. En un mouvement de doigts, il déclencha l'enregistrement.

— Dis-moi, Nahnah, sais-tu pourquoi tu es ici ?

— Oui. Parce que depuis quelques temps, ça parle en moi.

— Ça ?

— Oui, ça commente ce que je fais.

— Quand est-ce que ça a commencé ?

Nahnah souffla, manifestement fatiguée. Elle réfléchit à la question avant de répondre.

— Depuis que je suis passée en conseil de discipline.

La jeune patiente sentit monter en elle une colère dirigée contre Amy. C'était donc à cause d'elle que tout avait commencé. Si Amy ne l'avait pas provoquée, elle ne serait pas allée devant le jury des enseignants et ne vivrait pas ces crises aujourd'hui. Elle prit sa tête entre ses mains, focalisée sur le fameux soir où elle avait frappé Amy si violemment. Il n'était pas question qu'elle retourne dans la même cellule que cette fille, ni qu'elle lui présente des excuses. Tourmentée à ce sujet, Nahnah ne voyait pas comment éviter ce rendez-vous chez le directeur, déjà repoussé à cause de sa maladie. Perdue dans ses pensées, elle revint à la réalité lorsque North lui demanda :

— Ces voix, ce serait quelqu'un que tu connais ?

— Je ne crois pas, non.

North prit une respiration en scrutant le plafond, absorbé. Puis, il reprit :

— Et ces voix, est-ce que tu les entends en permanence ?

— Non. J'ai un peu de répit dans la journée, j'en profite pour dormir. Je me pose des questions, North. Est-ce que je deviens folle ?

— Non, tu n'es pas folle, Nahnah. Il est trop tôt pour le dire mais il se pourrait que tu souffres de schizophrénie, mais ça se soigne. Dis-moi, est-ce que ces crises dont tu me parles ont lieu à n'importe quelle heure de la soirée ?

— Non. J'ai l'impression que c'est plutôt au coucher du soleil. Je le sais parce que la lumière devient insupportable, c'est comme une alerte. J'ai l'impression que je vais chavirer. J'ai peur de tomber. Mais la vraie crise se déclenche des heures plus tard.

Northiss semblait intrigué.

— Bon, reprit-il, ce détail pourrait aider. Si tu perçois des signes qui annoncent la crise, c'est plutôt positif.

— Vraiment ? s'étonna la patiente.

— Oui, poursuivit North, c'est une bonne chose. Si tu sens venir la crise, tu peux en parler à ton entourage, à des gens de confiance. Ta famille, tes amis à l'école.

— Je n'ai pas beaucoup d'amis, regretta l'adolescente. Je ne suis pas très douée pour ça.

— Entendu, je comprends. Il se pencha en avant. Écoute, précisa-t-il, si tu n'as personne de confiance à tes côtés lorsque tu perçois les premiers symptômes, je te recommande de rentrer vite te mettre à l'abri chez toi.

— D'accord North, c'est ce que je ferai.

Nahnah était en réalité très contrariée car, le soir, elle avait parfois rendez-vous avec Günther. Or, elle ne voulait pas se priver de ces tête-à-tête. De plus, comment expliquer ses indisponibilités ? Son ami pourrait croire qu'elle se dérobaient ou le fuyait. Il l'avait récemment emmenée dans un musée, une reconstitution du Conserv'Etoile lunien. De nombreux tableaux sauvés durant l'exode étaient rassemblés dans ce lieu magique. Cependant, Nahnah était aveugle, insensible à l'expression des images, ignorant même qu'elles pouvaient discourir. Patiemment, Günther lui avait expliqué l'organisation des formes, des couleurs, la façon dont elles se répondaient entre elles. Plusieurs fois, cependant, il n'avait pas trouvé les mots adéquats pour traduire ce qu'il ressentait, laissant Nahnah perplexe. Elle avait une telle confiance dans le langage qu'elle ne pouvait imaginer l'indicible et, un instant, avait cru à tort que Günther s'était lassé. Elle regrettait déjà ces moments de complicité. La jeune fille se sentit subitement abattue et déprimée. Northiss perçut de la buée dans ses yeux et tenta de la consoler tout en se méprenant sur les causes de sa déception :

— Ce n'est pas si grave, Nahnah. Tu verras, ensemble nous pourrons t'aider à retrouver une vie normale.

Le psychiatre fit approcher Dolly qui avait à présent une démarche hésitante et le visage fermé. Elle prit place à côté de sa fille, prostrée sur son siège, face au médecin.

— Dolly, entonna-t-il, je pense que la voix que Nahnah entend est la sienne. Dites-vous que c'est comme lorsque vous entendez votre propre voix dans un transiphone. C'est bien vous que vous entendez mais vous ne reconnaissez pas votre timbre. D'abord, parce que cette voix est entendue en dehors de vous, ce n'est plus la voix interne que vous entendez habituellement. Ensuite, parce que vous l'écoutez avec un décalage temporel. Or, vous avez l'habitude de l'entendre en temps réel pour ainsi dire, tandis que vous pensez. Pour votre fille, c'est la même chose. Elle entend une voix mais

peine à la reconnaître, elle a le sentiment que c'est celle de quelqu'un d'autre qui s'exprime en elle.

— Fascinant ! admit Nahnah, sortie de sa torpeur.

Les mystères du cerveau ne cesseraient jamais de l'étonner.

— Je veux arriver à reprendre le contrôle de ma voix intérieure, North ! Je sais que je peux le faire.

— Bravo ma chérie ! se réjouit sa mère.

— Je vais donner à Nahnah ce petit carnet, sur lequel elle notera le détail de ses crises. Trois fois par sol, elle donnera une note à son bien-être, de zéro à dix.

— Et c'est tout ? s'inquiéta madame Arendt.

— Non, je dois aussi lui donner des médicaments et prescrire des séances au cours desquelles elle me parlera de ses crises. Deux fois par semaine.

Nahnah lui jeta un regard suppliant.

— Je ne suis pas très douée pour bavarder.

Son pli sauvage entre les sourcils était revenu et Nahnah se gratta l'oreille comme à chaque fois qu'elle réfléchissait. En secret, ce qui l'ennuyait n'était pas de consulter North mais de voir son emploi du temps se compliquer davantage. Sa vie semblait lui échapper.

Une fois rentrée à la maison, Dolly avait retrouvé le moral. Pourquoi se laisser abattre alors que la vie était si belle ? North saurait prendre soin de son aînée. Elle s'affaira dans la cuisine pour de nouvelles expérimentations, broya, mixa, filtra, ajouta des compléments alimentaires, colora le tout avant de passer la pâte au four.

— Voilà, c'est prêt ! entonna-t-elle à ses filles qui l'attendaient à table.

Elle fit servir le repas par son barman nanomatique et Nahnah, intriguée, regarda avec suspicion le gâteau salé qui se pavanait dans son assiette.

— C'est très beau ! commenta-t-elle enfin.

Ses sœurs s'amuserent de cette remarque. Nahnah avait retrouvé le sourire, les événements avaient rapproché la famille.

— Nahnah, ma chérie, voilà. Je voulais te faire une surprise. Pour ton entrée au lycée, je t'offre une augmentation.

Les sœurs de Nahnah furent impressionnées, elles applaudirent.

— Tu sais maman, répliqua Nahnah avec douceur, c'est très gentil. Mais crois-tu vraiment que cela soit nécessaire ?

Elle n'osait pas l'envoyer promener.

— Oh mais bien sûr ! s'enflamma Dolly. Moi-même j'ai été augmentée pour mon entrée au lycée. Je n'étais pas aussi jeune que toi, mais bon. Cela m'a permis d'atteindre les objectifs.

— Quels objectifs ? s'étonna Nahnah.

— Eh bien, pense à ce chinois et à toutes ces langues dont tu t'emplis la tête...

— Et qui ne servent à rien, ajouta Nahnah contrariée par la réflexion de Günther. Il suffirait de parler nojandais.

Sa mère la regarda en soufflant, consternée.

— Que vas-tu encore chercher ? Et pourquoi pas l'allemand s'il te plaît ? Notre langue est également très raffinée. Il n'est pas normal de privilégier une langue artificielle, inventée de toute pièce, au détriment d'une langue qui s'inscrit dans l'histoire.

— Pour une fois, dut-elle convenir, je suis d'accord avec toi.

Dolly reposa bruyamment ses couverts, souriante.

— Alors ça, ça se fête. Elle saisit son verre de macis qu'elle but jusqu'à la lie.

— Mais quand même... gémit Nahnah. Je n'ai pas vraiment envie de me faire charcuter.

— Oh je t'en prie, ma chérie. C'est ce que ton père aurait souhaité.

Elle posa sa main sur le bras de sa fille en la fixant dans les yeux, sachant que cet argument serait le dernier.

Durant le cours de philosophie, Enri profita d'être assis devant Nahnah pour lui parler. Secrètement amoureux, il n'avait pas renoncé à la conquérir. Karl, son ancien tuteur, lui conseillait de se lier d'amitié avec l'objet de ses tourments. En découvrant sa personnalité, la jeune femme s'intéresserait à lui. Enri en était d'autant plus persuadé que Günther était froid, dépourvu d'humour et ne faisait aucun effort pour se lier aux autres. Personne, à part Nahnah, ne l'appréciait ; elle finirait par se lasser.

— Alors, tu as lu Heidegger ? demanda-t-il à sa camarade.

Sur sa combinaison, Nahnah portait une robe courte qui lui donnait une allure désinvolte. Elle sourit.

— Je l'ai dévoré !

— Moi aussi, renchérit Enri. Je suis même en train de lire ses conférences.

— Ah oui ? Quel passage t'a plu en particulier ? s'enquit-elle, intriguée.

— Écoute, il développe ses propres concepts. Une fois que tu es familiarisée avec son glossaire, tu entres dans une routine intéressante. Par exemple, j'ai bien aimé les passages sur la notion d'*util* qui ne se réduit pas à celle d'outil.

— Oui, c'est vrai, moi aussi je trouve ce concept encore très pertinent.

Tandis qu'ils échangeaient au sujet de l'*util*, Günther regardait Enri avec curiosité, sans hostilité, comme amusé par une conversation d'intellectuels qui ne semblait guère l'intéresser. Ni lui, ni Enajr ne prenaient part à la discussion, n'entendant que peu de choses à la philosophie. Mais Enajr n'appréciait pas qu'Enri se rapproche ainsi de sa copine. Elle sentait qu'il lui échappait. Le garçon balaya du regard ses trois interlocuteurs afin que Nahnah ne perçoive pas l'attrance qu'il avait pour elle.

— D'un côté, il peut paraître conservateur, poursuivit Enri. De l'autre, cependant, ne pas vouloir être dominé par la technique, est-ce vraiment s'opposer au progrès ?

— Comment voyager dans l'espace sans technique ? interrogea naïvement Enajr.

— On peut choisir sa technologie, s'emporta le jeune homme désormais au centre de l'attention, mais on ne doit pas être choisi par elle.

— L'humain doit demeurer au centre, surenchérit Nahnah, enthousiasmée.

Günther ne put s'empêcher de pouffer, bien que discrètement, ce qui provoqua chez Nahnah un froncement de sourcils.

— Et qu'y a-t-il de drôle, monsieur Alter ? questionna-t-elle, le regard accusateur.

Günther se sentit dans l'obligation de répondre. Il choisit ses mots, prit le temps de la réflexion, ne souhaitant pas se mettre Nahnah à dos.

— Nous devenons ce que nous devons devenir. La technique n'y est pour rien. C'est un peu facile de la rendre responsable de nos maux.

— Je ne suis pas d'accord, coupa sèchement Nahnah. Nous avons hérité sur Mars de la technologie surienne et cela a créé chez nous de nouveaux besoins. Nous avons fait un bond qui nous dépasse. Cette technologie était-elle vraiment nécessaire à notre développement ?

Günther se tut, ne voulant pas contrarier Nahnah sur des questions qui ne l'intéressaient pas vraiment. Enajr prit le relais.

— Je pense que si nous avons accepté cette technologie avec autant de facilité, c'est que cela nous convenait. Le besoin était là, en nous, qui ne demandait qu'à s'exprimer.

— Comme la machine à rêves ? rétorqua sèchement sa copine. Cela a créé une véritable addiction dans la population.

Enri se réjouissait en secret de la tournure que prenait la conversation. Pour la première fois, Günther et Nahnah s'étaient opposés en public. Il faudrait multiplier ces occasions, provoquer davantage de controverse. Günther n'eut pas le temps de répondre à Nahnah, le professeur Martin entrant dans l'amphithéâtre où le silence se fit instantanément. Les élèves se levèrent, tel un seul homme, puis s'assirent après un signe de main de leur enseignant. Le professeur Martin était devenu directeur du lycée à la demande du parti. Sa célébrité, son influence dans les hautes sphères de Méridienne mais aussi sa loyauté envers le parti avaient propulsé sa carrière professorale. Les élèves sortirent leur transmetteur, certains fébrilement, comme Enajr, d'autres avec ferveur, comme Enri et Nahnah.

— Mes chers élèves, entonna l'enseignant, j'espère que la lecture d'Heidegger a suffi à nourrir vos soirées endiablées. Vous êtes jeunes, qui plus est martiens, et ce penseur d'un autre siècle mais aussi d'un autre monde – puisqu'il vivait sur Terre – peut

vous sembler un peu lointain. Et pourtant, il y a dans ses propos quelque chose d'essentiel qui nous concerne encore. De quoi s'agit-il ?

Personne dans la salle n'osa se manifester. Nahnah sentait les yeux d'Amy braqués sur elle, tels un pistolet nucléaire. Les longs sermons de sa mère lui avaient appris qu'elle devait faire profil bas, c'est-à-dire ne pas se faire remarquer. Si Dolly avait de nombreux défauts, elle était par contre très douée pour les relations humaines et savait se faire aimer. Nahnah n'avait nullement l'intention de se faire apprécier d'Amy mais elle avait fini par comprendre qu'il était inutile de se faire détester sciemment. Depuis qu'elle prenait ses médicaments, elle avait le sentiment de perdre la mémoire. Ses idées, soudain, lui semblaient confuses, et elle perdait facilement le fil de la conversation. Elle préféra garder le silence. La jeune fille fut toutefois ravie de voir Enri lever la main pour répondre à leur professeur. C'était un peu comme si son groupe participait à travers lui à la leçon, et elle en éprouva une grande fierté.

— Vas-y, Enri ! susurra-t-elle derrière lui.

Le garçon, invité par l'enseignant, prit la parole.

— Je crois, Monsieur... que c'est l'idée d'une rencontre avec l'Être. Pour Heidegger, tout individu est doué de raison et... - Enri soupesait chacun de ses mots - il lui revient de choisir une existence tournée vers la question de l'Être. Aucun autre animal n'en est capable.

— Bien joué ! lança fièrement Nahnah, sous le regard amusé de Günther.

À la fin du cours, Nahnah discuta avec l'enseignant puis les quatre amis quittèrent l'amphithéâtre en poursuivant leurs échanges sur la technique. Ils décidèrent de déjeuner ensemble, sortirent de l'établissement pour acheter un en-cas dans une rue adjacente, une voie large enserrée de trottoirs vides et ennuyeux. Enri, financé par le parti, ne redoutait plus de sortir avec ses camarades aisés. Günther, le plus pauvre de la bande, ne s'y opposa pas.

— De la cuisine moléculaire, s'écria Enajr, ça vous dit ?

— Pitié, non ! implora Nahnah.

Elle fit une moue de dégoût qui dissuada ses camarades. Ils optèrent finalement pour une gargote sympathique, où avaient échoué d'autres élèves désœuvrés. C'est Nahnah qui relança la conversation, insatiable.

— Alors comme ça Günther, la technique n'est pas responsable de notre condition sur Mars !

— Quelle condition ? questionna prudemment son ami, cherchant à gagner du temps.

— Eh bien, par exemple, le travail qui est au centre de notre existence. Comme s'il nous était impossible de vivre sans travailler.

Manifestement ennuyé par le sujet, Günther marqua une pause avant de répondre à son amie.

— La technique peut aussi nous libérer. Il y a des robots dans la mine qui font les travaux les plus durs.

Mais Nahnah avait perdu toute motivation, la discussion ne la passionnait plus. Elle hésita à avaler une nouvelle dose de médicaments. Enajr s'en mêla :

— Sans technique, Nahnah, H942 ne pourrait pas construire de navette et ton rêve d'un voyage sur Terre resterait à jamais une chimère.

Nahnah se réfugia dans l'absorption de son jus synthétique avant de répondre.

— Alors, rentrons sur Terre une fois pour toutes et vivons de la cueillette, habitons des grottes, respirons l'air pur. La vie sur Mars est une vie d'asservissement pour la majorité des gens. Je pensais que Günther, lui, le comprendrait.

Son ton était devenu cassant car le sujet l'agaçait et elle peinait à se concentrer. Enri préféra ne rien ajouter. Dans son for intérieur, il trouvait Nahnah trop sérieuse. Enajr lui semblait souvent plus distrayante, sympathique et amusante. Mais, il n'aurait su dire pourquoi, Nahnah l'attirait comme un aimant. Elle demeurait mystérieuse, imprévisible et passionnée. Son attirance pour la fille Arendt, inaccessible et hautaine, était irrationnelle et déraisonnable, il le savait. Mais son air boudeur et ses critiques mordantes le faisaient fondre. Plus elle s'animait pour le remballer, plus il la désirait. Il aimait jusqu'à ses cheveux ébouriffés, les taches de couleur dans ses yeux étirés, ses pommettes saillantes qui lui donnaient un air enfantin. Cette conversation ayant jeté un froid entre Nahnah et le

filz Alter, Enajr engagea une discussion avec Enri tandis que les deux autres se rabibochaient.

— Toi aussi tes parents travaillaient dans la mine ? demanda-t-elle pour faire la conversation.

— Je n'ai pas connu mes parents. Je ne sais absolument rien sur eux.

Enajr sembla ennuyée.

— Désolée, je ne savais pas.

C'était un bon point, mieux valait qu'Enri ait des parents inconnus que des parents mineurs. Ainsi, lorsqu'Enajr le présenterait à sa famille, le doute sur son origine sociale persisterait. Qui sait, il avait peut-être été abandonné par une jeune bourgeoise dont la grossesse était honteuse.

— Ne le sois pas, rétorqua Enri nonchalamment. Mon éducateur a été comme un père pour moi. Si ce n'est que nous étions nombreux à l'orphelinat et qu'il a dû partager son attention entre nous tous.

— Et la machine à rêves, tu en penses quoi ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Je suis plutôt de l'avis de Nahnah, elle nous rend dépendants. Alors soit les Biolus étaient eux aussi accros à ce truc-là, soit ils en faisaient un autre usage parce qu'elle n'avait pas le même effet sur eux.

— D'après ce que j'en sais, répondit Enajr qui avait lu les *Dialogues avec Dazens*, les Suriens étaient plutôt actifs, et dormaient peu. Pas du tout des loques à traîner toute la journée dans ce genre de machine. Je n'y crois pas du tout.

— Alors pour toi, reprit l'adolescent à travers ses verres fumés, ils n'étaient pas dépendants de ces machines ?

— Non, je ne le pense pas. Rien ne l'indique en tout cas.

Le sujet semblait intéresser le jeune homme.

— Eh bien, finit-il pas ajouter, cela signifie au moins que la technologie aliène ne nous sert pas vraiment.

— Et que fais-tu de leurs navettes spatiales ?

— C'est différent, rétorqua Enri, il s'agit d'un véhicule, destiné à se déplacer physiquement dans l'espace. Nous partageons avec les Suriens ce besoin d'action et l'engin remplit correctement ses fonctions.

— Donc, il y a bien dans la technologie aliène des objets qui répondent à nos besoins, conclut la jeune fille, qui tentait de se faire remarquer de l'orphelin aux allures de canaille.

Elle lui fit un clin d'œil, satisfaite.

— Oui, admit-il doucement. Mais étions-nous si pressés de faire ce bond technologique ? demanda-t-il. Nous avons tout le temps. Était-il si urgent de voyager à une telle vitesse ?

À ce moment-là, Günther choisit d'intervenir.

— Sans ce bond, nous devrions travailler encore plus longtemps dans les mines. Le plan pluriannuel du gouvernement de Méridienne estime que nous serons autosuffisants dans dix ans. Si nous n'avions pas découvert la technologie surienne, ma famille devrait travailler cinquante années de plus dans l'extraction des minerais.

Enri ne voulant pas d'affrontement direct avec Günther, il choisit d'acquiescer poliment. Cela faisait un petit moment que Nahnah n'avait pipé mot. Se tournant vers elle, Günther s'aperçut qu'elle se tenait la tête, grimaçant de douleur. Les trois acolytes s'enquirent de son état et son absence de réaction les décida à la ramener chez elle.

Plus le temps passait, plus Enri devenait hostile à Alter mais aussi, par association, aux hybrides. Il avait remarqué son affliction lorsqu'ils avaient ramené Nahnah à son domicile. Son amour pour la jeune fille était sincère, jamais Günther n'avait semblé aussi préoccupé, lui généralement si indifférent à ce qui l'entourait. Il était totalement envoûté et Enri devenait jaloux de cette relation si particulière car, il le savait, cet amour était réciproque. Comment expliquer sinon qu'un garçon aussi froid que le fils Alter s'autorise de tels écarts émotionnels ? En effet, d'habitude si détaché des autres, il donnait ici le spectacle d'un colosse aux pieds d'argile.

Enri, Enajr et Günther avaient pris congé, laissant madame Arendt avec sa fille. Après le départ de Günther en autocab, Enri s'était senti obligé de raccompagner Enajr chez elle, par galanterie, mais il avait dû trouver un prétexte pour s'extirper de ses griffes.

La jeune fille du quartier déshabité avait voulu le présenter à sa mère mais Enri estimait la chose indécente pour plusieurs raisons. Tout d'abord, Enajr était fiancée et il ne voulait pas passer pour le semeur de troubles au sein de cette famille respectable. Ensuite, sa carrière ne faisait que commencer et il sentait encore dans le regard des autres un brin de supériorité. Au lycée, des camarades flairaient encore en lui une origine sociale douteuse, comme si la misère était contagieuse. Il voulait, avant toute introduction dans les hautes sphères martiennes, devenir indétectable. Plus personne ne devait se souvenir d'Enri l'orphelin qui avait grandi dans le quartier déshérité. Enfin, il savait qu'Enajr en pinçait pour lui, mais il ne trouvait pas la bonne façon d'expliquer qu'il ne l'aimait pas en retour. Elle ne méritait pas un tel affront. Il devait constamment repousser ses avances à peine masquées. L'exercice était difficile car il ne voulait pas se mettre Enajr à dos et risquer ainsi de se griller définitivement auprès de Nahnah. De plus, Enajr était très gentille et agréable. Aussi, appréciait-il sa compagnie mais plutôt comme on apprécie celle d'une copine avec laquelle on partage des idées et des jeux, le désir n'ayant pas sa place dans cette relation désintéressée. La seule solution, lui semblait-il, serait d'embrasser Nahnah avant qu'Enajr ne rompe avec son promis. Il avait l'impression de se rapprocher chaque sol un peu plus de cet objectif. Quand ils étaient ensemble, Günther s'effaçait, il ne s'imposait jamais. Bien qu'amoureux de Nahnah – Enri ne pouvait en douter – il lui laissait tout bonnement le champ libre et, s'il ne comprenait pas ce comportement, il s'en réjouissait. Nahnah était bien plus qu'une passade pour Enri, c'était l'amour de sa vie, mais jamais madame Arendt n'accepterait de l'avoir pour gendre. Cela le tourmentait. Quelle mère, de toute façon, voudrait pour sa fille un garçon désargenté ? La seule solution pour séduire une fille d'un tel milieu restait d'accomplir une ascension fulgurante au sein du parti. C'était ce dont il devait discuter avec son ancien tuteur.

DEUXIÈME PARTIE

Hman avait bénéficié d'une promotion. Il avait abandonné la direction de son usine crasseuse pour, croyait-il, prendre en main la gestion de la cité. Mais il se retrouvait en fait en charge de toutes les infrastructures de la cité concernées par la rétention des opposants au programme. Il se sentait certes compétent pour tenir une petite comptabilité, transmettre des ordres et veiller au bon fonctionnement d'une chaîne administrative mais là, il s'agissait de tout autre chose. Ce service était hautement politique, protégé par le plus grand secret. Sa seule consolation fut de constater que d'autres, assis autour de cette table, avaient fait la même erreur. Cependant, il avait obtenu un bureau et un budget suffisant pour mettre à la disposition de sa nouvelle recrue tout le matériel dont il avait besoin pour un mini-service d'espionnage. Le président Odalf avait de nouveau réuni son gouvernement. Ils s'étaient quittés avec des interrogations sur le devenir de ceux qui s'opposeraient à leur politique : internationalistes, accélérationnistes, ou hybrides de tout crin. Depuis, des idées avaient vu le jour et il fallait en discuter. Le ministre de la communication se dressait fièrement devant une animation murale présentant une vidéo de propagande.

— Chers collègues, révéla-t-il, je vous présente notre prochaine campagne publicitaire en faveur de notre programme de conquête spatiale. Grâce à ce plan militaire, nous pourrons résorber le chômage. Nous deviendrons la cité la plus puissante sur Mars.

Hman fut subjugué par l'animation qui défila bruyamment devant lui. On y voyait de jeunes gens courant dans des rues de la cité, en liesse, brandissant fièrement l'emblème du Parti National. On pouvait lire en bas de l'image : « À la conquête de notre destin ». Puis, la caméra glissa en gros plan sur le visage poupin d'une jeune fille au regard azur. Champ et contre-champ, le visage de l'adolescente s'estompa pour un point de vue panoramique vers le ciel. La vidéo sous-entendait que l'avenir de la cité consistait à explorer l'espace. Transporté par la beauté de ces figurants et l'intensité de l'action, Hman applaudit chaudement son collègue qu'il admirait secrètement. Ainsi, la guerre qui se dessinait avec la Cité des Croisés n'était pas une guerre mais une nécessité. Ce n'était pas le parti mais la fatalité qui l'avait commencée, la Cité Méridienne devenant l'instrument de quelque chose de plus grand qu'elle, qui la dépassait et la propulsait

immanquablement vers l'avant. Plus rien ne pourrait se dresser entre la cité et son fabuleux destin.

— Qu'en pensez-vous, messieurs-dames ? demanda fièrement Odalf qui avait tendance à reprendre à son compte le succès de ses ministres.

— Fabuleux ! cria-t-on à la cantonade.

— Mais, ne craignez-vous pas que H942 se retourne contre nous ?

C'était la question qui brûlait toutes les lèvres. H942 ne verrait certainement pas d'un bon œil que son voisin développe ses capacités militaires.

— Pensez-vous ! rétorqua le ministre de l'économie. Nous leur avons proposé un contrat de formation assez juteux qui nous permettra de bénéficier de leur savoir-faire. Autrefois, ils dépensaient leur argent en nous achetant nos minerais, demain ils en gagneront.

Hman visionnait mentalement l'image de ces héros qui déferlaient sur la place publique, regardant fièrement vers le ciel leur destinée. Voilà ce qu'il voulait offrir à ses enfants, un avenir radieux d'où aurait disparu la menace de finir dans une mine. Son cœur s'emballait, il était heureux de partager ce moment glorieux avec les membres du parti. Que le chemin avait été long avant de se hisser au sommet de la hiérarchie avec les plus grands, qui avaient tous fréquenté le Lycée Mixte. Cela lui rappela qu'il devait recevoir le remplaçant de Forster. Son ami d'enfance lui avait parlé d'un protégé, fiable, qui détestait les hybrides et avec lequel il n'aurait aucun problème. L'adolescent, un certain Enri, lui serait totalement dévoué, car il n'avait pas de parents et recherchait constamment un mentor à imiter. Des applaudissements le ramenèrent sur Mars. Il regarda autour de lui et ne vit que des petit-bourgeois, fils d'avocats ou de riches propriétaires, alors qu'il n'était lui-même que fils de comptable. Son père avait descendu l'échelle sociale après l'avoir péniblement montée, et ses pairs s'en souvenaient. Ce tournant historique, qui amenait la cité à réorganiser ses infrastructures, lui apparaissait comme une chance de repartir de zéro et faire carrière. S'étant ennuyé à mourir pendant la direction de la mine, les sols se répétant à l'identique inlassablement, il avait immédiatement posé sa candidature quand il avait appris que le service de sécurité recrutait. Il avait su gagner la confiance du président qui avait besoin d'administrateurs loyaux pour agrandir l'organisation du parti. Tous les corps de police devaient être regroupés sous un même commandement, ce qui

amenait Ebner, Söh et lui-même au même niveau hiérarchique. Ils devenaient, en quelque sorte, concurrents.



Les brimades envers Günther commencèrent après l'affaire qui avait amené Nahnah devant le conseil de discipline. Il y avait, dans l'ensemble de la cité, une odeur nauséabonde qui n'épargnait pas le petit monde du lycée. Amy, personnage égocentrique et narcissique qui ne supportait pas la défaite, savait que Nahnah n'avait pas l'intention de lui présenter ses excuses et imagina une vengeance pour l'atteindre par personne interposée. L'association du Lycée Mixte, les Rangers, fit l'affaire. La jeune fille, furibonde, alla les trouver pour leur révéler qu'Alter était un traître d'hybride qui fréquentait en secret les réunions des Croisés. Les Rangers appartenaient à une société secrète vieille de deux millénaires qui défendait des valeurs morales comme la loyauté, le patriotisme, mais aussi la liberté et la propriété. Le recrutement de ses membres s'opérait par cooptation et, si on avait démarché Enajr et Nahnah pour intégrer l'association, personne n'avait approché Enri, orphelin sans relation, ni Günther, trop pauvre pour intégrer cet espace de sociabilité. Bien entendu, Amy avait incorporé les Rangers avant même d'avoir réussi le concours d'entrée du Lycée Mixte. Le lendemain de son inscription définitive au lycée, elle avait été baptisée au cours d'un rite initiatique qui la transmuait en sœur de la société philanthropique des Rangers. Pas un hybride n'était accepté dans cette prestigieuse assemblée d'humains-purs. Amy, issue d'une famille d'ambassadeurs, fille d'un directeur de mine, les persuada sans difficulté qu'une action punitive s'imposait. Les « fils d'Hman », comme les appelait Günther, concoctèrent des brimades, dont la plus audacieuse consista en un kidnapping. Tout d'abord, un commando se forma avec pour unique mission le harcèlement d'Alter. Des élèves le suivirent,

dissimulant sous un couvre-chef des feuilles de métal pour empêcher leur proie de les repérer. On épia ses moindres faits et gestes, consigna ses habitudes. À aucun moment, on ne put prouver qu'il se rendait à la cité des Croisés mais le commando, formé pour agir, n'entendait pas s'arrêter en si bon chemin. Il affirma dans un rapport secret sa conviction qu'Alter était coupable de connivence avec les Croisés, comme son isolement au sein du lycée tendait à le démontrer. Il ne fréquentait personne, observant sournoisement les habitudes des humains-purs, pour livrer - affirmait-on - des informations aux présuriens.

Ce soir-là, Günther n'avait pas rendez-vous avec Nahnah. Il avait planifié de rentrer chez lui en faisant un crochet par le quartier chinois, pour ramener des gâteaux-surprises à ses sœurs. Le sol qui déclinait lui semblait magnifique, virant soudain vers des teintes bleutées tandis que le disque incandescent irradiait la cité de ses derniers rayons. Perdu dans ses pensées, il ne prêta pas attention aux garçons qui le filaient à la trace. À peine se fut-il engouffré dans l'autocab que les Rangers lui tombèrent dessus et lui enfouirent la tête dans un sac. À terre, il fut rapidement menotté et sentit dans son épaule une piqûre qui le mit dans un état second. Après un moment de panique, il lâcha prise, devint plus docile, ne parvenant plus à intimer quoi que ce fût à sa volonté. Les ravisseurs, dont Günther n'avait pu voir le visage, riaient de leur mauvais coup, lui adressant des insultes dont le jeune prisonnier ne percevait pas la teneur. Il était comme figé tandis que l'autocab se dirigeait vers l'extrême-cité. Alors que l'engin s'arrêtait, le prisonnier se demanda ce qui allait lui arriver quand il sentit qu'on le saisissait par le torse et les jambes. Il voulut remuer mais n'y parvint pas, tétanisé par l'anesthésique qui le rendait aussi vif qu'un légume. Il comprit toutefois qu'on l'enveloppait dans un sac. Allaient-ils l'enterrer vivant ? Il fut finalement jeté violemment dans le vide pour s'écrouler sur un sol gelé où il passa des heures sans aucun secours. Il pouvait à peine respirer. Recouvrant progressivement ses forces, il commença à remuer pour se libérer de ses liens, sans y parvenir. Transi de froid, il finit par perdre connaissance et passa ainsi une grande partie de la nuit dehors. Les Rangers l'avaient jeté à travers les ventilateurs de la cité. Cette mauvaise blague le conduisit aux urgences de l'hôpital public.

Depuis qu'elle avait commencé les soins, Nahnah passait de plus en plus de temps devant l'écran à regarder des banalités qui ne demandaient aucun effort, telle la météo qui la subjuguait. Ainsi, la planète rouge se rapprochait irrémédiablement de la Terre et du soleil, ce qui n'était pas de bon augure pour les Martiens. Les camions de livraison étant pris dans de gigantesques tempêtes de poussière qui grandissaient sur la surface de la planète, Méri déplorait chaque jour de nouveaux morts, accidentés de la route dans l'Intercité. On se dirigeait droit vers une tempête planétaire dont la présentatrice virtuelle expliquait les causes à l'aide d'un schéma :

— Tandis que Mars se rapproche de la Terre, le rayonnement solaire réchauffe la masse d'air sur la surface martienne, alors que les couches supérieures de notre fine atmosphère demeurent très froides. La poussée d'Archimède fait alors monter l'air chaud, moins dense que l'air froid. C'est au cours de ce processus que la poussière se déplace en masse.

Si la fréquence de ses hallucinations avait diminué, les médicaments prescrits par North avaient de nombreux effets secondaires. En l'occurrence, ils diminuaient ses capacités attentionnelles. Nahnah passa ainsi de la météo à l'actualité, histoire de prolonger son inactivité de quelques précieuses minutes. Elle procrastinait. Grâce à un énorme programme de conquête spatiale et d'armement, Méri annonçait que le chômage avait été résorbé. Les ouvriers s'étaient ralliés à la cause du parti et un dénommé Hman avait reçu une promotion. Certains opposants qui manifestaient devant le siège du parti déclarèrent que ce fameux Hman était chargé de faire taire les réfractaires. Par ailleurs, le gouvernement avait lancé la première étape du projet consistant à renvoyer tous les hybrides de la fonction publique, qui comprenait entre autres les postes d'enseignement, de direction des entreprises publiques dont faisaient partie les mines, les bibliothèques, le théâtre. Méri rediffusa les images d'employés quittant leur entreprise avec un carton dans les bras, contenant certainement des effets personnels. Tout cela laissa Nahnah indifférente. Elle qui autrefois se mêlait de tout, avait un avis sur tout, se trouvait spectatrice d'un drame dont elle se moquait. L'ancien secrétaire d'Hman, Forster, que tout le monde connaissait à la mine, en avait fait les frais, son visage apparut en

incrustation sur la projection murale. Comme les hybrides étaient officiellement suspectés d'espionnage pour le compte des Suriens, l'agent conversationnel expliqua que Méridienne les rassemblait dans le quartier déshérité, le plus pauvre de la ville, près de la place du marché qu'il avait fallu évacuer.

À l'autre bout de la ville, William Alter regardait lui aussi les informations. Accablé par la tournure des événements, il voyait avec impuissance son quartier se transformer. Il apprit par Méri une fort mauvaise nouvelle : Hman devenait l'unique responsable du ghetto hybride et, dès lors, les membres de son équipe quadrilleraient sans relâche cette partie de la cité.

Un mois plus tard, Günther fut convoqué par le professeur Martin. Celui-ci lui expliqua qu'il n'était plus question d'accueillir d'hybrides dans l'établissement, c'était la loi, l'élève devrait se scolariser ailleurs. Günther fut abasourdi de constater avec quelle nonchalance sa déscolarisation lui était annoncée. L'enseignant n'avait aucunement l'air affecté par l'injustice de la décision qu'il appliquait. Il repensa à son père qui avait préféré être licencié plutôt que de dénoncer des camarades et trouva que ce pauvre Martin, du haut de sa bonne éducation, n'était qu'un pleutre, indigne de l'admiration que Nahnah lui vouait. Un vaurien, opportuniste, tout juste bon à énoncer des vérités que personne n'irait vérifier. L'adolescent resta digne et se contenta de dire :

- Je suis donc exclu parce que je suis né.
- Votre naissance, comme vous le dites, n'honore pas notre institution.
- J'ai pourtant été classé premier au concours d'entrée, poursuivit l'élève devant son maître.
- Allons, jeune homme. Vous et moi savons que nous ne nous battons pas avec le même appareil cognitif. Vos résultats n'ont rien d'un exploit. Ils vous ont été insufflés par des animaux extraterrestres.

Animaux ? pensa Günther. On y était donc, exactement là où il en était resté avec Nahnah. Aux yeux de cet homme, il y avait dans l'univers une chaîne de l'évolution et l'homme pur était au sommet de cette chaîne. Günther crut bien ressentir de la colère mais, ce sentiment étant nouveau pour lui, il n'aurait pu l'affirmer avec certitude. Non, il ne le haïrait pas comme Martin haïssait ceux qui ne lui ressemblaient pas. Il se leva en

silence, serra ses poings puissants, dominant ainsi le doyen de toute sa hauteur, et le regarda droit dans les yeux jusqu'à ce que ce dernier soit contraint de les baisser. Ainsi se termina son expérience désastreuse du Lycée Mixte.

Bien que fatiguée par la thérapie qui lui était infligée, Nahnah fut très attristée par la nouvelle. Elle fut surtout choquée par l'attitude de ce professeur qu'elle vénérât. Toutes ses illusions s'effondraient, on pouvait donc être à la fois intelligent et bête. Comment cela était-il possible ? Elle décida d'en faire un sujet de recherche mais, pour cela, elle devait d'abord se sevrer. Elle décida donc d'arrêter progressivement la prise de neuroleptiques, consciente des souffrances qu'elle devrait endurer pour retrouver ses pleines facultés mentales.

Durant les jours qui suivirent, Günther et son père virent de nombreuses familles dépouillées de leurs biens débarquer dans le quartier déshérité avec une simple valise. Certains habitants se montrèrent solidaires, les aidant à s'installer dans des bâtiments désertés. Dans un même mouvement, des ouvriers pauvres du quartier quittaient leur habitation pour emménager dans les appartements libérés par ces hybrides. Ainsi, leurs sentiments à l'égard de la situation étaient ambigus. Alors que les syndicats appelaient à la défiance d'un gouvernement corrompu, la base ouvrière voyait dans la situation une opportunité pour sortir de la misère. On quittait un système injuste pour un autre tout aussi inéquitable mais, au moins, la roue tournait. Pour cette raison, les familles concernées par l'ascension sociale fermaient les yeux sur les motivations racistes qui favorisaient leur promotion.

William se montrait de plus en plus inquiet pour les siens, en particulier pour sa femme et son fils aîné. Il assistait avec Günther à une réunion, organisée par la ligue des hybrides, où l'interprétation des lois méridiennes qui venaient d'être promulguées opposait les participants. Forster avait été élu coordinateur des hybrides dans le ghetto. Il prit la parole.

— Écoutez, ces lois ne font qu'entériner un état de fait. Cela fait longtemps que les hybrides sont stigmatisés par la cité. Au moins, à présent, nous avons des règles qui nous permettent de percevoir clairement ce que nous pouvons faire ou ne pas faire.

— Ce n'est pas tout à fait pareil, coupa Alan. Certains d'entre nous sont mariés à des non-hybrides mais cela nous est désormais interdit.

Forster, en bon administratif, insista :

— C'est vrai, mais on a fait des lois pour nous, pour que l'on ne soit plus hors la loi. Maintenant, la population va nous laisser tranquille.

— À condition de rester entre nous, riposta Günther, qui prenait la parole pour la première fois.

Il sentait obscurément que cette législation l'éloignerait de Nahnah.

— On y est déjà forcés, répondit le leader.

On sentait la colère et le dépit s'exprimer alternativement dans les voix puissantes ou fébriles des intervenants. Alan T. défendait les intérêts de Big Data dont les données ne devaient en aucun cas tomber entre les mains d'Odalf. William restait muet, laissant son fils s'imprégner de l'atmosphère. Ce dernier, écœuré par son renvoi du lycée pour cause d'hybridité, avait souhaité se rendre à la réunion. Il ne voyait plus Nahnah que sporadiquement. Forster reprit la parole.

— Je propose que nous entrions en contact avec Hman afin de participer à ce que le gouvernement appelle « la question hybride ». Nous devons prendre notre avenir en main. Que voulons-nous ? Rester au sein d'une civilisation qui nous rejette ? Rejoindre la Cité des Croisés ou encore créer notre propre cité ?

— Et pourquoi pas un retour sur Terre ? proposa un mineur.

— Pourquoi pas, admit Forster. Nous pouvons mettre toutes ces propositions sur la table.

Les Alter, père et fils, pensaient pour leur part qu'il n'y avait rien à négocier. Il fallait agir sans autorisation ni tutelle et se coordonner avec la Cité des Croisés. Günther et sa mère étaient en contact avec ce lieu où fusionnaient les esprits de nombreux hybrides ici présents mais aussi d'H942. Impossible, cependant, de savoir qui était qui, car on ne pénétrait la cité qu'après avoir adopté une identité présurienne. Günther exprima son désaccord au sujet d'une quelconque alliance avec le parti en place, tandis que la majorité des hybrides votait sa confiance à Forster. Une minorité, cependant, se rallia aux Alter, pensant qu'il fallait agir secrètement, autrement dit résister. Ce fut le cas d'Alan et Alex.

— Il y a eu des *norpoms*, martela ce dernier, des magasins tenus par des hybrides ont été saccagés par des groupes racistes, les ficelles sont en réalité tirées par le parti. Ils veulent retourner la population contre nous.

— Ces appels à la violence sont alimentés par les combis grises, rétorqua Forster. Hman les méprise ! Le channel officiel du parti n'a rien à voir avec ça.

Le visage d'Alex s'empourpra.

— Ce channel est d'apparence inoffensive et rangée, reprit-il, il n'en est que plus dangereux. Ouvrez les yeux. Nous ne devons pas collaborer avec Hman.

— Ce sont les combis grises qui mènent les atrocités dont tu parles, reprit Forster agacé, on est ce qu'on fait. Tu fais un procès d'intention au parti alors qu'il est encore temps d'agir et de négocier avec le pouvoir. Après, il sera trop tard.

— Pour négocier quoi, au juste ? s'enquit Alan.

Forster sembla satisfait que la question fût enfin posée.

— Un espace pour nous près de la cité, rétorqua l'ancien secrétaire. Notre ville, avec nos lois.

Günther et Alan se consultèrent, des murmures bruissèrent dans la salle. Après un moment, Alan reprit la parole.

— Forster, nous serons parqués comme des animaux. Nous sommes des citoyens à part entière, nous avons participé à la croissance de la cité. Nous méritons mieux que ça ! Je n'aime pas la tournure que prennent les événements.

Günther était attaché au quartier pauvre du marché où il était né, mais il entendait conserver sa liberté de circulation. Y entrer et en sortir à son aise pour voir Nahnah. Négocier l'exode des hybrides, c'était renoncer à la fille qu'il aimait comme à tous ses rêves. Ne se retrouvant pas dans le discours des adultes, il se sentit abattu. Il reçut un message télépathique d'Alex, en mode privé : une rupture avec les partisans de Forster s'amorçait. Le jeune homme se leva et se retira, suivi de son père. Il fut imité par une poignée d'hommes et de femmes qui pensaient que le moment de l'action violente était venu. Curieux, les représentants de Big Data restèrent malgré leur opposition. Forster, satisfait de constater qu'une majorité s'était ralliée à lui, s'efforça de calmer les esprits échauffés en ramenant la question des hybrides dans une perspective évolutionniste.

— Le temps de notre émancipation est venu. Nous ne sommes ni des humains ni des suriens mais une forme évoluée de sapiens. Par le croisement inter-espèce, quelque chose en l'homme a changé que nous ne pouvons plus nier. Nous sommes télépathes, notre mémoire est quasiment infinie, nous avons une intelligence logique là où l'homme pur n'est qu'intuition.

— Je suis un homme, coupa le docteur Meyer. Mon père est un homme, ma mère est hybride. À quel pourcentage évaluez-vous mon humanité ? À cinquante pour cent ? Que l'on analyse mon ADN, les gènes suriens y sont certainement inférieurs à trois pour cent.

— Nous sommes différents, reprit Forster, et nous devons cette différence à une espèce extraterrestre. Nous pouvons lire et parler dans et par la pensée.

Le médecin se leva et balaya du regard son auditoire.

— Écoutez-moi bien. Tous les hommes ont en eux des gènes néandertaliens mais ils restent des sapiens, ça ne fait pas d'eux une espèce différente ni même une race différente.

— Peut-être, suggéra un professeur d'université, que nous sommes plus évolués que les sapiens purs. Notre intelligence est supérieure, tous les tests l'ont démontré. C'est bien pour cette raison que l'on nous a confié des postes à responsabilités.

— Et moi je vous dis, conclut le médecin, que l'idée de race supérieure ne nous apportera que des problèmes.

Après la réunion, les convives se dispersèrent. Alan attendit Meyer qui voulait lui parler.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il au médecin.

Il connaissait cet homme depuis son plus jeune âge, un souvenir douloureux dont Alan ne souhaitait plus parler les liait d'une façon singulière.

Le vieux généraliste semblait ennuyé par ce qu'il allait annoncer.

— C'est grave ? se renseigna le président du réseau martien.

— Oui, en un sens c'est grave, Alan. Il s'agit de quelque chose que je t'ai caché il y a des années. Un secret que je ne peux plus garder.

— De quoi s’agit-il ? interrogea son interlocuteur dont la nervosité se faisait sentir.

— Voilà, c’est au sujet de Tania...

À ces mots, Alan eut la figure déconfite, comme si le ciel venait de lui tomber sur la tête. Des images refirent surface et attristèrent cet homme d’âge mûr.

— Eh bien, poursuivit le médecin, elle avait eu un enfant. Sa mère l’avait obligée à l’abandonner peu de temps avant son suicide.

Alan chancela, sa vue se troubla et il chercha d’une main un obstacle contre lequel s’appuyer. Sentant ses jambes se dérober, il perdit le contrôle de son corps qui menaçait de tomber. Il avait refoulé cet épisode dramatique de sa vie qui remontait brusquement à la surface de sa conscience. Le médecin l’accompagna jusqu’à un fauteuil où il le fit asseoir. Finalement, Alan demanda des précisions.

— Cet enfant est le mien ?

— Bien sûr ! s’offusqua le médecin, Tania n’aimait que toi, tu le sais bien.

Alex l’avait rejoint, il comprit à l’air sombre de son associé qu’une nouvelle importante venait de tomber.

Forster devint le leader d’une organisation croisée au sein de la cité. La notion de peuple élu devint le *leitmotiv* du discours qu’il proposa à Hman. Alors que les hybrides se querellaient encore entre eux pour savoir s’ils devaient émigrer, rester ou résister, Forster et ses comparses suristes discutaient d’une possible renaissance croisée. Bientôt, il écrivit un manifeste, *L’État croisé*, qui convainquit Hman. Dans ce livre, Forster fondait son idéologie sur le concept de race, sur l’ambition grandissante des hybrides que les humains ne pouvaient plus supporter. Il distinguait l’État croisé de la Cité des Croisés. Les hybrides de la cité ne voulaient pas vivre sans contact avec le reste de l’humanité, ils demandaient à s’en distinguer dans un contexte gagnant-gagnant. En quittant leur poste, ils avaient offert des opportunités de travail aux humains-purs. À présent, Forster proposait de monter de nouvelles entreprises dans un nouvel État afin de commercer avec la Cité Méridienne. Chacun resterait chez soi mais le contact ne serait pas rompu pour autant, grâce notamment aux relations économiques. Hman, en charge de la question hybride, s’enthousiasma pour ce livre qu’il surnomma l’évangile suriste et le diffusa

auprès de ses collègues de la Polsec. Il donna des conférences et rédigea des textes qu'il diffusa sur le réseau Prométhée. Il suivit Forster, étudia l'organisation suriste, ses organigrammes, programmes ou réunions de jeunes. Au bout de quelques mois, il avait infiltré tout le réseau et était devenu l'espion officiel du réseau suriste, ce à quoi se limitaient ses connaissances en matière d'affaires hybrides. Il ne put rien apprendre sur la Cité des Croisés dont tous se désintéressaient, ni de la résistance qui s'organisait dans la clandestinité. Hman s'attendrissait devant son propre idéalisme, teinté de romantisme. Non seulement il était incorruptible, refusant les pots-de-vin, contrairement à ses confrères de la Polsec, mais en plus il ne vivait que pour son idée, prêt à tout sacrifier - et notamment tout le monde - pour cet objectif. Ces hybrides devaient être parqués dans le quartier réservé et ne plus en sortir. À l'intérieur de ce territoire, rien ne pourrait leur arriver, en attendant la décision d'Odalf. Il obtint pour Forster des droits exorbitants en tant que leader des croisés suristes. L'ancien secrétaire préférait le terme « croisé » à celui d'hybride car il avait un double sens de croisade et de croisement, mais aussi parce que, en se référant à la Cité des Croisés, le mouvement s'ancrait dans l'histoire de leur exode.

Hman attendait un rendez-vous avec le président depuis plusieurs semaines quand il fut enfin convoqué. Le chef de l'État était irritable, Hman craignit de l'avoir agacé avec ses courriers insistants.

— Entrez !

Odalf travaillait sans relâche dans un vaste bureau lumineux dominant la cité. Hman, impressionné par sa convocation, entra sans mot dire. Le président lui sembla de bonne humeur, ce qui le rasséna.

— Mon bon ami ! Quelle joie de vous revoir, asseyez-vous !

Cette invitation était plutôt un ordre, venant de cet homme imprévisible, à l'humeur changeante. Beaucoup redoutaient de le rencontrer. Cependant, Odalf, il le savait, l'avait à la bonne car Hman était un administratif zélé qui ne discutait jamais ses décisions.

— Cher Hman, entonna-t-il, jovial, on me loue partout vos connaissances étendues de l'organisation hybride.

Le subalterne se sentit à la fois flatté et gêné, ne sachant de qui venaient ces oui-dire.

— Inutile de nier, je vous promeus officier !

Il fit glisser son sceau magnétique sur la table tactile qui vint se connecter aux fichiers d'Hman, s'y greffant tel un virus. Notre homme n'eut même pas le temps de regarder son écran que le président poursuivit d'un ton péremptoire :

— Et voici votre ordre de mission !

Odalf tendit un transmetteur qu'Hman récupéra aussitôt. Il put lire, abasourdi :

« SE DEBARRASSER DES HYBRIDES »

Il bafouilla :

— ... m'en débarrasser ? ... Je ne comprends pas !

— Mais c'est simple ! poursuivit le président en lui jetant un œil distrait, manifestement passé à autre chose. Par l'intermédiaire de la communauté suriste avec laquelle vous êtes en contact, vous extorquerez des devises aux hybrides les plus riches pour financer le départ des plus pauvres.

— Pour les envoyer où ? demanda Hman d'une voix fluette.

Pour lui, il s'agissait d'un déplacement du problème car les hybrides, une fois expulsés de la cité, iraient de nouveau se fondre dans la masse. Pour y pallier, Hman avait résolu de tenir un registre de tous les hybrides connus ou supposés, expulsés ou non de la Cité Méridienne. Mais ce travail n'était pas achevé.

— J'imagine, déclama le président qui s'était levé pour regarder par la fenêtre, une chaîne administrative où le client entrerait avec foules de papiers et en ressortirait sans un sou mais avec un passeport universel lui permettant de se rendre où bon lui semblerait.

Le chef de l'État avait, pendant sa tirade, invité Hman à se lever et l'avait tout bonnement raccompagné vers la sortie. Le chef de la sécurité avait ses ordres. Il lui faudrait à présent collaborer avec la Polsec sur le projet.

Le lendemain de sa nomination au grade d'officier, Hman fit publier sur tous les murs de la ville de nouvelles consignes. Les hybrides n'avaient plus de droit de cité, ils devaient rester cantonnés dans le quartier déshérité jusqu'à nouvel ordre. Leur départ

forcé serait organisé et financé par la communauté des croisés. Comme Hman l'avait espéré, la majorité d'entre eux rejoignit les rangs du mouvement suriste. Il le sut car *Le journal suriste* passa, en quelques mois, de sept mille à quarante mille abonnés. L'émigration vers H942 commencerait bientôt, les hybrides ne pourraient emporter avec eux de produits méridiens, ils conserveraient leur compte de devises au sein de Méridienne et perdraient la moitié de leurs avoirs s'ils le fermaient depuis l'étranger. Bientôt, la seule question qui subsistât fut de savoir qui avait le droit d'être sélectionné pour émigrer. Hman délégua cette question à Forster.

Shana s'agitait.

— Nous allons devoir agir.

À travers le hublot, elle regardait la nuit tomber sur la Cité Méridienne, au loin. Elle se tourna vers Mahda et lui saisit le bras.

— Mahda, que devons-nous faire ? As-tu lu ces lois ? Je suis inquiète, cela n'augure rien de bon.

Il voulut la rassurer, prit sa tête tendrement entre ses mains.

— Cela nous pendait au nez, Shana. Ce ne sont que de vieilles lois réactivées.

— Non, c'est pire qu'avant, coupa doucement Sheyi.

Des trois entités, Mahda était le plus fragile. Il était influençable et se rangeait docilement derrière celui qui savait habilement s'imposer. Il doutait constamment de sa propre nature et tardait ainsi à devenir une entité unifiée. Il s'était rencogné contre un mur et n'avait plus bougé depuis le début de la soirée. Blottis l'un contre l'autre, Sheyi et Shana se tournèrent vers lui.

— L'homme ne changera pas. Il n'aime pas la différence, se désola Mahda.

— Tu es notre guide en matière de politique, Mahda. Que dit ton ordre, n'est-il pas inquiet ? interrogea Shana.

Plus mince que Sheyi, plus nerveux aussi, Mahda leur confia que les sages s'étaient réunis récemment.

— Les sages des trois ordres envisagent de se retrouver en conseil.

— Mais cela n'arrive jamais ! objecta Shana qui venait de s'asseoir. Elle lévita à quelques centimètres du sol.

— Si, cela arrive quand une décision doit être prise en matière d'affaires extérieures, remarqua Sheyi.

— Extérieures ? sonda Shana.

Assise en tailleur, elle glissait lentement autour de Sheyi qui précisa :

— Je pense que, dans ce cas, cela concerne notre relation avec Méridienne.

— Et ses partenaires, précisa Mahda.

— Nous envisageons d'intervenir ? s'étonna la jeune fille évanescence qui s'élevait maintenant dans les airs.

Sheyi, qui ne tenait pas en place, monta la rejoindre.

— Pourquoi pas ? Nous pourrions aider les nôtres, négocier, qui sait.

— Faire la guerre ? osa-t-elle.

— Qui sait ?

Il posa un baiser sur ses lèvres absentes.

Nannah était doublement épuisée par ses crises et son sevrage aux médicaments. La veille encore, l'épisode qui l'avait saisie avait été violent, les voix assourdissantes ayant rendu toute communication avec le monde extérieur impossible. Sa vision s'était immédiatement troublée, l'obligeant à fermer les yeux. Appliquant la méthode de North, elle avait concentré toute son énergie sur sa respiration, le seul point de repère fiable qui lui restait, essayant de se convaincre que c'était sa propre voix qui parlait en elle. C'était une voix lointaine mais bien distincte, comme si quelqu'un criait. Elle lui parlait de tout, de ses projets d'aller sur Terre, de son exécution de la technologie surienne. Malgré ces exercices, l'adolescente n'était pas parvenue à diminuer les symptômes. Elle avait à peine senti des mains presser ses bras pour la soulever et la diriger vers le cab.

À présent, Nannah et Günther étaient en grande discussion, via leur transiphone.

— Je suis inquiet, Nannah, je me sens de plus en plus rejeté.

Il venait d'apprendre que son renvoi du lycée avait été provoqué par la dénonciation d'Amy qui cherchait ainsi à se venger de Nannah.

— Pas par moi ! Tu le sais bien, s'écria-t-elle. Son visage s'était animé violemment.

— La cité se désagrège.

— Elle n'était déjà pas très agrégée, mais là, c'est la débâcle, admit-elle.

Aujourd'hui, elle était épuisée. Elle avait passé la nuit avec des écouteurs sur les oreilles pour ne plus entendre ces voix dans sa tête, puis s'était endormie sur une musique ténébriste. Elle conservait de cet épisode un mal de crâne et aux yeux, une sensibilité à la lumière et au son tels qu'il lui aurait presque fallu rester calfeutrée dans une salle aveugle, isolée dans le vide spatial, pour se reposer. Alitée depuis le matin, son transmetteur entre les mains, dépitée, tout son plan pour séduire Günther s'effondrait : au lieu d'être *fun*, elle devenait ennuyeuse. Si Amy l'apprenait, elle se moquerait d'elle et diffuserait sûrement la nouvelle sur le réseau. Cette pensée l'attristait, l'adolescente se sentait impuissante, battue d'avance face à l'adversité. À midi, cependant, elle se sentit un peu mieux et eut même une petite faim. Elle coupa son émetteur pour rejoindre sa mère dans la cuisine. Cette dernière était passée aux compressions, elle plaçait sous un

pressoir métallique toutes sortes de pâtes, de couleur bleue ou mauve, les perçait, les empilait ou les injectait de mousse parfumée.

— Ça sent bon et c'est agréable à regarder, déclara Nahnah en faisant son entrée.

Elle était habillée de vêtements amples et souples, légers à porter. On aurait dit une femme enceinte mais Dolly préféra garder ce commentaire pour elle.

— Comment te sens-tu, ma chérie ? s'enquit-elle.

— Nettement mieux, je vois North ce soir.

— Oh c'est parfait, déclara-t-elle en enfournant ses dernières créations.

Dolly, très douée pour pratiquer deux activités simultanées sans vraiment s'investir dans aucune d'elles, écoutait sa fille d'une oreille distraite tandis que le repas du midi grossissait à vue d'œil. Plutôt satisfaite, elle estima pouvoir accorder davantage d'attention à sa fille aînée.

— Tes amis sont vraiment très sympathiques.

— Tu trouves ? demanda Nahnah, suspicieuse.

— Surtout Enajr qui est de bonne famille. Pour les garçons, je vois que tu aimes t'encanailler, ma chérie. Mais pourquoi pas, tu as toute la vie devant toi.

Nahnah fut surprise par la validation de sa mère.

— Tu crois ?

Dolly la regarda interdite, comme si son sous-entendu coulait de source.

— Évidemment ma chérie, il est hors de question que tu fasses la même bêtise que moi. Ne te marie pas trop jeune, vis ta vie. Tu es brillante, tu pourras choisir le métier qui te plaît. Avec mes rentes, tu pourras même vivre dans l'oisiveté si tu en as envie.

Elle regardait Nahnah avec un sourire franc. Si sa fille avait une araignée au plafond, autant la mettre à l'aise tout de suite. Elle devait profiter de sa jeunesse. Et qu'importe le qu'en-dira-t-on, cela rendrait au moins les Arendt intéressants.

Dolly se souvint soudain du rendez-vous qu'elle avait pris à l'hôpital.

— J'allais oublier, si ça te dit, on peut procéder à ton intervention à la fin de la semaine.

— Vraiment ? interrogea sa fille. Pourquoi pas !

Autant pratiquer l'augmentation au plus vite. Comme ça, on n'en parlerait plus. Elle remonta dans sa cellule et contacta Günther. Une paille entre les dents, Nahnah

sirotait sa potion protéinée tandis que sur l'écran du transmetteur, Günther la toisait, intrigué.

— Ça va ?

Elle fixa son ami en relevant à peine le nez de sa décoction.

— On m'opère le sixième sol de cette semaine, finit-elle par expliquer.

— Ah. Tu es sûre de le vouloir ?

— Non, pas du tout, convint-elle. Mais mon père l'aurait voulu, et puis c'est réversible.

— Oui, admit Günther. C'est le seul argument que j'entende vraiment. Tu penses que c'est compatible avec ton état ?

— North n'y voit pas d'inconvénient. Cela augmentera mes capacités cognitives, peut-être pourrai-je mieux contrôler ma voix intérieure.

— Alors, dit Günther, si cela peut t'aider, je te soutiens.

Le sixième sol, Dolly se rendit avec Nahnah à l'Hôpital Méridien, le plus performant de la cité. L'adolescente fut éblouie par la lumière crue du lieu tandis que sa mère en salua la propreté. La rente des Arendt leur permettait de s'offrir les services les plus onéreux et Dolly s'en félicitait car l'obsolescence programmée des produits utilisés pour le biohacking devenait un problème. En quelques décennies, un marché parallèle s'était développé, une filière illégale où proliférait la contrefaçon, offrant des services moins onéreux aux Méridiens de la classe moyenne. Le réseau allant de plus en plus vite, les puces vieillissaient rapidement et les meilleurs produits, qui se mettaient à jour automatiquement, coûtaient cher. Les autres devaient purement et simplement être remplacés au bout de quelques années.

Dolly avait pu s'offrir les services d'une infirmière qui accueillit la patiente et la fit entrer dans un box. Nahnah s'allongea sur le ventre, le visage enfoncé dans un oreiller creux. L'infirmière la rassura de sa voix douce, dégagea sa nuque qu'elle rasa discrètement et le robot fit le reste. Une piqûre, une incision, le dispositif fut inséré avec précaution. Quinze minutes après, Nahnah ressortait de la cabine, fraîche et dispo.

Il fallut toutefois revenir le lendemain pour des tests de calibrage. L'infirmière accompagna de nouveau la mise en place du protocole par le robot. Elle fit asseoir la

patiente sur un fauteuil morphomnésique, muni d'accoudoirs, et lui remit un bouton presseur, comme ceux des jeux à réalité augmentée. Enfin, on plaça un casque sur son crâne. Dolly et l'infirmière s'assirent en face d'elle.

— Dites-nous si cela vous gêne, nous allons décharger une intensité électrique de plus en plus forte.

Au début, Nahnah ne ressentit pas les effets de l'impulsion. Elle devait appuyer sur un bouton à la moindre modification perceptive. Bientôt, elle vit une tache noire traverser son champ visuel. Nahnah, à qui on avait interdit de parler, ne savait pas si elle devait le signaler. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, ou encore une de ces poussières qui se libéraient au fond de l'œil. Lorsqu'une deuxième tache surgit devant elle, elle décida d'appuyer sur le bouton. L'infirmière s'enquit de ce qui se passait. *Rien de grave*, déclara-t-elle. On poursuivit le calibrage durant au moins une heure. Finalement, un sifflement aigu vint déchirer les oreilles de la jeune fille, comme une interférence radio captée grâce à l'objet étranger dans sa tête. Elle se redressa et répéta la pression sur le bouton. L'aide-soignante se leva, manifestement contrariée.

— Qu'est-ce que c'est, encore ?

— Un sifflement aigu.

La praticienne consulta le programme, entra de nouvelles données et déclara :

— Il faut tout recommencer !

Nahnah regarda Dolly, assise en face d'elle, manifestement contrariée par le délai d'attente. D'habitude, cela ne durait pas aussi longtemps. Nouvelle volée de calibrages, les trente premières minutes se passèrent sans encombre. Lorsque soudain, une voix claire, très forte, vint se manifester dans l'esprit de Nahnah et appela son nom. Mais, cette fois, l'hallucination auditive se doubla d'une hallucination visuelle. Un flash aveuglant l'enleva à son environnement médical pour la transporter dans un autre lieu, à la fois similaire et différent. L'éclairage était identique, bien que légèrement plus bleuté, et l'espace de la salle semblait plus grand mais fermé lui aussi par quatre murs. Deux silhouettes se tenaient devant elle. L'une d'elles se rapprocha, son visage était vide, dénué de nez, d'yeux ou de bouche. Pourtant, elle sut que cet être curieux demandait de ses nouvelles.

— Est-ce que ça va ?

La question fut répétée plusieurs fois avant que Nahnah se retrouve de nouveau face à l’infirmière dont les traits recouvraient à présent ceux de l’être étrange.

— Est-ce que vous m’entendez ?

Nahnah acquiesça avant de s’évanouir.

— Malaise vagal, diagnostiqua North que l’on avait appelé en urgence. Comment te sens-tu, ma grande ?

La jeune fille s’était éveillée dans un lit qui n’était pas le sien, beaucoup plus spartiate, d’une couleur indéfinie, aux formes hésitantes. Elle se redressa, aidée par l’infirmière, manifestement embarrassée par la tournure que prenaient les choses.

— Alors, dis-moi, demanda de sa voix douce le médecin, te souviens-tu de ce qui s’est passé ?

Nahnah, qui venait tout juste de retrouver ses esprits, reconnut autour d’elle la salle où l’on avait procédé aux derniers réglages. Elle était épuisée, comme vidée de tout son sang.

— Cette fois, j’ai vu quelque chose, bredouilla-t-elle. Ça a été très rapide mais, c’était comme si j’étais ailleurs. Maman et l’infirmière ont changé de forme, elles n’avaient plus de visage.

À ces mots, Dolly poussa un petit cri aigu. Le docteur Northiss lui lança un regard sévère.

— Tu peux être plus précise, ma chérie ? interrogea-t-il.

La jeune fille lui décrivit la scène. Le psychiatre resta dubitatif car cette hallucination visuelle ne collait pas avec son précédent diagnostic.

— Le siège des hallucinations visuelles, expliqua-t-il, comme pour lui-même, est à l’arrière du crâne, tandis que celui des hallucinations auditives se situe sur les aires temporales. Le phénomène est très différent ! Cette crise, conclut-il, peut être le résultat du stress causé par l’opération.

North se tourna vers Dolly, l’air préoccupé.

— Dolly, je pense que nous devrions pratiquer une IRM. Dites-moi, nous n’avons jamais parlé des antécédents familiaux ! Y a-t-il dans votre famille des schizophrènes ou des autistes, voire tout simplement des personnes qui entendaient des voix ?

C'en fut trop pour Dolly qui s'effondra en larmes et renvoya l'infirmière qui tentait de la consoler.

— Allez-vous-en ! Incompétente !

Nahnah fut étonnée par la réaction vive de sa mère, cela ne lui ressemblait pas. North, prévenant et délicat, sortit avec Dolly dans le couloir et la fit assoir, laissant la jeune malade seule. De son lit, à travers la vitre, celle-ci put les voir discuter mais ne parvint pas à lire sur leurs lèvres. La discussion entre le couple fut longue. Finalement, Northiss aida Dolly à se lever et la fit déambuler. Elle les perdit de vue.

Le président Odalf tapa du plat de la main sur la table, sa mèche brune recouvrant ses yeux.

— Je veux que l'on me donne un chiffre, je ne demande pas Jupiter quand même !

— Monsieur le Président, répondit Hman, les hybrides représentent dix pour cent de la population.

Hman, qui restait le spécialiste de la question, poursuivit :

— Quand les Suriens ont fécondé nos aïeules dans leurs maudites fermes, la population humaine avait considérablement diminué. Je vous rappelle que nous sortions d'un conflit atomique.

— Et à combien estimez-vous les hybrides non identifiés ?

— Nous n'en savons rien, Monsieur, pour cela il nous faudrait les données de Prométhée.

— Malheureusement, nous n'y avons pas encore accès.

Inspiré, Hman se lança.

— Il faudrait infiltrer le réseau pour recueillir les données.

— Bien, dit le président en fronçant ses sourcils. Général, pouvez-vous faire ça ?

— Oui, Monsieur le Président, lança un militaire plutôt amène.

— Bon, conclut le chef du parti en redressant son col, voilà qui est réglé. Parlons maintenant du quartier que nous leur avons réservé. Je ne suis pas content, lança-t-il. Il est surpeuplé malgré les nombreux départs forcés et, comme me l'a fait remarquer Söh, maintenant que nous avons rassemblé les hybrides sur un même territoire, leur pouvoir a potentiellement décuplé. Le peuple commence à paniquer. Et si les croisés étaient capables d'entrer en contact avec les Suriens et que ces satanées bestioles revenaient pour s'en prendre aux humains ? Nous ne pouvons tolérer une telle éventualité, des mesures objectives doivent être prises.

Hman s'indigna de ces propos.

— Qui peut vérifier ces ragots ? demanda Hman. Peut-on mesurer leur intensité cognitive ?

— Non, pas pour l'instant ! regretta le président. Mais nous y travaillons. Le

docteur Brandt a mis en place un programme tout à fait passionnant sur le sujet. Söh prit la parole, trop heureux de se confronter directement à Hman.

— Nous devons détruire ces créatures que l'on ne peut plus qualifier d'humaines. Eux-mêmes n'ont de cesse de revendiquer leur nature biologique distincte de celle des non-croisés. D'ailleurs je crois, Hman, que leur leader est votre ancien secrétaire.

— Je m'en suis séparé comme le veut la loi, ragea Hman.

Puis, le plus tranquillement du monde, le président demanda :

— Comment, concrètement, allons-nous les éliminer physiquement ? Ils sont nombreux, ils ne vont pas se laisser faire.

Hman ne comprit pas immédiatement les mots, pourtant clairs, que son leader venait de prononcer. Puis, il en saisit le sens et se tut, atterré, n'ayant jamais envisagé une solution par la violence. Le même général, bon enfant, proposa :

— Nous n'aurons qu'à leur dire qu'on les déplace vers la Cité des Croisés. Cela nous permettra de les sortir de façon ordonnée.

— Et après ? demanda Söh.

C'est ce furieux d'Ebner qui lâcha, avant même que le cerveau laborieux d'Hman ne se soit mis à réfléchir :

— Après, on leur propose un vol avant de les libérer dans l'espace, et hop ! C'est hygiénique et économique.

Il avait dit cela sur un ton enjoué, manifestement content de sa trouvaille.

— Mais pas discret, coupa le général. Vous imaginez si les corps revenaient flotter au-dessus de la cité ?

On rit. Hman était sidéré par la tournure que prenait la conversation, mais il respectait secrètement ces officiers issus de bonnes familles, qui avaient fait de longues études. S'ils parlaient librement de meurtres, c'est qu'ils devaient avoir de bonnes raisons. Ces raisons, simplement, le dépassaient aujourd'hui.

— Faisons ça de nuit et de l'autre côté de Mars, reprit Söh, soudain complice de cette roulure d'Ebner.

— Au pire, compléta son acolyte, emmenons-les faire un tour dans le désert, sans casque, et laissons-les croupir là.

Cette conversation surréaliste signalait l'échec de la politique idéaliste d'Hman. Söh et Ebner s'en donnaient à cœur joie, lui adressant des œillades qui n'avaient rien de tendre mais semblaient dire « tu es foutu, mon vieux ». Finies les migrations vers d'autres cités dont Hman s'occupait. Söh et Ebner avaient trouvé un moyen de lui retirer l'affaire, espérant certainement s'enrichir au passage. Hman voyait bien qu'aux yeux de ses collègues, il usurpait son grade d'officier. Il n'avait pas de formation d'ingénieur, n'entendait rien à la nanomatique. C'était un médiocre, juste compétent pour surveiller le ghetto.

— Dans ce cas, poursuivit Söh à l'intention d'Hman, la question ne sera plus de votre ressort, puisqu'elle deviendra médicale.

Hman resta perplexe.

— Comment ça ? s'étonna-t-il.

Le président intervint.

— Ce ne sera plus vous mais le Docteur Karl Brandt qui sera chargé de ces questions. En tant que plénipotentiaire pour l'Hygiène et la Santé, il sera chargé de l'éradication. Je vous confie la logistique et le transport.

Hman ravala sa déception. Tout ce qu'il tentait de faire pour solutionner la question hybride se trouvait inévitablement contrarié par l'action de ses confrères qui semblaient tous avoir leur mot à dire. Hman les méprisait car aucun n'avait lu les livres fondamentaux comme les *Dialogues avec Dazens* ou *L'État croisé*. Il était en train de tout perdre, balayé, tout simplement.

Alan était grave, la réunion n'avait pas débouché sur une décision collégiale ferme et définitive. Il aurait voulu que soit entériné un protocole d'alliance en cas d'agression de Méridienne. Malheureusement, la plupart des hybrides s'en étaient remis à Forster. Ces présuriens étaient beaucoup trop mous.

— Des naïfs qui vont se jeter dans la gueule du loup ! avait-il conclu en désapprouvant la politique de Forster qui entendait collaborer avec le parti au pouvoir.

Alan et lui s'étaient vivement opposés en public, le nouveau leader des hybrides lui ayant fait comprendre que sa situation privilégiée l'éloignait des réalités présuriennes.

— Tout le monde ne vit pas isolé en haut d'une montagne, avait-il conclu afin de

lui fermer son clapet en public.

Forster faisait allusion aux locaux de Big Data qui se trouvaient au creux d'un relief martien. Le PDG y avait élu domicile. Il était rentré de la réunion renfrogné, songeant qu'il allait devoir désobéir aux consignes du leader suriste. Pour la première fois dans leur histoire, les présuriens s'opposaient. La nouvelle ligue fondée par Forster gérerait désormais la vie quotidienne des hybrides au sein de la cité. Alan voyait d'un mauvais œil cette division qui arrangeait les affaires d'Hman. *Diviser pour régner*, disaient les anciens.

Alan n'en voulait pas à Forster pour son manque de discernement. La société avait évolué vers des positions pragmatiques ; la philosophie présurienne ne pouvait plus nourrir ces esprits gourmands. Mais le PDG de Big Data ne pouvait se résoudre à laisser le destin de son entreprise aux mains de suristes candides qui ne voyaient pas le danger arriver, il devait impérativement protéger son empire. La population martienne accédait gratuitement à un tiers des données de Prométhée, le reste était cédé aux entreprises en contrepartie d'un droit d'accès payant qui avait enrichi ses actionnaires. Parmi ces derniers, la famille Colonna, très puissante, avait assis son pouvoir sur une avancée technologique qu'elle tenait de Big Data. Ses membres avaient le soutien des Luniens car ils finançaient la recherche et avaient reconstruit sur la Lune la Cité de la Sérénité. Il était évident que cette famille respectée ne renoncerait pas facilement aux avantages du réseau.

Alors qu'Alan entrait en contact holographique avec Cesco, le patron des Colonna, ses pensées se perdirent vers les révélations du docteur Meyer qui l'avaient fort attristé. La mère de Tania était donc responsable du suicide de sa fille. Lui qui s'en était voulu, croyant que le chagrin amoureux l'avait emportée, découvrait tout un pan de la vie de sa fiancée qu'il avait ignoré. Bien évidemment, il en voulait à Meyer, l'annonce l'avait replongé dans les années sombres d'une jeunesse insouciance. Comment avait-il pu le tenir à l'écart de sa propre paternité ? Son beau-père n'avait jamais eu son mot à dire au sein du foyer. Son épouse acariâtre interdisait à leur fille de le voir, elle l'avait fait suivre et avait montré à Tania des photos compromettantes. Il avait été trompé, il était tombé dans un piège. Mais Coco, tel était le nom affectueux qu'il lui donnait, n'avait rien voulu entendre.

— Vous êtes là ?

C'était Cesco, dont l'image était apparue sur la vitre du bureau. Alan rassembla ses esprits.

— Pardon, Cesco. Mes pensées vers vous et votre famille.

Après un bref échange de politesses, Alan en vint à l'objet de son appel.

— Je sais que votre temps est précieux. Je vous contacte pour nouer une alliance. Big Data est menacé.

— Par qui ? s'enquit l'image soucieuse de Colonna.

— Je n'en suis pas certain, mais le Parti National de Méridienne semble très intéressé par les données que je possède.

— Ah ! C'est ennuyeux. D'un côté, je ne peux pas me mettre à dos une cité aussi importante que Méridienne, de l'autre... je ne peux pas laisser filtrer vos précieuses données.

La discussion se prolongea. Alan proposa de distribuer à Cesco des actions en contrepartie d'une protection discrète. Un accord fut scellé.

L'imagerie 3D de son cerveau n'avait rien donné. Celui-ci était parfaitement constitué, symétrique, toutes les zones semblant correctement stimulées. North était ennuyé par ce cas. Les voix intérieures de Nahnah n'étant pas menaçantes, comme dans la schizophrénie, il se demandait s'il ne s'agissait pas plutôt de la remémoration d'un souvenir enfoui. Cette question avait profondément troublé Dolly qui ne dormait plus à l'idée que l'on ait fait du mal à sa fille sans qu'elle s'en soit aperçue. Durant leurs séances, North enseignait à Nahnah la pratique de la relaxation pour tenter de diminuer ses sensations de peur ou de colère par le souffle. Dans les moments de grande détresse, le psychiatre lui posait une main sur l'épaule pour la rassurer. En fin de séance, l'adolescente pouvait éprouver des douleurs musculaires, surtout aux mains, mais North estimait que cette catharsis était nécessaire car elle lui permettait d'expulser des tensions diffuses. Au bout d'un certain temps, il en arriva à l'idée que Nahnah, durant son enfance, avait été visitée par des extraterrestres. Il se tenait en face de Dolly et sa fille lorsqu'il l'expliqua.

— Nahnah a bien tenu le carnet que je lui ai confié. Elle a décrit le contexte de ses crises, c'est-à-dire l'heure et le lieu, mais aussi les images internes et les voix associées aux épisodes. Nous savons désormais, annonça-t-il, qu'à chacune de ces crises, Nahnah ressent un vrombissement en début de phase. Elle perçoit une très forte lumière ainsi qu'une présence dans la cellule où elle se trouve, et elle se sent flotter dans les airs. Je ne vous cache pas que si je pouvais être témoin de ces épisodes, je pourrais mieux interpréter ces données.

— Malheureusement, regretta Dolly, son amie Enajr a dormi avec elle, mais cela n'a rien donné. Elle n'a rien vu, rien entendu.

— Je sais Dolly, mais cela fait plus de mille ans que mes confrères recueillent des témoignages de kidnappés et certains détails concordent comme, par exemple, le sentiment de présence, de lévitation, ou celui d'un espace et d'un temps qui se seraient écroulés ou qui n'existeraient plus.

— Mais... balbutia la mère abasourdie, pourquoi enlever ma fille ?

Le docteur Northiss fut gêné par la question, puis expliqua :

— Le plus souvent, pour ce que j'en sais, les aliens s'intéressent aux processus de reproduction.

— Mais c'est une enfant ! s'écria la mère.

— Pas d'un point de vue biologique, affirma le médecin. Et puis, il se pourrait très bien que ces extraterrestres suivent Nahnah depuis son enfance.

Devant l'expression de ses deux interlocutrices, North tenta de décontracter l'atmosphère.

— Bon, écoutez, je sais que cela peut sembler farfelu. Simplement, je reste ouvert à toute explication et je veux comprendre.

Puis, se tournant vers Nahnah :

— Pourquoi ne pas tenter l'hypnose ?

— Ça servirait à quoi ? demanda la jeune fille.

— Ta mère et moi serions là, il y a peut-être d'autres détails de ces rencontres dont tu ne te souviens pas. L'hypnose permet de tout faire remonter à la surface, sans trauma.

À ces mots, Nahnah se sentit perdue, ce qu'elle avait vécu n'était donc pas le fruit de son imagination mais le souvenir d'une expérience bizarre. Elle devait en parler à Günther. Elle posa sur son nez ses nouvelles lunettes interactives qui se connectaient automatiquement à la puce dans son cerveau. Elle aimait bien son nouveau look, les lunettes lui donnant un air moins sage, plus rebelle, comme ces héros figurant dans les jeux. Un peu comme Enri aussi. Elle pensa à lui. Elle avait beaucoup d'affection pour le garçon, même si elle le secouait un peu. Enri était intelligent mais sa façon de raisonner lui semblait poussive, toujours avec un temps de retard sur ses propres réflexions tandis que Günther, doté d'une intelligence logique, ravissait son esprit analytique. Par certains aspects cependant, elle se sentait plus proche d'Enri que de Günther, notamment sur leur vision systémique du monde ou sur l'approche heideggerienne de la technique. Comment Günther pouvait-il défendre la technologie surienne qui avait asservi les humains ? Cette machine à rêves était exécration, à cause d'elle les humains ne faisaient plus aucun effort pendant leur temps de loisir. On ne lisait plus, on ne rêvassait plus, pour finalement se coucher agité comme une boule de nerfs. La machine faisait des ravages. Les hommes étaient redevenus des animaux, et encore... ceux-ci, quand on les observait, savaient se

ménager. Là-dessus, Enri était d'accord avec elle. Enfin, Günther envisageait sérieusement de voyager dans l'espace pour retrouver Surus ou d'autres planètes, comme elle, habitées. Nahnah, au contraire, voulait se rendre sur Terre. Cela la blessait de s'imaginer y aller sans lui. Elle percevait bien le caractère inflexible et déterminé de son compagnon : si elle voulait rester à ses côtés, elle devrait céder.

La consultation s'acheva avec une prise de rendez-vous pour une séance d'hypnose. Nahnah et Dolly rentrèrent l'esprit préoccupé, n'osant pas discuter ensemble de la piste de l'enlèvement.

Le soir venu, Nahnah fit un rêve récurrent. Il faisait nuit, elle savait qu'elle était seule. Devant elle, se dressait fièrement une fusée qui brillait de mille feux. À travers son casque, elle percevait nettement le terrain vague autour d'elle et la distance qui la séparait de l'engin. Lentement, elle se dirigeait vers lui. Fière et excitée à la pensée de percer les étoiles, la jeune fille imagina Mars rétrécir sous ses pieds. Là, elle prit peur. Terrifiée, elle se rendit compte de la folie de ce projet dangereux, pensant à la menace du vide spatial autour de la carlingue, craignant que la fusée n'explose en plein vol. Elle se réveilla brusquement. Encore une fois, elle avait échoué. Elle s'en voulait de sa lâcheté, comme si ce rêve importait autant que ses actions dans la vraie vie.

Alan se réveilla lui aussi. Une connexion, quelque chose ou quelqu'un tentait un toucher télépathique mais la signature était nouvelle. Troublé, il ferma les yeux et tenta de se remémorer la sensation, mais ne parvint qu'à rappeler cet horrible cauchemar dans lequel il revoyait le visage tuméfié de Coco. Cela le contraria car il ne trouva pas de signification à cette communication à double sens. Coco était morte, il avait tenu son corps inerte dans ses bras. Une autre explication était possible : il était en train de devenir fou. Trop de stress, entre la révélation de Meyer et le risque de banqueroute, aucun pan de sa vie n'était épargné. Mettant à profit son insomnie, il décida de prendre rendez-vous avec un psychiatre.

Northiss le reçut aimablement. Il n'avait aucun préjugé contre les hybrides et analysait l'antisurisme d'un point de vue freudien. Selon lui, les humains-purs se prenaient eux aussi pour le peuple élu. À la recherche du père, ils ne supporteraient pas la

concurrence. Il nommait cela le complexe de Méléagre. Northiss se souvenait que, dans la mythologie grecque, Méléagre avait tué ses frères qui lui disputaient un prix honorifique. Dans l'affaire qui les concernait, humains-purs et présuriens traversaient une crise identitaire qui les opposait dans la conquête d'une reconnaissance de leur supposé créateur. Northiss n'étant pas croyant, il s'amusait avec lassitude de ces oppositions primitives. Il était par contre curieux de rencontrer le célèbre fondateur de Prométhée. Cet homme mystérieux, au parcours sans faille, était un modèle pour de nombreux Martiens, partis de rien. Qu'est-ce qui pouvait bien l'amener à consulter un psychiatre ? North avait tout imaginé sauf la réalité. Alan s'expliqua.

— Je viens d'apprendre que j'ai un enfant. On m'a caché cette paternité pendant des années. Je ne vous donnerai pas le nom du médecin concerné pour ne mettre personne dans l'embarras, mais cela me trouble énormément.

— Quels sont les symptômes ? s'enquit North.

— Je dors mal, je vois ma fiancée, la supposée mère de cet enfant, puis je vois l'enfant. C'est bizarre, je ne parviens plus à me concentrer sur mon travail.

— Mmmh... Et ce travail, demanda North, est-il plus désagréable que d'habitude ?

— Oui, confirma le patient. Sans entrer dans les détails, je crains pour le salut de mon entreprise.

— Bien, entonna le médecin. Commencez par me raconter l'histoire de votre enfant caché.

Au début de l'entretien, Alan était mal à l'aise, il n'avait jamais consulté et hésitait à livrer ses pensées secrètes à un inconnu. Cependant, le docteur Northiss était très affable, élégant, la voix douce et lente, prête à vous endormir. Son style rassurait Alan qui l'avait tout de même sondé pour connaître sa personnalité profonde. Il n'y avait trouvé qu'un intérêt sincère. Au cours de la séance, il s'était détendu, faisant face au psychiatre, assis sur une chaise. Le patient s'était plutôt attendu à lui tourner le dos mais cela ne le gênait guère. Il se replongea dans des souvenirs de jeunesse et exposa maladroitement la série d'événements qui l'avait amené à perdre la femme de sa vie. Il avait sur lui un mini-hologramme qu'il montra à Northiss. Le psychiatre reconnut la beauté éblouissante de la jeune femme. Elle regardait frontalement le photographe, une

rose noire dans ses cheveux ébène qui coulaient par vagues sur ses épaules. Son visage lui était familier mais il n'aurait su dire où il avait vu cette personne. Troublé, il rendit la photo-relief à son propriétaire avec un sourire qui cachait sa perplexité.

Au milieu de la nuit, alors que toutes les femmes de la maison dormaient, Nahnah fit le mur pour rejoindre Günther dans le ghetto. Une force se mêlait de façon inextricable à sa propre volonté, la guidant à travers la ville, pour éviter les passants insomniaques et les bambocheurs enivrés. Il l'attendit au croisement de la place du marché et de la Grand-Rue, puis l'escorta dans les venelles malfamées du quartier. Le jeune homme avait laissé un drap pendre de sa fenêtre et aida son amie à grimper jusqu'à sa minuscule cellule. Günther et Nahnah s'assirent sur l'unique couche de la chambre, en se faisant face. Elle lui raconta sa séance chez le médecin qui s'orientait à présent vers la thèse de l'abduction.

— Tu y crois, toi ? demanda-t-elle.

Günther semblait incrédule. Il plissa les yeux, comme souvent, pour essayer de pénétrer son esprit. En réalité, ses capacités dépassaient largement ce qu'il avait bien voulu avouer à Nahnah. Il palpa son cerveau à distance puis, soudain, trouva une zone qui lui sembla mal connectée, comme déprogrammée.

— Je ne comprends pas, dit-il, c'est comme si quelqu'un avait volontairement coupé un circuit dans ton cerveau.

— Comment ça ? s'ébaubit Nahnah.

— Je ne sais pas, mais je vais essayer quelque chose. Es-tu d'accord ?

Il avait pris sa main avec douceur, elle approuva. Il plongea alors son regard dans les grands yeux étonnés de Nahnah qui s'assoupit. Il en profita pour se promener dans les méandres de ses rhizomes et fit ce qu'il devait faire. Lorsqu'elle émergea, il était certain qu'elle en était une.

— Que s'est-il passé ? demanda Nahnah.

— J'ai quelque chose à t'annoncer.

— Quoi ?

Il ne savait comment le formuler, elle insista.

— Je t'en prie, dis-moi.

— Nahnah, je pense que tu es télépathe, comme moi.

Elle resta sans voix. Il poursuivit :

— Essaie, envoie-moi une image.

Assise en tailleur en face de son interlocuteur, elle ferma les yeux et se concentra sur l'image d'un nounours dans la chambre. Sans langage articulé, Günther signifia à son amie qu'il avait bien reçu l'image de la peluche.

— Il n'y a pas de miracle à cela, taquina Nahnah avec un sourire espiègle. Tu es hybride, tu interceptes toutes mes pensées.

— Maintenant, l'encouragea-t-il, tu dois contacter un non-hybride. Concentre-toi et demande à Enajr de t'appeler.

— Ça ne marchera pas, je vais me ridiculiser.

— Essaie.

— Comment ça va se passer ? interrogea-t-elle.

— Elle va savoir que c'est toi, comme si elle reconnaissait ta voix.

— Vraiment ?

— Oui, essaie ! insista-t-il.

Nahnah prit les mains de Günther et ferma les yeux. Elle vécut alors en plein éveil le transport de conscience dont elle était habituée dans ses rêves. Elle visionna les murs de la pièce dans laquelle elle était, qu'elle sembla traverser, puis son esprit s'engouffra dans un nuage épais, immatériel mais bien présent, avant de se retrouver chez son amie. Elle put voir Enajr à qui elle fit une demande qui lui sembla claire. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle s'aperçut qu'elle serrait fort les mains de son ami. Il rit.

— C'est bien mais tu dois te détendre davantage.

Le transmetteur de Nahnah vibra, elle le déroula et vit le visage d'Enajr, interrogateur, qui la cherchait du regard.

— Hello ! cria sa camarade. Dieu de Saturne, je n'y comprends rien. Je viens d'entendre ta voix qui m'appelait. Tu m'as joué un tour, c'est ça ?

Elle semblait en colère.

— Enajr, répliqua doucement l'adolescente, je ne comprends pas ce que tu me racontes. Je dois raccrocher, je suis fatiguée.

— Très bien... On en reparlera demain alors...

Nahnah resta un instant figée.

— Je suis télépathe ?

— Tu ne dois pas en abuser, précisa son ami.

— Je ne pourrai jamais m'en lasser ! lança-t-elle amusée.

Elle s'était levée et sautillait de joie. Günther retrouvait sa Nahnah, il se leva à son tour et la prit dans ses bras, la faisant danser lentement, se dandinant doucement en faisant des cercles dans la chambre. Puis, soudainement grave, elle l'interrogea à voix basse.

— Tu es sûr que tu ne me fais pas une blague ? C'est peut-être toi qui as contacté Enajr.

Il la regardait de toute sa hauteur, tandis qu'elle relevait son menton vers lui.

— Non, je t'assure, tu vas vite t'en apercevoir.

— Cela veut-il dire, lança-t-elle en roulant des yeux, que je suis une hybride moi aussi ?

Il préféra le mode silencieux et s'affaissa avec elle sur le lit. Sans un mot, pendant que sa main descendait sur ses courbes rebondies, il exprima les sentiments qu'il nourrissait pour elle. Il la serra contre lui et colla sur ses lèvres un baiser fiévreux. Il bénissait ce jour où il avait rencontré Nahnah dans l'autocab, depuis lequel son amour n'avait fait que grandir pour le transformer et transformer sa propre vie. Après un long silence, lovée contre lui, elle demanda, pensive :

— Tu parles toujours comme si tout dans le monde avait la même valeur, comme si nous étions pétris de la même matière que ces cerises que nous avons mangées ensemble un soir, ou cette poule dans l'autocab le sol où je t'ai rencontré.

Prenant son courage à deux mains, il répondit en craignant de la contrarier :

— Et toi, ma douce Nahnah, tu parles comme s'il existait une hiérarchie entre les êtres ou les objets de la création.

— Mais c'est..., hasarda-t-elle, que nous pensons, ce qui nous distingue tout de même des cailloux ou des autres animaux.

— Tout de même, oui, c'est vrai. Mais cela justifie-t-il une hiérarchie ? Est-ce ton dieu, Nahnah, qui aurait bâclé le travail ?

Allongée sur le dos, elle ne répondit pas à ses questions mais deux plis abrupts

naquirent entre ses sourcils. Après un temps de réflexion, elle suggéra :

— Tu estimerais que nous serions un détail de l'univers sans importance ?

Il approuva :

— Oui, c'est une expression qui me convient. Des « vermines de l'univers », voilà ce que nous sommes.

— Mais même si nous nous trompons, Günther, au moins nous sommes les seuls êtres conscients de cette erreur...

— Nous ne sommes pas seuls. Nous ne sommes surtout pas « les seuls ». Cette idée est dangereuse parce qu'elle donne au plus misérable des mineurs l'impression d'appartenir à une élite, au peuple élu de l'univers.

Elle s'assit sur le lit.

— Et c'est pour cette raison que tu n'aimes pas la philo ?

Il s'était assis lui aussi.

— Exactement, confirma-t-il. Elle est trop anthropocentrique pour moi. Et ton professeur Martin ne nous parle pas des hommes faits de chair et de sang mais de l'Homme au singulier.

— Nous y voilà ! plaisanta-t-elle, en rattrapant la boucle entortillée autour de son doigt. Je peux te poser une question personnelle ? osa-t-elle, de nouveau alanguie sur le dos tandis qu'il dessinait des vagues sur son ventre.

— Vas-y, j'y répondrai si je peux.

Il embrassa cette partie de son anatomie.

— Te sens-tu un descendant de Biolu ?

— Non, répondit-il sans hésiter, je ne le sens pas du tout. Et toi, poursuivit-il pour s'amuser, te sens-tu descendante d'un primate ?

Elle rit, faisant trembler ses seins fermes.

— Espèce de singe, va ! lui cria-t-il en riant.

— Espèce de dauphin !

Ils s'amusèrent de ces insultes et s'enlacèrent tendrement.

— Tu vois, poursuivit-il, même toi, si brillante, tu es dépassée par ton savoir. Tu sais ce que tu es, mais tu ne le sens pas. C'est comme Mars qui tourne autour du soleil alors que nous restons persuadés, à cause de notre expérience, que c'est ce foutu soleil

qui effectue des rotations.

— Oui, c'est vrai, admit-elle en se grattant la tête.

Elle se tourna vers lui, étirée de tout son long, ses jambes fines élancées dépassant du sommier. À son tour, il fit une boucle autour de son doigt avec une mèche de ses cheveux et avoua :

— C'est pour ça que je n'en veux pas à Amy. Elle est cultivée, elle sait bien des choses, mais elle ne sent rien. Elle réagit comme un animal, d'instinct. Elle n'admet pas Copernic, et lui préfère Ptolémée. Son monde est figé.



Enri était dépité. Au lycée, il ne voyait plus Nahnah qui passait de plus en plus de temps chez elle ou avec Günther. Il avait appris par Enajr que celui-ci s'était rendu au chevet de la lycéenne à l'hôpital. Il enrageait, il devait trouver un moyen d'éloigner définitivement ce garçon de l'élue de son cœur. La situation ne pouvait plus durer. Sa haine envers Günther avait pris de l'ampleur, sournoisement, comme une douleur au bas du dos qui l'empêchait de dormir et le lançait dans la journée. Au début, son aversion lui avait fait honte, car il était vil de désirer l'anéantissement d'autrui dans un but personnel. Sa haine, sa rancœur même étaient infondées car Nahnah ne voyait pas Enri comme un homme mais comme un ami, Günther n'y était pour rien. Il se disait pourtant que si le fils Alter n'avait pas été là, il aurait peut-être eu sa chance. Ses sentiments devenaient irrationnels, il ne parvenait pas à se contrôler. Bientôt, son entourage l'avait encouragé sur cette pente glissante de la jalousie et de l'envie. Karl, en particulier, qui était comme un père pour lui, valorisait Enri au détriment de celui qu'il appelait l'hybride. Il rappelait à Enri que, sans ce garçon, Nahnah n'aurait d'yeux que pour lui et que, si le système du gouvernement avait été appliqué plus tôt, il serait déjà fiancé à l'aînée des Arendt. Enri s'était mis à le croire et sa tristesse cédait la place à la détermination. Quand Günther fut renvoyé de l'école en raison de ses origines, il s'en réjouit.

C'est à ce moment qu'Hman le chargea de suivre le plan d'évacuation des hybrides du quartier déshérité. Enri saisit l'occasion. Installé dans son vaste bureau au milieu d'un mur d'écrans, il consulta la liste des personnes à évacuer et tomba sur les Alter. Leur nom était inscrit à la fin de la liste car les dossiers étaient rangés par

arrondissement, c'est-à-dire par zone à l'intérieur d'un quartier. Il fit glisser le fichier en tête de liste d'un simple clic, en ordonnant les documents selon les noms de famille. Il prétendit que cette nouvelle organisation permettait de mieux percevoir l'organigramme affectif du ghetto et de mesurer la puissance d'une famille. Il transmit les dix premiers noms du fichier à la garde du quartier déshérité avec la mention : « CE SOIR ».

La nuit passée avec Nannah fut un adieu, elle l'apprendrait bientôt. Enfoncé dans le vieux fauteuil, son père à ses côtés, Günther avait décidé d'entrer dans la résistance aux côtés de son cousin, Benjamin. Ils iraient se cacher dans la Cité des Croisés où la fortune inestimable d'Alan T. permettrait de tenir tête à Odalf.

— Forster est un traître, fulmina Günther.

— Il croit bien faire, rétorqua son père avec lassitude. Il ne voit pas à quel jeu dangereux il joue.

— Bientôt Hman disposera d'une liste de tous les hybrides de la cité, regretta l'adolescent.

— Pas tous, mon fils, il y a une histoire qu'on raconte.

Dérouté, Günther se tourna vers William. Le vieil Indien commença son récit.

— Au moment de la seconde expulsion, j'étais alors un jeune homme. Une rumeur disait que tous les enfants hybrides n'étaient pas partis. Certains auraient été opérés secrètement par des médecins qui les avaient pris en pitié. Devenus indétectables, ils furent placés dans des familles par un réseau de résistants.

— Tu veux dire, s'étonna le fils, qu'il y a des hybrides qu'on ignore ?

— Non mon fils, je veux dire qu'il y a des hybrides qui s'ignorent eux-mêmes.

Günther avait décidé de garder pour lui le secret de Nannah, mais il pensa que cette histoire pourrait l'intéresser.

La nuit tombait, le reflet roux de Mars virait au bleu. L'adolescent se leva et serra son père dans ses bras. Ils n'avaient rien dit à Clara ni aux filles afin de ne pas les inquiéter. Avant de le quitter, Günther remit à son aïeul une petite capsule sphérique contenant une gelée blanche qui s'étirait et tremblait quand on la secouait. Alors que son père regardait ce drôle de présent, l'air interrogateur, Günther prit sa main dans la sienne, enveloppant dans un même mouvement l'offrande.

— Prends-en soin, garde-la près de toi. Cela m'aidera à te contacter.

William vit avec inquiétude son fils s'éloigner muni d'un paquetage. Il tenta de se rassurer en se disant que, à son âge, lui aussi avait dû quitter son foyer pour travailler. Günther était devenu un homme sans qu'il s'en fût aperçu. Il alla se coucher.

Plus tard dans la soirée, on frappa à la porte. À l'extérieur, on entendait le bruissement des éléments ballottés par la poussée atmosphérique qui retentissait jusque dans la bulle protectrice de la cité. William et Clara, réveillés en sursaut, se raidirent. Ils avaient vu les allées et venues de la milice dans le quartier, la caravane des pleurs s'emplissait, emmenant ses passagers vers une destination inconnue. On craignait, à tout moment, de figurer sur une liste noire, funeste. Quand Clara cligna des yeux en guise d'approbation, William se leva lourdement pour ouvrir. Matt et un inconnu se tenaient penauds devant l'entrée. Alter hocha la tête dans un salut muet et les fit entrer. Madame Alter, qui sentait l'inquiétude de ses invités, demanda à ses filles de retourner se coucher. Elles partirent, grognons, laissant les adultes entre eux.

— Clara, dit Matt l'air agité, le regard fuyant dans tous les coins de la petite pièce, il faut partir. Günther et toi êtes en danger.

Elle exprima son étonnement devant les visiteurs plantés au milieu de la pièce.

— Je ne comprends pas. D'où vous vient cette information ?

Les deux hommes se regardèrent, ne sachant ce qu'ils pouvaient avouer.

— Voilà, dit Matt à voix basse, en se penchant vers l'avant comme pour mieux diriger ses paroles. Nous avons surpris une conversation entre Forster et Hman. L'évacuation des hybrides du centre-ville est imminente. Le ghetto est surpeuplé, le parti craint que les croisés multiplient leur pouvoir en restant confinés sur un si petit territoire. Hman est chargé du transport.

— Où veut-il que l'on aille ? demanda l'épouse, atterrée.

Les deux hommes se regardèrent.

— Hman a parlé de transfert vers la Cité des Croisés et la Terre.

— Curieux, lâcha William, Günther est le seul contact officiel de la Cité des Croisés et aucun plan n'a encore été décidé.

Impatient, le ton de Matt monta.

— Vous devez vous cacher !

— Je veux bien, mais où ?

L'ami silencieux, resté en retrait jusqu'alors, intervint.

— Je peux vous aider, Madame. Rien ne me relie à vous mais Matt m'a demandé de mettre à disposition ma cave, une cellule encore plus petite que les autres mais complètement oubliée des autorités. Moi-même, j'ignorais son existence lorsque j'ai emménagé.

— C'est un ami, un ancien artisan. Il a refusé de prendre sa carte du parti et s'est vu affecté avec nous à la mine. Rien à craindre.

Clara le sonda tout de même, l'homme était bon et honnête. Ni un héros, ni un traître.

— Combien de temps ? demanda William.

— Cette nuit au moins. Pour le reste nous verrons.

Clara eut à peine le temps de prendre quelques affaires. Elle bloqua son hyperperception afin de ne pas transmettre sa peur à d'autres sensitifs. Elle était non seulement contrariée de devoir laisser William et les enfants seuls, mais aussi terriblement inquiète du départ précipité de Günther qu'elle venait de découvrir.

Au milieu de la nuit, on frappa bruyamment à la porte. Réveillé de nouveau par le tapage, William hésita à ouvrir et resta un moment assis sur le canapé. Qu'allait-il dire ? Que ferait-on aux enfants ? Finalement, la porte fut défoncée et William vit surgir dans son salon des hommes armés. Ils se voulaient rassurants, mettre sa femme et son fils à l'abri, dans un endroit plus approprié. Forster, le responsable des Croisés, était au courant, il devait avoir confiance. William fit ce qu'il faisait de mieux et se tut. On l'emmena.

Le même soir, Alan fut invité par Northiss à déjeuner. Il invita également les Arendt mais les enfants refusèrent obstinément d'obtempérer.

— On va pas en plus se taper des déjeuners entre adultes ! lança Nahnah à sa mère qui n'insista pas.

Dolly était bien heureuse, finalement, de voir du monde et sortir dans la haute société. Cette seule activité l'occupa une semaine car elle n'avait plus rien à se mettre. Elle fit tailler une tenue sur mesure, prépara la soirée avec North, choisit pour lui des

mets qu'elle imaginait succulents et le rejoignit dans son cab personnel plusieurs heures avant le début de la soirée. C'était la première fois qu'ils s'affichaient officiellement ensemble, révélant au reste du monde leur engagement mutuel. Dolly était surexcitée, cet Alan T. était une sommité, il devait être fascinant.

Alan avait prévenu North qu'il viendrait seul. Il fut ponctuel et impressionné par la demeure du psychiatre. Bien que Dolly n'entendît rien à la nanomatique, elle put suivre la conversation. Son augmentation aidant, elle portait pour l'occasion d'élégantes lunettes qui donnaient un synonyme à chaque terme spécialisé utilisé par Alan et North qui, de toute façon, la ménageaient, se montrant pédagogues en élucidant chaque point technique de la conversation. Après avoir parlé informatique, on parla psychanalyse. L'attention de Dolly s'essouffla car elle avait perdu l'habitude – et l'envie – de se concentrer. Vint son tour de conduire la conversation et on parla cuisine moléculaire. Une chose en amenant une autre, elle sortit une photo de ses enfants. De même que North avait cru reconnaître la dulcinée d'Alan T., le PDG eut un sentiment de familiarité en tenant l'hologramme de Nahnah entre ses mains.

— Vous avez de beaux enfants, Madame, dit-il avec sincérité.

Il rendit ses photos à Dolly avec un sourire aimable, tracassé par une impression d'intimité.

La Cité des Croisés était à présent ensevelie sous une fine couche de poussière qu'aucune pluie ne venait amalgamer. La tempête, bien qu'impressionnante de l'extérieur, n'était pas violente, la pression atmosphérique ne représentant qu'un centième de la pression sur Terre. Elle ne causerait que peu de dégâts mais rendait hasardeux tout déplacement à l'extérieur de la sphère protectrice.

Shana, Mahda et Sheyi étaient impressionnés par cette réunion en conseil des trois ordres. Les sages parmi les sages étaient assis au centre de l'assemblée, constituée de rangées circulaires dans la plus grande salle de la cité. Ils étaient séparés pour la première fois, chacun intégrant l'ordre qui était le sien. Shana savourait ce moment. Elle était parmi d'autres sages, jeunes et vieux, dont l'aura rayonnait avec plus ou moins d'intensité, et elle saisissait leur pensée sans mot articulé. Elle se sentait grandie par la présence d'autres êtres de lumière préoccupés par la justice et le bien.

Au centre de cette vaste assemblée qui comprenait des centaines de croisés venus de toutes les cités, Shana reconnut Malwann, la mère de Sheyi, qu'elle admirait. Malwann était son guide spirituel, sage parmi les sages de son ordre. Elle prit la parole.

— Mes frères, mes sœurs, nous connaissons les jours tristes qui s'abattent sur Méridienne. Depuis trop longtemps, mes frères, mes sœurs, nous dormons, nous contemplons. Et qu'avons-nous changé concrètement ? Rien. Nous sommes revenus à l'âge de Terre et le fascisme menace de nous annihiler. Ici, mes amis, ensemble, nous allons cesser de penser ce que nous sommes, pour penser ce que nous ferons.

Applaudissements silencieux, embrasement des membres de l'ordre éthique, ainsi avait parlé la grande Malwann, sage d'entre les sages. Elle reprit :

— Nous discuterons ici de pratique, d'expérience, de vie en société et donc, finalement, de la vie présurienne ou post-humaine.

Elle passa la parole à l'ordre politique, représenté par le maître de Mahda, sage parmi les sages : Manzi.

— L'ordre du jour sera concis, nous discuterons ensemble de notre avenir dans la *Vita Activa*, c'est-à-dire principalement dans le travail et la vie politique. Où voulons-nous vivre et comment ?

Le procédé était simple. Les sages discutaient en mode ouvert des questions communes puis échangeaient avec ceux de leur ordre sur un canal privé. Le premier point abordé fut celui du travail. Avant de décider s'ils devaient ou non l'accomplir avec des humains-purs, les croisés opposèrent leur vision du labeur. Certains, au sein de chaque ordre, considéraient le travail comme essentiel à l'identité présurienne. Pour beaucoup, les incroyables capacités cognitives des hybrides, dues au développement ahurissant de leur cortex préfrontal, avait une finalité évidente : travailler mieux, plus et plus vite.

— Et pour faire quoi ? s'indigna Malwann. Le travail doit toujours recommencer pour satisfaire nos besoins vitaux, comme manger ou dormir. Mais cela s'arrête là. Au-delà, le travail devient de l'esclavage.

Nombreux furent ceux qui affirmèrent leur désaccord mais Shana fut éblouie par l'intelligence de son leader. L'adolescente irradiait la dévotion de tout son être. Malwann ressentit sa bienveillance et lança à sa belle-fille un regard qui semblait la remercier. Elle savait affronter l'adversité et écouter ses opposants, ne fléchissait jamais, et trouvait toujours de nouveaux arguments qui élucidaient son point de vue pourtant complexe.

Le débat était ouvert. Les sages de l'ordre politique et militaire cédaient la parole à Malwann au début de chaque débat. Comme Shana était liée à Mahda et Sheyi, Malwann était liée à Manzi et Randa. Elle était forte et courageuse, mais elle n'était pas épargnée par la horde qui l'entourait, des êtres plus ou moins grands qui s'agitaient comme des enfants insouciant.

Les discussions autour du travail faiblissaient quand Randa, le sage de l'ordre militaire, prit la parole. Il était temps d'aborder le domaine de l'action, point faible de tous les croisés. Le présurien était long à passer à l'acte. Il doutait, hésitait et, sur ce terrain, l'humain-pur pourrait le dépasser et le conduire à sa perte. Randa s'expliqua :

— Les humains ont besoin de la parole car ils sont différents les uns des autres. Ils ont également besoin de l'action pour se faire comprendre. Le présurien, lui, se comprend sans un mot. Nous nous *entendons*, dans tous les sens du terme. Notre tendance à l'action s'en trouve diminuée. Ce second point de l'ordre du jour est crucial car nous devons nous préparer à une action imminente. Nous ne tomberons peut-être pas d'accord sur ce que nous devons faire à l'avenir mais nous devons en discuter dès à présent. Sinon, nous mourrons.

À ces mots, Shana, terrifiée, se tourna vers Mahda et Sheyi qui, eux aussi, la regardaient d'un air qui trahissait leur inquiétude.



À la hâte, tout en s’habillant, le père Alter avait mis des affaires dans un sac-à-dos, y glissant discrètement la boîte remise par son fils. Deux gardes l’emmenèrent vers le convoi sur la place du marché, empli de familles de déportés. *Pour aller où ?* se demanda-t-il. *Vers la Cité des Croisés ?* Il n’y croyait pas un instant et prendrait la fuite dès la première occasion. Il se pencha pour regarder à travers le hublot et constata que tous les volets de la ville étaient fermés. Aucun témoin. Mais, à l’intérieur des foyers, nul doute que les citoyens terrorisés entendaient les femmes et les enfants gémir d’angoisse et d’inquiétude. Sur les sièges à côté de lui, des parents s’assirent avec leur progéniture. La caravane se mit en branle et quitta furtivement le cœur de la cité. Ils passèrent devant plusieurs gardes-frontières et se retrouvèrent rapidement sur le sol chaotique de la planète rouge. Ils allaient certainement traverser l’Intercité, un désert aride, sans atmosphère, qui séparait la Cité Méridienne des autres cités.

— Il paraît qu’on se rend à la Cité des Croisés, dit à voix basse une mère de famille qui tenait sa petite fille endormie sur ses genoux.

William lui sourit, à quoi bon inquiéter ces braves gens ? Il avait la satisfaction d’avoir caché son fils et sa femme à temps. Que feraient les gardes d’un non-hybride ? Un citoyen comme les autres. Allaient-ils lui arracher des aveux ? Cela semblait peu probable tant les gardes se voulaient rassurants. Ils voyagèrent ainsi plusieurs heures. Le trajet fut pénible et terrifiant, la carcasse de l’engin brimbalait de tout côté, ballottée par des bourrasques soufflant à plus de cent kilomètres à l’heure. Dans le sable tourbillonnant

siphonné par un ciel gourmand, le conducteur, ne voyant pas où il se dirigeait, conduisait à l'aveugle.

Au petit matin, le convoi des pleurs arriva épuisé dans un campement provisoire, sous oxygène, où des baraquements les attendaient. Alter guetta par la fenêtre, essaya de se repérer grâce au ciel mais ne vit ni la Terre ni Phobos. Impossible de se situer. Il regarda le camp où ils s'étaient arrêtés : pas d'issue, des gardes partout. Une grande coque en plastique transparent formait un cube, éclairé de l'intérieur, contenant des tentes. Tout cela devenait très confus.

À l'entrée du complexe, les miliciens, reconnaissables à leur combi grise, baguaient les arrivants. Une jeune recrue prit William en charge, lui greffa un identifiant et l'informa du numéro du hangar dans lequel il logerait en attendant le départ pour sa destination définitive.

— Je veux parler à Forster, c'est une erreur, je ne suis pas hybride, dit William en regardant son jeune interlocuteur dans les yeux.

C'était presque un enfant, pas tout à fait un homme. Il s'étonna.

— Forster ? Connais pas...

— C'est le chef de l'organisation suriste. Il vous confirmera.

— Ma foi, répondit le bleu, emmitoufflé dans sa combinaison, je vais le signaler. De toute façon, je vois qu'on vous a mis avec les opposants politiques. C'est qu'ils le savent très bien que vous n'êtes pas hybride.

Puis, regardant William avec curiosité :

— Accélérationniste ?

— Non. Fit sèchement le vieil Indien.

— Expansionniste ?

— Non, répéta-t-il.

— Bon, c'est noté pour Forster, allez dans votre dortoir.

William traversa les allées éclairées qui laissaient transparaître les plis de la toile à oxygène sur le toit. Au loin, il ne voyait pas la lumière des cités, ils étaient isolés. À bout de forces, il se rendit dans son baraquement, trouva un lit et sombra dans un profond sommeil.

Plusieurs heures après s'être endormi, il fut réveillé par le moteur des caravanes qui démarraient. Lorsqu'il sortit, à l'aube, le camp était quasiment vide. La vue tourmentée sur le désert rougeâtre de Mars était éblouissante, en accord total avec la gravité de la situation. Son corps se vida de désespoir, il sentit son moral flancher. Partout, les éléments se déchaînaient, obturant l'horizon, comme un mauvais présage. De façon tout à fait inattendue, son moral se redressa et il se demanda si ce n'était pas son fils qui manipulait son esprit. Comment ce prodige était-il possible compte tenu des distances qui le séparaient de la cité ? Le garde de nuit le vit au loin et lui fit signe de se rapprocher. Il lui transmit l'appel de Forster.

Forster entra dans le bureau d'Hman d'une humeur massacrate.

— Nous avons un accord, lui dit-il.

L'officier le fixa, manifestement troublé.

— Bien sûr, confirma-t-il, un accord est un accord. Vous me livrez les hybrides et vous pourrez partir avec ceux de votre choix pour repeupler la Terre. Que se passe-t-il ?

Forster se contint pour conserver son calme.

— Hier, vous avez embarqué un non-hybride alors que vous cherchiez sa femme et son fils.

— Vraiment ? s'étonna Hman. Son nom ?

Il prit ses renseignements et comprit la méprise. Ses hommes n'avaient pas voulu revenir bredouilles. Il appela Enri et lui transmit des consignes claires : William Alter devait immédiatement quitter le camp. Puis il remercia Forster qui prit congé.

Enri était doublement contrarié car on n'avait, de plus, aucune trace du fils Alter. Ce gars devait pourtant disparaître, il en avait fait une affaire personnelle. Il avait lancé un avis de recherche et visionnait les captations numériques, mais la rue des Alter était un véritable coupe-gorge, sans éclairage nocturne. De jour, il était également difficile de distinguer une silhouette, les murs rapprochés des bâtiments plongeant les visiteurs dans la pénombre. Günther lui avait échappé. Il repensa à William : Forster pouvait rêver ! Les ordres étaient formels, nul ne ressortait d'un camp une fois qu'il y était entré. Il tenait enfin sa vengeance sur Günther qui souffrirait comme lui-même avait souffert quand il

lui avait volé Nahnah. Cette pensée atténuait un peu sa peine, même si elle ne lui rendait pas l'objet de son tourment.

Un sourire vint animer son visage enfantin. Il se replongea alors dans ses recherches généalogiques, extrayant des fichiers l'identité de croisés inconnus. Il avait fait de grandes avancées : grâce à la liste de Forster, les brigades avaient pu arrêter de nombreux hybrides. Il restait cependant une liste plus secrète de jeunes enfants croisés qui auraient survécu à la précédente rafle, près de quinze années plus tôt. Un médecin s'était occupé d'eux. S'il retrouvait son nom, il retrouverait les enfants.

Alan avait pris sa décision, il voulait savoir. Il avait rendez-vous avec le docteur Meyer et comptait bien lui soutirer davantage d'informations. Depuis la nouvelle de sa paternité, il n'en dormait plus. Coco et lui avaient rêvé de vivre ensemble et d'avoir un enfant. Ils s'étaient aimés passionnément et Alan comptait récupérer sa progéniture. De son côté, le médecin n'était pas dupe. Il n'avait plus revu cet homme depuis plus de dix ans et voilà qu'il réapparissait dans son cabinet. Il savait ce que le PDG de Big Data voulait. Il le fit entrer puis le pria de se mettre à son aise.

— Tu te doutes de la raison de ma visite, lâcha Alan de but en blanc, l'air fâché.

— Oui, bien sûr.

Meyer avait une allure débonnaire, les traits souriants, le corps arrondi par de copieux repas. C'était un bon vivant. Son visage expressif ne parvenait pas à cacher sa gêne. Le médecin reprit :

— Écoute, je comprends ta démarche et je ne m'y oppose pas. Mais, auparavant, je dois rencontrer la famille d'accueil de la petite.

— C'est une fille ?

Alan semblait étonné, il était fasciné par cette information concernant son enfant. Une fille ! Il imagina immédiatement ses traits, la façonna selon ses fantasmes, décida qu'elle devait ressembler à sa mère. Brune, à la peau lumineuse, les yeux verts, le regard effronté.

— Je dois la voir ! gémit-il.

Il s'était avancé sur sa chaise, son corps suppliant pointait vers le médecin. Tirillé entre la culpabilité et la compassion, ce dernier le rassura.

— Je m'en occupe aujourd'hui même, Alan.

L'homme qui se trouvait en face du médecin était métamorphosé par l'inquiétude, des cernes sous les yeux indiquaient qu'il dormait mal. Après la disparition de Tania, il s'était réfugié dans le travail et avait créé un personnage fantasque derrière lequel il se cachait. Il s'était détourné de ses anciennes connaissances, enfermé dans une tour d'ivoire, isolé au creux d'une montagne que l'on savait loin de tout. Son succès financier avait renforcé le mystère qui l'entourait et, après le décès du père de Tania, Meyer n'avait plus eu l'occasion d'approcher Alan. Il n'en avait pas eu le courage non plus, s'en voulant d'avoir cédé à la pression parentale qui ne voulait pas qu'un scandale éclate. Devant son bureau, Meyer regardait avec impuissance Alan s'affaisser sur sa chaise, la tête entre les mains. Il retrouvait le jeune homme de vingt ans, tout juste sorti de l'orphelinat, dont le premier amour se soldait par un drame. Tania avait sauté du troisième étage.

— Alan, reprit le médecin, je vais te donner des cachets pour dormir, rien de violent tu verras. Il faut te reposer. Laisse-moi mener mon enquête, je te recontacterai.

Meyer se souvenait de l'affaire comme si c'était hier. Dépressive à la suite de sa séparation, Tania était incapable de s'occuper de son bébé. Avec l'accord des parents, l'enfant lui fut retiré. Meyer avait alors recommandé du repos et prescrit des antidépresseurs que la jeune fille avait feint d'avaler. La famille avait demandé au frère de Tania de veiller sur la désespérée qui, une nuit, échappa à sa vigilance pour commettre l'irréparable. La suite ne pouvait pas s'inventer. Un mineur avait ramassé au petit matin le corps disloqué de la malheureuse et l'avait transporté jusqu'au troisième étage où les parents, épouvantés, lui avaient claqué la porte au nez. Cloîtrés chez eux, ils avaient refusé obstinément d'ouvrir à la police qui avait fini par prévenir Alan.

Nahnah ne dormait plus depuis qu'elle avait découvert ses capacités télépathiques. Puisqu'elle n'était pas schizo, elle avait fini par jeter ses derniers cachets. Certes, son cerveau était atteint mais pas comme le spécialiste l'entendait. Persuadée que son amie se moquait d'elle, Enajr avait eu du mal à la croire. Nahnah, pour prouver ses talents de télépathe, avait dû le démontrer sur de nombreux sujets. Lorsqu'elle ne s'amusait pas à communiquer à distance, l'adolescente passait la nuit à imaginer diverses explications éclairant son incroyable capacité. Cette révélation avait bouleversé sa vie et transformé son identité. En revisitant son passé récent et en consultant ses notes, elle s'aperçut que ses premières communications à distance étaient apparues après ses premières règles, ce qui avait mis North sur la piste de la schizophrénie, ce trouble apparaissant en principe au moment de l'adolescence. Elle avait par ailleurs discuté avec Günther qui avait confirmé que ses talents télépathiques s'étaient amplifiés à l'adolescence. Si Dolly avait eu un ancêtre hybride, les Arendt posséderaient ce don sans le savoir. Cette hypothèse l'excitait car elle la rapprochait davantage des Alter. Bientôt, elle en parlerait avec sa mère pour élucider le mystère mais elle ne trouvait jamais le bon moment. En attendant, elle continuait d'imaginer divers scénarios avant de s'endormir. Se pouvait-il que ce soit son père qui ait une ascendance hybride ? Avait-elle été adoptée, enlevée ? Elle avait cherché, dans les albums de famille, des photos d'elle quand elle était nourrisson. Se pouvait-il qu'il s'agisse d'un autre bébé ? Lorsque les questions sur son origine se dissipaient, d'autres surgissaient. Elle se demandait ainsi qui étaient ces êtres luminescents qu'elle percevait au cours de ses contacts. Günther était resté évasif. Elle devait trouver son propre chemin vers ces entités, car il n'y avait pas une mais de multiples façons de vivre sa surianité. Il refusait de lui imposer la sienne. Cette démarche l'avait contrariée car elle avait le sentiment de devoir rattraper le temps perdu.

En attendant, Dolly avait accepté que Nahnah soit soumise à une séance d'hypnose en sa présence. Alors qu'elles entraient dans le cabinet de North, Dolly reçut un appel qu'elle refusa. Elle avait vu l'origine de la transmission qui l'avait glacée d'horreur. Elle fut prise d'une crise de panique, s'imaginant aller en prison. Son intuition la trompant rarement, elle devait anticiper, prendre un avocat. Tout se bousculait dans sa

tête et elle finit par dissimuler son inquiétude à ses proches en arborant un large sourire qui fit illusion.

La régression fut précédée d'une discussion au cours de laquelle Nahnah raconta au médecin ses souvenirs d'enfance. Il la pria de dessiner les êtres luminescents qu'elle avait vus ainsi que le plan de l'habitation qu'elle visitait au cours de ses hallucinations. North la fit ensuite régresser et lui demanda si, de sa chambre, elle voyait une lumière blanche traverser les murs. N'avait-elle pas aperçu, par la fenêtre, la forme intrigante d'un vaisseau spatial ? N'avait-elle pas rencontré plus jeune les êtres lumineux qu'elle décrivait ? Rien ne semblait concorder.

L'hypnose dura près d'une heure. Le médecin et sa patiente partirent d'un passé lointain pour se rapprocher lentement du temps présent. Nahnah prit une voix douce qui ne lui appartenait pas, tandis que son corps se crispait. Dès qu'elle entra en transe, le volume de sa voix baissa. Les premières images affluaient, notamment celles de sa chambre, avec des murs bleus. Elle se vit allongée dans son lit. La maison paraissait silencieuse et, pourtant, elle se sentait tendue, anticipant une expérience pénible imminente. Une étrange luminosité éclairait la cellule quand elle sentit son esprit sortir de son corps pour se mouvoir avec fluidité à travers la maison, puis dans la ville pour finalement transpercer un voile qui la séparait du lieu suivant. Dolly se trouvait en retrait derrière North lorsqu'elle vit sa fille trembler, transpirer et serrer les poings. Nahnah décrivit le lieu étrange dans lequel elle se trouvait, la sensation de froid devenait très prégnante. North prit sa main pour la rassurer.

— Ils sont là, parvint-elle à articuler. Il n'y a aucune raison d'avoir peur, je les connais.

Elle se mit alors à baragouiner dans une langue étrange, structurée, que North s'empressa d'enregistrer. L'adolescente s'était détendue, elle semblait à présent à son aise, souriant presque. Ses traits s'étaient adoucis, l'expérience devenait agréable. Cette Nahnah-là sembla à Dolly une autre personne, aimable et douce à la fois, presque soumise aux êtres avec lesquels elle conversait. Pas du tout sa fille ! D'un coup, la patiente cessa de bavarder, trembla de tout son long en transpirant à grosses gouttes. North entama un décompte destiné à la ramener à son état de conscience ordinaire. Nahnah se réveilla en sursaut.

— Alors ? s'enquit-elle, toute haletante.

Il fixa Dolly, perplexe, ne sachant quoi répondre.

— Je vais t'avouer franchement que je suis un peu désarçonné, finit-il par avouer.
C'est que... tu t'es mise à parler dans une langue inconnue.

Il déclencha l'enregistrement et Nahnah fut étonnée d'entendre sa propre voix.

— C'est une blague ! fit-elle en regardant sa mère, c'est ta voix, pas la mienne !

— J'aurais vraiment aimé que ce soit vrai, ma chérie, mais je ne parle que l'allemand et le vieil anglais.

Nahnah le savait bien. North lui repassa la séquence mais elle ne se souvenait de rien. Il proposa de diffuser l'enregistrement auprès de la guilde des médecins.

Lors des séances suivantes, North se focalisa sur la lumière intense des visions nocturnes de sa belle-fille. Alors qu'elle était sous hypnose, il demanda :

— Essaie de me dire si tu as déjà vu cette lumière auparavant.

Il s'avéra, en effet, que Nahnah pouvait avoir déjà vécu une telle expérience de transport lumineux vers ses dix ans. Elle s'en souvenait car elle dormait alors dans la même cellule que sa jeune sœur. La lumière l'avait réveillée, et elle avait ensuite été aspirée à travers une fine membrane derrière laquelle l'attendaient deux silhouettes de sa taille. Ils n'avaient pas de visage mais ils s'adressaient à elle en silence.

— Je n'étais pas habituée à cette surcharge sensorielle. J'ai crié, j'avais mal, commenta Nahnah.

Sa sœur s'était réveillée, mettant fin à ce drôle de rêve. Les sols suivants, Nahnah avait connu de graves maux de têtes.

— Ce fut certainement, dit North, ta première expérience de communication silencieuse à double sens.

Puis le médecin eut l'air ennuyé. Il tripotait nerveusement son stilet, fronçait les sourcils, le regard fuyant.

— Nahnah, Dolly. J'ai fait quelques recherches au sujet de cette langue curieuse que parle Nahnah. Ça n'a rien donné. Je me sens impuissant, je suis désolé.

Persuadé que toutes les pistes n'avaient certainement pas été explorées, Northiss promit d'élucider le mystère de sa belle-fille dont le cas l'occupait pratiquement à plein-

temps. La façon dont Dolly le remercia et emmena sa fille avec précipitation désarçonna le médecin. Au même moment, il reçut un appel de son confrère.

— Cher Meyer, qu'est-ce qui t'amène, vieux fripon ?

Dolly, à peine sortie du cabinet, se figea sur place avant de reprendre une démarche assurée. Il ne lui restait plus qu'à fuir.

Cette fois, il en était sûr, une nouvelle signature tentait de le contacter. Alan s'affairait dans son bureau pour préparer l'évacuation des données de Big Data quand il fut saisi par une force inédite. C'était comme une voix qui l'enveloppait d'un ronronnement inquiétant. Tout d'abord indéfinissable, il finit par reconnaître la voix de Tania, rauque, venue d'outre-tombe. Il était incapable de distinguer le sens des mots qui l'assaillaient mais il entendait des murmures qui l'entouraient de toute part.

— Tu es morte ! hurla-t-il. Tu entends ? Morte !

Les cachets le rendaient vulnérable, il ne se reconnaissait plus. Ayant entendu des cris, Alex l'avait rejoint précipitamment.

— Que t'arrive-t-il ? demanda celui-ci, inquiet.

— J'entends sa voix, confessa le PDG qui alla se servir un verre de macis pour se remettre de ses émotions.

— Coco ? s'enquit son bras droit.

Alan acquiesça. Alex avait vénéré cette envoutante jeune femme qui n'avait eu d'yeux que pour son ami. Il faut dire qu'Alan, libertin, les cheveux en bataille, avait le charme d'un dandy. Ces deux êtres fougueux étaient faits pour se rencontrer, au grand dam d'Alex. À l'époque, le succès d'Alan - qui ne ménageait pas ses efforts - tardait à venir. Mais les tourtereaux n'avaient pas attendu la sécurité matérielle pour s'aimer.

— Tu dois arrêter ces cachets immédiatement, coupa Alex. Tu es méconnaissable. Je compatis, ce qui t'arrive est terrible mais nous avons besoin de ta pleine conscience.

— Je sais, répondit l'associé. Tiens, dit-il en tendant ses pilules dans le creux de sa main, jette-les, je n'en veux plus. Je crois que j'ai digéré la nouvelle.

Alex s'en empara, heureux de voir son leader se ressaisir. Cette histoire l'avait retourné et il y avait de quoi. Alan attendait depuis plusieurs jours que Meyer le contacte et cette situation le rendait nerveux. N'ayant pas l'habitude d'être dans l'expectative ni de

subir les aléas de ses émotions, il encaissait mal cette dépendance. Il faut dire aussi que tout dans la vie d'Alan allait très vite. Les négociations avec les partenaires financiers s'enchaînaient à un rythme frénétique, l'achat et la vente de produits innovants se décidaient en une seconde. Le rythme de cet homme d'affaires s'accélérait constamment, oscillant entre l'urgent et l'important. Dans le cas qui les préoccupait, la tranquillité d'une famille adoptive était en jeu, ce qui justifiait que Meyer prit son temps. Alan le savait, il ne pouvait pas débarquer subitement dans la vie de ces gens, en prétextant être le père de cette jeune fille dont il ne savait rien. D'ailleurs, à bien y penser, fallait-il vraiment prendre contact ? Il en doutait presque à présent.

Les panneaux solaires, recouverts de poussière, ne fonctionnaient plus et Forster grelottait. Affecté au transport des bonbonnes à oxygène, il se tuait à la tâche, emportant sur des diables des montagnes de bouteilles. Un ancien ouvrier lui avait conseillé de laisser un vide, tel un trou, au milieu du tas, afin d'obtenir une charge plus légère. D'abord réticent, il se rendit vite compte que cette astuce pourrait lui sauver la vie. L'ouvrier qui l'avait conseillé n'était autre que William, avec lequel il s'était opposé au cours de la réunion des hybrides. Ni l'un ni l'autre n'avaient souhaité revenir sur ce qui les avait séparés. Forster comprit que le père Alter avait été emprisonné en compensation de la disparition de sa femme et son fils. Bien que rejeté par les autres car il n'était ni hybride ni opposant, son aptitude à obtenir des informations et de la nourriture imposait le respect. L'homme semblait plus dégourdi que ses codétenus qui avaient occupé toute leur vie des fonctions intellectuelles, mais il restait exclu de toute la communication silencieuse entre hybrides dans le baraquement.

Chaque sol, des camions emplis de prisonniers partaient du campement dans la mauvaise direction. Forster et William, se repérant grâce aux étoiles, avaient situé la Cité des Croisés et la base de lancement vers la Terre. Les caravanes ne partaient jamais vers l'une ou l'autre direction et revenaient vides de chargement. Le départ s'effectuait de nuit, ce qui laissait penser que les organisateurs souhaitaient rester discrets. Avant sa détention, Hman n'avait plus accepté de recevoir son ancien secrétaire pour négocier un quelconque départ vers une terre promise. Comme si le gouvernement avait renoncé à cette idée. Depuis son arrestation, il lui semblait ne devoir sa survie qu'à son statut de leader. Forster logeait dans un baraquement avec d'autres spéciaux, tels le père Alter et des opposants politiques. Si la pensée de la mort était refoulée, celle de la nourriture devenait une obsession. Les spéciaux s'étaient associés dans cette quête et Alter, resquilleur, ramenait de la nourriture pour Forster. En échange, ce dernier avait adressé un message à Hman dans lequel il l'appelait à l'aide. Les gardes, quant à eux, n'étaient pas mauvais, ils restaient à bonne distance des hybrides, sans parler, un casque métallique sur la tête, une visière devant les yeux. Ils étaient lourdement armés et surveillaient avec lassitude les allées et venues des prisonniers. Cependant, la corruption était de mise,

permettant de troquer des tranquillisants et de la nourriture contre des avoirs stockés sur des comptes secrets. William connaissait l'un des gardes qui lui avait accordé quelques libéralités comme se raser ou se doucher.

Depuis la réunion du parti où le mot « éradication » avait été prononcé, Hman ne recevait que des informations parcellaires mais précises, liées au travail qu'il devait faire, et rien de plus. Sa mission consistait notamment à transporter les hybrides d'un point A vers un point B, sans attirer l'attention de la population. Il travaillait sans relâche dans son bureau où Enri avait fait installer un vieux poêle à gaz, rare et précieux, pour pallier une panne momentanée des panneaux solaires. Alors que s'installait l'hiver martien, tout le monde portait des gants, un chapeau et un col haut. Certains ne quittaient même plus les bureaux, des robots se chargeant de l'acheminement du courrier et des achats en ville. Le rendement de la cité avait baissé de soixante-dix pour cent et Méri résumait ainsi la situation : « Les panneaux solaires ne sont alimentés que quelques minutes par jour, juste assez pour réchauffer les bâtiments publics où s'entassaient quelques familles dans le besoin. Les communications avec H942 ont été coupées. Au plus fort de la tempête, la Cité Méridienne est livrée à elle-même ».

Enri reçut un appel de Söh, le directeur du camp de redressement des hybrides. Celui-ci lui fit part de la demande insistante de l'ancien secrétaire d'Hman, Forster, qui venait d'arriver et réclamait de toute urgence un entretien avec son ancien patron. Enri retransmit l'appel à son directeur. La communication terminée, Hman prit le temps de la réflexion.

— Très bien, confia-t-il à son secrétaire, cet homme s'est toujours bien tenu, il mérite que je m'occupe de lui. Organisez mon déplacement jusqu'au campement.

Cette nouvelle mécontenta le jeune homme qui espérait que Forster croupirait dans ce trou assez longtemps pour faire oublier l'affaire Alter. Organiser ce voyage fut difficile car plus aucun transport ne circulait en dehors de la cité. Le jeune secrétaire se trouva dans l'obligation de proposer à son patron une place dans le convoi des pleurs avec les déportés, espérant secrètement que cela le dissuaderait de faire le déplacement. Mais il n'en fut rien. Avant son départ, Hman contacta Ebner, le chef de la Polsec, afin de savoir pour quelles raisons son ancien secrétaire était interné. Ebner prétendit ne pas s'en

souvenir, ce qui vexa Hman.

— On a bien dû s’apercevoir que cet homme avait travaillé pour moi durant une dizaine d’années ! Et personne n’a songé à me contacter ?

— Ah oui, je m’en souviens à présent, dit faussement Ebner. C’est que... il a été maladroit. Disons qu’il a tenté de fuir vers H942. Nous l’avons donc arrêté et envoyé au camp.

Hman était interloqué.

— Fuir ? Mais pourquoi ?

Il était ennuyé par le comportement de son ancien collaborateur que, fort heureusement, il avait licencié.

— Comprenez bien, poursuivit le chef de la Polsec, je lis ici que mes hommes ne vous ont rien dit pour ne pas vous mettre dans l’embarras.

— Bien sûr, bien sûr, convint Hman, certain que la Polsec était ravie de l’humilier.

Il se rendit dans le camp de redressement pour rendre visite à Forster. Le trajet fut pénible, Hman devant supporter les plaintes de ceux qu’il envoyait lui-même à une mort certaine. Il trouva tout de même le sommeil grâce à une mini-machine à rêves dont il clipsa l’un des capteurs sur son front.

Au petit matin, il fut accueilli par Söh en personne qui lui expliqua que, selon la procédure du chef de toutes les polices, personne ne pouvait sortir du camp une fois qu’il y était entré. Le responsable en logistique se sentit un peu abattu. Lui qui voulait en mettre plein la vue à ses collègues de la Polsec, il se retrouvait coincé avec son ancien collaborateur qui lui faisait honte par ses multiples maladresses.

On alla chercher Forster qui était dans une brigade de travail, puis on installa les deux hommes dans une salle ensoleillée où pénétrait une lumière rougeâtre. Le prisonnier lui fit part de sa tristesse, voire de son désespoir. Son activité n’avait aucun sens, les gardes ne l’appelaient même plus par son nom mais par le numéro de sa cellule, le numéro 7.

— Eh bien mon cher ami, souffla Hman, nous voilà dans un sale pétrin. C’est vraiment pas de chance !

Un silence déprimant s’abattit dans la salle, faisant virer la lumière du rouge au jaune. Hman crut bon de préciser.

— Écoutez, je ne peux rien faire pour vous et le général Söh non plus, je lui ai parlé. Il m'a dit que vous aviez fait une grosse bêtise, que vous vous êtes caché et avez voulu fuir, ce qu'après tout vous n'aviez pas besoin de faire.

— Comment ça ? hasarda le prisonnier, bouleversé.

— Eh bien, en tant que responsable des hybrides de votre quartier, vous ne risquiez pas la déportation.

Le dit hybride resta sans voix. Puis il se ressaisit et rétorqua.

— Mais comment voulez-vous que je vive dignement dans la cité sans avoir le droit de travailler ?

— Ah ! Mais justement, vous en avez un de travail à présent, à ce que je vois. Les choses s'améliorent !

Forster avait perdu l'habitude du cynisme déshumanisé de son ancien patron. Il insista.

— Le travail ici est très dur !

— Bon, fit Hman. Je vais essayer de vous en dispenser.

Il entra en contact avec Söh, resté dans son bureau.

— Il ne faut pas que Forster travaille, lança Hman à l'autre bout du transiphone, sur un ton péremptoire.

Son collègue répliqua sur le même ton :

— Ici, tout le monde travaille !

L'ancien directeur des mines, qui voulait quitter le camp en ayant gagné la partie, tenta une négociation.

— Et un travail moins pénible, alors ?

— Mmmh... pourquoi pas, répondit son interlocuteur.

Hman, qui connaissait bien l'organisation des camps, proposa :

— Et s'il était chargé d'égaliser la terre sur les sentiers ? Je veux qu'il ait le droit de se reposer avec son balai.

Söh, certainement attendri par la loyauté d'Hman, finit par céder.

— Entendu, ça me va.

Hman raccrocha et se tourna vers Forster pour lui annoncer la bonne nouvelle. Le détenu, soulagé, lui reparla du père Alter qui n'était pas hybride mais citoyen méridien. Si

sa détention s'ébruitait, la presse pourrait s'emparer de l'affaire. Hman, qui avait oublié ce dossier, quitta le camp de nouveau soucieux. Il ne pouvait pas demander un nouveau service à son homologue et on lui avait clairement fait comprendre que personne ne ressortait des camps. Il attendit patiemment le départ d'une navette militaire, assis vers un horizon occulté par un voile de brume épaisse couleur rouille, que l'on disait composée d'argile. Il oublia rapidement William Alter.

Une semaine après cet entretien, Enri apprit à Hman que Forster était mort, fusillé en représailles, suite à un vol dans le campement. L'adolescent espérait qu'une fois Forster mort, Hman se détournerait de l'affaire Alter, lui laissant le champ libre pour achever sa vengeance.

— Les salauds ! Ils me le paieront ! Incapables de tenir une promesse.

Son patron fulminait, Söh l'avait vraiment pris pour un idiot. Il lui rendrait la pareille à l'occasion. On en voulait certainement à son poste, ces envieux essayaient de lui nuire jusqu'à ce qu'il craque. C'était mal le connaître car peu de choses parvenaient à l'atteindre et certainement pas la mort de l'ami Forster. Après réflexion, il trouva la façon de se venger, la détention injustifiée de William Alter lui étant revenue en mémoire. Il demanda à Enri de contacter l'un de ses collègues à Ledz, le ghetto d'H942 où les hybrides vivaient en paix et, sachant qu'aucune mesure d'extermination n'était prévue là-bas, il décida d'y envoyer Alter. Cette décision pourrait lui valoir de gros ennuis, car le ghetto était surpeuplé et son directeur n'était pas d'humeur à accueillir de nouveaux migrants. Cependant, il jubilait de rendre la pareille à ce porc de Söh.

Après les événements de la journée, Enri traîna dans le quartier déshérité où vivait son tuteur. Il ressassait les décisions de son patron, contrarié, se demandant comment faire échouer le projet de sauvetage de William Alter sans pour autant se mettre Hman à dos. Il haïssait Günther qui lui avait volé Nahnah, il voulait anéantir toute sa famille comme Günther avait anéanti tous ses espoirs de bonheur. Cela faisait des lunes qu'il n'avait pas vu la belle Nahnah qui prenait à présent des cours à distance. Il en était très affecté, frôlait la dépression, et souffrait de devoir cacher son état à ses proches, au travail, au lycée, pour dissimuler toute preuve de faiblesse. La société n'était pas faite pour les défailants. Par dépit, il s'était rapproché d'Enajr, son dernier lien avec la famille

Arendt, dont elle lui donnait régulièrement des nouvelles. C'est ainsi qu'il avait appris à la connaître. Finalement, Enajr n'était pas mal. Bien qu'un peu potelée, elle brillait par son intelligence et sa culture. Nul doute qu'elle ferait de l'effet sur les membres du parti et serait un atout pour sa carrière. De plus, elle était follement éprise de lui, ce dont il avait besoin en ce moment. Il s'était donc radouci et se montrait un peu plus entreprenant à son égard. Bien sûr, il n'y aurait jamais de passion torride entre eux, mais Enri envisageait désormais la possibilité d'une relation intéressée avec une femme. Karl lui avait expliqué qu'il devait faire la part des choses et distinguer celle qui serait la mère de ses enfants de toutes celles qui pourraient devenir ses maîtresses. C'était nouveau pour lui. Il fut d'abord choqué par ces propos puis se dit qu'il refusait de souffrir de nouveau comme il avait souffert avec Nahnah.

Il fit un tour dans la rue des Alter pour voir ce qu'il s'y passait et fouiner un peu. Il vit de la lumière, entendit la voix des jumelles. Alors qu'il tentait de regarder à l'intérieur de la cellule par un hublot, madame Alter sortit sans le voir – ni le sentir –, suivie de l'une de ses filles, pour acheter de la soupe à un vendeur ambulant. Il se colla au mur, faisant le vide en lui pour ne pas attirer l'attention sensorielle de Clara. Une fois la mère rentrée chez elle, il se garda de toute amplitude émotionnelle qui aurait pu le faire repérer et adressa à son patron un message laconique mais explicite : « Madame Alter de nouveau à son domicile. Possible de récupérer le bon paquet. » Restée dans l'obscurité pour savourer sa soupe, la jeune sœur de Günther l'aperçut. Sa mère l'appela et la fit entrer alors qu'Enri s'éloignait.

Dans les maisons, on entendait le vent qui hurlait. L'embrasement sablonneux qui enveloppait désormais la planète entière empêchait les rayons du soleil de pénétrer la surface du globe. Malgré la protection de la bulle de la cité, les habitations se rafraîchissaient et madame Alter avait sorti des couvertures isothermes pour elle et ses filles. Après la soupe, tout le monde alla se coucher.

Tard dans la nuit, on frappa à la porte. Clara descendit en courant, pensant retrouver son mari, mais elle découvrit devant l'embrasement de jeunes miliciens armés qui lui demandèrent de s'asseoir et lui expliquèrent qu'elle avait raté le précédent convoi vers la Cité des Croisés où son mari l'attendait. Ils portaient des casques épais qui rendaient impossible toute manipulation cognitive. De toute façon, ces garçons n'étaient sûrement

que le maillon d'une longue chaîne administrative et ne devaient rien savoir d'autre que ce qu'ils énonçaient. Clara, espérant que personne ne remarquerait ses filles à l'étage, décida qu'il valait mieux partir rapidement. Désespérée, elle céda et emmena un petit ballot après avoir contacté Nannah et sa voisine pour qu'elles prennent soin des jumelles.

— Est-ce que vous m'entendez ?

Allongée nue sur une plaque de métal, Clara semblait absente. Pourtant, elle répondait d'une voix douce aux demandes de son interlocuteur.

— Oui, je vous entends. Qui êtes-vous ?

— Je suis le docteur Brandt, je suis là pour comprendre d'où vient votre extraordinaire capacité cognitive.

La séance était enregistrée. Clara était un sujet intéressant, très suggestible, aux capacités supérieures à celles des autres cobayes. Il avait donc choisi de passer plus de temps à l'observer. Elle le rendrait certainement célèbre. Le médecin prit la main de la femme dans la sienne, tentant ainsi un rapprochement.

— Je peux vous appeler Clara ?

— Qui est Clara ?

Brandt fut désarçonné par la réponse inattendue du sujet.

— P... Pardon. Mais comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Malwann.

Après réflexion, le spécialiste considéra que Clara avait atteint un autre niveau de conscience, peut-être celui de la surianité. Il interrompit ses recherches pour faire le point et lui demanda de se réveiller. On vint la chercher pour la ramener dans sa cellule. Brandt décida de reprendre son interrogatoire dès le lendemain matin. Il devait documenter au maximum ces précieux instants.

Le jour suivant, Brandt avait établi un nouveau protocole. Clara, raide et méfiante, semblait haïr le médecin malgré toutes les tentatives qu'il faisait pour la rassurer. Il entonna un refrain, auquel sa patiente était habituée, qui lui permit de la faire entrer en transe. Il lut ses notes, de façon à poser les questions nécessaires dans un ordre préétabli. Il était le pionnier de l'hypnose présurienne et en ressentait une certaine fierté.

— Malwann, savez-vous qui je suis ?

— Vous êtes le docteur Brandt.

— Malwann, où vous trouvez-vous en ce moment ?

— Je suis... chez moi.

Il compulsait ses notes et trouva la formule adéquate. Il devait répéter son prénom à chaque début de phrase pour s'assurer que la transe suivait son cours. Il devait également amener le sujet à développer ses réponses.

— Malwann, pouvez-vous préciser ? Chez vous, c'est où ?

Clara répondit de sa petite voix :

— Chez moi, dans la Cité des Croisés.

— Vraiment ?

Le médecin fit une pause, interrompit le film et se connecta aux caméras du réseau. L'une d'elle, portée par un drone, se déplaça vers la Cité des Croisés. Il redémarra l'enregistrement et tenta quelque chose.

— Malwann, pouvez-vous me prouver que vous êtes dans la Cité des Croisés?

Pas de réponse.

— Malwann, pouvez-vous me faire un signe ?

Toujours rien. Une idée lui vint.

— Malwann, pouvez-vous allumer ou éteindre un coin de la cité où vous vous situez ?

Il avait activé le drone qui survolait la cité. À ces mots, un bâtiment s'éteignit entièrement.

— Puissant !

Brandt, médusé, nota :

« La capacité télépathique n'est pas le seul pouvoir des hybrides. Sous certaines conditions, ils peuvent également agir à distance sur l'environnement de la Cité des Croisés. Questions :

- Peuvent-ils agir également sur l'environnement de notre cité ?

- Peuvent-ils agir de façon consciente sur l'environnement ou seulement en état de transe ?

- Sont-ils conscients de leurs capacités ? En ont-ils la totale maîtrise ? »

L'étape suivante consistait à tester le pouvoir réel de la machine à rêves. Dans sa

thèse de doctorat, Brandt avait émis l'hypothèse que les humains-purs utilisaient l'appareil de façon erronée. Il était évident que la tête des Suriens faisait deux fois la taille de celle des humains. Ils devaient donc l'utiliser autrement. Il voulait vérifier son hypothèse et posa le casque sur le crâne de sa patiente, semi-consciente, en plaçant l'un des capteurs sur son front et l'autre sur son gyrus frontal supérieur. Selon ses recherches, placé de la sorte, le dispositif devait stimuler chez les hybrides les informations visuelles mais aussi les processus cognitifs liés au langage, la mémoire ou encore la perception de l'espace. Il ne comprenait pas l'utilité de cette activation. Aussitôt coiffée de la sorte, Clara ouvrit grand les yeux et se crispa pour parler dans une langue étrange qu'il ne reconnut pas.

Toujours sous hypnose, elle sentit une intense décharge dans son esprit et comme un voile blanc tomber devant ses yeux. Elle eut envie de crier mais se focalisa sur la présence familière qu'elle sentait dans la pièce. La silhouette était large, haute, comme figée. C'était un ami qui l'attendait patiemment de l'autre côté de la membrane. Elle hurla finalement à son attention :

— À l'aide ! Au secours ! Aidez-moi ! avant de perdre connaissance.

Brandt, effaré, avait reculé dans son siège. La violence de l'épisode lui avait presque fait peur.

La machine à rêves avait amplifié les pensées de Malwann qui furent entendues dans les cités voisines. Manzi, en particulier, fut saisi par l'appel angoissé de son *alter ego*. Il percevait à travers ses yeux, vit le médecin qui s'approchait d'elle puis perdit le contact.

Alan fut épuisé par cette vision, bouleversé aussi. La situation était plus grave qu'il ne l'avait pensé, il fallait organiser la contre-attaque immédiatement. Pour cela, il devait se rendre au plus tôt dans la Cité des Croisés, rejoindre Günther et son cousin, puis contacter leurs alliés par la salle des machines. Alex émergea dans le bureau, affolé.

— Tu as entendu ?

Alan baissa le regard pour déplacer un bibelot sur son secrétaire.

— Oui. Je te confie la maison, je dois me rendre au plus vite dans la salle des machines. Je pars rassembler mes affaires.

Alex désapprouva.

— En ce moment, ce n'est pas très prudent, l'armée va bientôt arriver.

Le directeur n'eut pas le temps de répondre à cette remarque, car des ronronnements se firent entendre, annonçant l'arrivée des chars au pied de la montagne. Big Data avait la réputation d'être imprenable, avec son bâtiment construit en haute montagne, près de chemins escarpés qui rendaient son accès difficile. Le fondateur du premier réseau martien, un hybride qui se méfiait de la convoitise de ses concurrents, avait choisi ce curieux endroit pour y installer sa petite entreprise. Le refuge avait été élevé un siècle plus tôt, à l'époque des premiers colons, pour permettre aux pionniers de faire une halte avant d'atteindre les hauts sommets. Pour des raisons stratégiques évidentes, Alan avait choisi de conserver l'emplacement. Lui, le jeune orphelin du quartier déshérité, devait sa carrière à son ascendance présurienne exceptionnelle. Pour financer le développement du réseau Prométhée, il s'était endetté auprès des Luniens qu'il avait, depuis, remboursés au centuple. Il fallait les prévenir coûte que coûte. Tôt dans la matinée, il avait été averti du danger d'une attaque imminente, le Parti National de Méridienne allait donner l'assaut pour faire main basse sur leur technologie. Officiellement, il s'agissait de récupérer les données des hybrides mais, une fois installés dans les unités de stockage, les militaires voudraient avoir accès à toutes les données publiques et privées. Des milliers d'unités ensevelies au creux de la montagne fonctionnaient au filaire, drainant de façon souterraine des informations à destination des cités voisines. Elles ne dépendaient donc pas des conditions météorologiques et, si les Martiens avaient froid, isolés dans leurs habitations, ils pouvaient poursuivre leurs échanges interpersonnels virtuellement.

Devant la baie vitrée de son bureau, le patron de ce large complexe technologique contemplait le talc roux qui tourbillonnait sous ses yeux sans jamais se poser. Alex, son ami et associé, déploya sur la table de réunion une vue interactive du domaine qui striait la montagne selon des niveaux d'altitude. Alan dissocia son esprit, scindant sa cognition de façon à stimuler le cortex préfrontal et inhiber le cerveau des émotions.

— L'armée ne pourra pas faire de raids aériens, suggéra Alex, cette option est à écarter puisque les vents excèdent cent-dix kilomètres par heure.

Alan approuva. Le site n'était pas imprenable mais sa topographie rendait les assauts difficiles.

— Il ne leur reste que la voie terrestre, dangereuse et fatigante, même pour des hommes entraînés.

La propriété de Big Data commençait au pied de la montagne qui avait été truffée de mines quelques années plus tôt. Ces petits détonateurs civils pouvaient faire de graves dégâts.

— Cela dit, avoua Alan, tôt ou tard l'armée parviendra à ses fins, Big Data ne tiendra pas éternellement.

Les deux hommes se rendirent à l'évidence.

— Nous devons faire jouer nos alliances immédiatement, lâcha Alex.

Il s'était étendu sur son siège, ses jambes douloureuses étirées sous la table, bras croisés, la mine déconfite.

— Mais je ne vois pas comment contacter les Luniens, avoua Alex, vaincu.

— La tempête nous a isolés. Notre cible est trop éloignée, nous ne pouvons émettre aucun signal à cette distance.

La foudre sèche frappait la région depuis quelques jours, les éclairs – visibles à des kilomètres – bloquaient les messages télépathiques.

— Nous aurions eu besoin de la salle des machines dans la Cité des Croisés, s'entêta le président de Big Data.

— Impossible de contacter Günther ou Benjamin, rappela Alex, ils n'ont pas le filaire et nos ondes cérébrales sont brouillées par une pression atmosphérique instable.

Les deux hommes se sentaient pris au piège, enterrés vivants dans ce qui avait été l'une des plus vastes entreprises de l'humanité. Des données remontant à des temps immémoriaux dormaient aux creux de la montagne qui ferait leur tombeau. Soudain, le moral d'Alan se redressa, entraînant dans son sillage celui d'Alex.

— Et si on détournait les machines à rêves pour communiquer avec les Luniens ?

Son associé le regarda, ébahi par l'audace de cette proposition.

— Brillante idée !

Il agrandit la carte et zooma sur Méridienne.

— Ce soir, précisa Alan, quand les Méridiens se brancheront, nous surferons sur leurs connexions pour transformer ces machines en une plateforme géante. De là, nous pourrons lancer un appel à l'aide.

Ils entendirent un bourdonnement lointain, les renforts ennemis se précisaient. Une première détonation confirma que les militaires avaient commencé à escalader le relief.

— Par tous les cratères de Mars, qu'ils aillent au diable ! En aucun cas l'armée ne devra mettre la main sur les données des hybrides.

— Mais comment tenir jusqu'à ce soir ? Alex malaxait nerveusement son menton.

— Nous devons faire diversion, et vite !

Quelques heures plus tard, Méri annonça publiquement l'attaque de Big Data par l'armée méridienne. Des images impressionnantes capturées par un drone montraient l'imposant déploiement militaire au pied de la montagne où se tenait le siège de l'entreprise. Mais H942 avait réagi aussitôt, contrariant les projets du président Odalf qui jappait dans le transmetteur d'Hman. Enri lui avait passé l'appel avec appréhension car, son supérieur avait beau avoir des nerfs d'acier, il n'appréciait pas d'être réprimandé. En gros, Enri comprit que le président d'H942 envoyait son effort militaire sur Big Data afin de s'assurer que Méridienne ne volerait pas des données les concernant. L'affaire semblait grave. L'officier raccrocha, mâchoires serrées, avant de s'enfermer dans son bureau glacial. Il ne rouvrit la porte qu'une demi-heure plus tard, pour convoquer son secrétaire auquel il résuma la situation.

— Le président Odalf exige que nous pénétrions les locaux de Big Data avant les cités voisines, nous conserverons ainsi un avantage technologique sur elles. Pouvons-nous pénétrer le réseau d'ici ? se renseigna Hman.

— J'ai étudié la situation avec Karl des nuits entières. Mais c'est impossible, le mauvais temps brouille les transmissions.

Hman paraissait abattu. Enri, pour sa part, fut saisi par une inspiration qui s'abattit sur lui comme un éclair sur Mars. D'un coup, le projet lui sembla limpide.

— Il nous reste une chance..., commença-t-il.

La curiosité de son supérieur fut piquée.

— Oui ?

Enri, concentré, habité par son idée, se précipita sur la carte interactive pour accompagner son propos d'images.

— Donnons un ultime assaut avec une unité légère qui m'introduira, je ferai le reste.

Il désigna sur une carte virtuelle le mouvement auquel il pensait. Cela faisait plusieurs semaines qu'Enri cherchait un plan audacieux sans pouvoir y parvenir, il ne comprenait pas comment il n'y avait pas pensé plus tôt. Ce mouvement militaire pourrait lui permettre d'obtenir une promotion spectaculaire d'ici la fin de la guerre, mais il pourrait également lui faire perdre la vie.



Nahnah avait repris les cours mais plus rien n'était comme avant. Enri manquait souvent les leçons, absorbé par ses fonctions au parti, tandis que Günther avait dû fuir. Il ne restait plus qu'Enajr à ses côtés. Elles avaient appris à se connaître et se confiaient l'une à l'autre alors que l'amour les tourmentait. Leur amitié les rendait également plus fortes face à l'adversité car le classement à l'école était rude, générant un esprit de compétition qui nécessitait une soupape de sécurité. Elles échangeaient leurs notes, révisaient leurs cours ensemble, se portaient secours au sujet de définitions ou de règles de droit mal comprises. À la fin de la journée, elles se rendaient au réfectoire dans l'espoir d'y rencontrer quelque connaissance mais le cœur n'y était pas, chacune pensant aux jeunes gens absents.

Tandis qu'elles sirotaient leur boisson chaude, Nahnah confia à son amie que madame Alter avait demandé que l'on s'occupe de ses filles, car il se passait des choses étranges dans le quartier déshérité. Elle avait contacté Günther mentalement et avait compris qu'il désirait qu'elle se rende chez lui. Nahnah avait démontré à Enajr ses talents de télépathe et les jeunes filles s'en amusaient beaucoup. Ce fut malheureusement la seule distraction de la journée. Les amies s'ennuyaient ferme et convinrent de faire l'école buissonnière, de manquer les cours du soir pour filer en autocab dans le ghetto. Si personne ne pouvait sortir du camp sans montrer patte blanche, rien ne s'opposait à ce que des citoyens pénètrent le périmètre. Nahnah et Enajr s'étaient maquillées pour paraître plus âgées, et arborèrent un air hautain au passage de la porte du marché qui les scanna. *RAS*, tout se passa sans encombre. Elles se dirigèrent à pas lents vers l'habitation

des Alter. Celle-ci était déserte. Une voisine les aperçut et les rejoignit avec les jumelles qu'elle gardait. Les sœurs de Günther racontèrent la fuite de leur frère, l'arrestation de leur père, puis celle de leur mère.

— C'est à cause d'Enri ! grommela Hilden.

— Qu'est-ce que tu racontes ? se fâcha Enajr.

— Je l'ai vu ! Je l'ai vu !

La petite criait si fort que la voisine choisit d'intervenir. Elle expliqua que plus tôt dans la soirée, avant l'arrivée des miliciens, l'enfant avait vu Enri près de la maison, caché dans la pénombre.

— Pouvons-nous monter dans la chambre de Günther ? s'enquit Nahnah. On voudrait utiliser son transmetteur mural.

— Je suppose que oui, dit la voisine embarrassée.

Enajr, contrariée par le témoignage des petites, ne comprenait pas cet intérêt soudain pour le réseau. Elle voulait rentrer chez elle, tandis que Nahnah refusait de la laisser partir.

— J'ai quelque chose à te montrer, chuchota Nahnah.

Elles s'assirent sur le lit de leur ami et Nahnah sortit de sa poche un conducteur qu'elle glissa dans le dispositif mural. La projection se déclencha aussitôt, révélant à Enajr un film dont elle ne comprit pas immédiatement la teneur. Il s'agissait d'une séance où l'on distinguait la silhouette d'une patiente allongée dans une pièce peu décorée, à contre-jour. Enajr reconnut finalement son amie ainsi que le langage dans lequel elle s'exprimait.

— Ça alors ! lança-t-elle vivement, depuis quand parles-tu surien ?

Nahnah fit une mine dubitative. Après un moment de silence, elle demanda en relevant les sourcils :

— Tu connais cette langue ?

— Mais bien sûr, je la reconnaîtrais entre mille. Elle a été enregistrée par Dazens quand il s'est entretenu sur la Lune avec l'un des grands sages.

Nahnah était désorientée, doutant presque des propos d'Enajr. Celle-ci chargea sur le transmetteur une pastille conductrice contenant sa recherche sur Dazens. Elle fouilla

dans ses archives, trouva l'un des nombreux dialogues, et le fit écouter à son amie. Les deux langues semblaient identiques.

Elles décidèrent de redescendre s'occuper des enfants et ranger la maison. Les jeunes filles s'attardèrent quelque temps chez les Alter et Nahnah en profita pour discuter avec les jumelles, se remémorant des scènes familiales passées avec Günther qui leur manquait à toutes les trois. L'adolescente, en particulier, se sentait connectée à lui par un lien étrange, qui dépassait de loin la simple télépathie. Depuis qu'elle pratiquait son don singulier et s'entraînait sur une diversité d'esprits, elle ne ressentait rien d'aussi fort qu'avec Günther. Après une heure de jeux et de rires, les lycéennes prirent congé.

En quittant le quartier déshérité, Nahnah s'était mis martel en tête. Si elle parlait surien et était télépathe, elle devait être hybride. Cela ne faisait plus aucun doute. Par conséquent, soit son père soit sa mère l'était aussi. Elle voulait percer ce secret. Les deux jeunes filles reprirent la route en faisant étape chez Enajr.

Elle reçut un appel de North et pouvait entrevoir Dolly à l'arrière-plan.

— Ta disparition pendant la soirée a beaucoup inquiété ta mère, lui reprocha North.

La jeune fille se lança.

— North, j'ai besoin de parler à maman.

— Elle est bouleversée, elle a quelque chose à te dire, le mieux serait que tu rentres. Elle ne peut pas faire ça par transiphone.

En colère, Nahnah déchargea sur le couple une violente pression qui les saisit aux tempes. Northiss eut la certitude que la force qui l'enveloppait était contrôlée à distance par Nahnah, comme si sa présence se manifestait à travers l'appareil de communication. Il put même distinguer son image à travers le mur. Persuadé qu'il s'agissait d'une illusion, il demanda, inquiet :

— Nahnah, que se passe-t-il ?

— Demandez à ma mère – la voix venait de toute part - . Comment expliquer que je puisse agir sur vos esprits à travers un transiphone ?

North hasarda :

— Ta mère est bouleversée. Elle t'aime, tu le sais.

La jeune fille, qui entendait les sanglots de Dolly, se calma.

— North, j'ai besoin de comprendre d'où me vient cette... aptitude.

Le psychiatre jeta un regard vers sa concubine qui lui fit un signe de tête. Il avoua, sans se servir du transphone :

— Nahnah, un confrère m'a appelé. C'est au sujet de...

Il regarda sa fiancée, effondrée, qui savait que toute cette histoire tôt ou tard finirait par éclater. Elle se sentait dépassée par la situation. D'une manière ou d'une autre, le père de Nahnah finirait par la retrouver, mais Dolly, depuis une semaine, ne parvenait pas à trouver le bon moment pour en discuter avec sa fille. Nahnah semblait préoccupée par Dieu sait quoi et n'était plus disponible pour sa famille. Elle regarda North qui attendait son approbation et cligna des yeux en signe d'assentiment.

— Tu as le droit de savoir. Ta mère ne trouve pas le courage de te dire la vérité. Tu sais que l'adoption est interdite...

Ce fut la douche froide. Nahnah avait imaginé plusieurs scénarios mais celui-là était le pire. Tout son monde, toutes ses certitudes s'écroulaient. Elle demanda d'une voix faible :

— Que sous-entends-tu ?

La voix de l'adolescente se fit presque inaudible. Le médecin s'adressa au mur devant lui d'où émanait l'aura de Nahnah.

— Il n'y a pas plusieurs façons de l'annoncer, Nahnah. Tu as été adoptée.

Sans s'en rendre compte, Nahnah interrompit la communication. Une énorme pierre pesait sur son ventre, lui coupant le souffle. Son esprit semblait éclaté en mille morceaux qu'elle ne parvenait pas à rassembler, faute de volonté. Ayant envisagé cette possibilité et tourné ce scénario mille fois dans sa tête, elle ne souffrait pas trop, mais un peu tout de même. Des larmes coulèrent sur ses joues fraîches. Enajr avait tout entendu mais ne savait comment réagir. Elle se rapprocha et la prit dans ses bras, il n'y avait rien à dire.

Elles restèrent ainsi, sans se parler, dans le silence de la cellule ordonnée. Nahnah posa son regard vide sur la bibliothèque de son amie qui possédait quelques livres antiques.

— Qui sont mes vrais parents ? soupira-t-elle.

— Dolly est ta vraie mère, Nahnah.

Le transmetteur bipa, le message venait de Northiss. La jeune fille le lut :

« J'ai retrouvé le médecin chargé de l'adoption. Appelle le docteur Meyer de ma part. Et passe voir ta mère, je serai là. »

L'adolescente, assommée par la nouvelle, avait posé des lunettes de soleil sur ses yeux. Elle regardait son amie, le transmetteur dans les mains avec ces données dont elle ne savait que faire.

— J'ai besoin de savoir qui sont mes parents biologiques.

Les deux jeunes filles arrivèrent de nuit dans la clinique, un immense bâtiment doté d'un orphelinat, où les attendait le médecin. Tendue, Nahnah avait pris la main d'Enajr, pour se rassurer et conserver un contact amical. Elle se présenta à l'accueil et demanda à voir le docteur Meyer, directeur du service de pédiatrie. Comme le rendez-vous n'était pas noté dans l'agenda, l'agent alla se renseigner. L'attente lui sembla une éternité.

Elles furent finalement accueillies par un homme froid, manifestement ennuyé par la situation. Nahnah se leva, fébrile, le médecin intervint le premier.

— Vous comprenez, j'espère, que vos démarches me mettent dans une fâcheuse situation. Si on l'apprenait... J'irais en prison !

Nahnah expliqua son désarroi : elle venait d'apprendre par la génétique que ses parents n'étaient pas ses vrais parents et elle éprouvait le besoin de comprendre les raisons de son abandon.

— Était-ce pour des raisons économiques ou parce que ma mère était trop jeune ? questionna-t-elle, une fois entrée dans le bureau du docteur.

— Non, dit le médecin en jetant un fichier sur la table interactive, sans inviter les adolescentes à s'asseoir. Je me souviens très bien de votre mère. Elle vous a abandonnée car elle était dépressive !

Bien que fronçant les sourcils d'un air contrarié, l'homme semblait curieux d'examiner la physiologie de la jeune fille. Il ignorait complètement Enajr.

— Elle souffrait manifestement de schizophrénie, conclut-il. La vie pour elle était

très difficile, elle a mis fin à ses jours. Si j'accepte de vous dire cela, c'est que Northiss m'a avoué que vous souffrez des mêmes symptômes.

Il la dévisagea franchement des pieds à la tête, en poussant un long soupir, puis lança une feuille écran sur la table.

— Voilà le dossier, il est à vous.

Enfin, feignant de s'affairer dans ses tiroirs, il ordonna :

— Allez-vous en, maintenant !

Nahnah téléchargea le dossier par son poignet, compulsa rapidement les données sur ses lunettes, certaine que sa mère biologique n'avait rien d'une schizophrène. Elle le savait, au plus profond d'elle-même, les pièces du puzzle s'agençaient progressivement, comme une évidence. Elle voulait remonter la généalogie jusqu'à sa source et demanda au médecin avant de prendre congé.

— Lui reste-t-il de la famille ?

— Sa mère je crois, l'adresse est là. Il désigna la page de garde du dossier.

Le docteur Meyer regarda Nahnah s'éloigner, ébloui par la pureté et la force qui émanaient de la jeune fille mais dont le tempérament emporté le mettait en danger. Il détruisit les fichiers liés à son activité officieuse, referma son bureau et commença à organiser sa fuite.

En tant qu'historienne, Enajr se passionnait pour cette enquête qui lui permettait d'améliorer ses connaissances sur le monde surien. Pour sa part, Nahnah, stressée, appréhendait la rencontre avec sa grand-mère biologique. Elle avait le sentiment d'avoir perdu beaucoup de temps à cause de ce secret de famille et elle fulminait à l'idée qu'on l'avait écartée d'une vérité qui ne regardait qu'elle. Enajr lui rappela que l'adoption était interdite afin de conserver les lignages et éviter, justement, la propagation de la surianité. Dolly, si la vérité était dévoilée, risquait la détention.

Devant la cellule de son aïeule, dotée d'une façade chromée, Nahnah devint fébrile, dans l'impossibilité d'agir. Qu'allait dire cette grand-mère en voyant débarquer une petite-fille dont elle ignorait peut-être l'existence ? Avait-elle raison de faire ces démarches ? Elle n'eut pas le temps de douter car la maison les accueillit par une prise de vue qui fut aussitôt transmise à la propriétaire des lieux. Un visage ridé apparut sur un

écran mural et demanda aux visiteurs de décliner leur identité. Nahnah prit son courage à deux mains et scanna son poignet.

— Madame, je suis désolée de vous déranger. Je ne vais pas y aller par quatre chemins, je suis votre petite-fille, et... j'aimerais beaucoup vous rencontrer.

La projection murale s'interrompit. Nahnah et Enajr se regardèrent, ne sachant comment réagir. Après un court instant, la porte s'ouvrit. Les adolescentes se retrouvèrent dans une cellule petit-bourgeois où les murs intelligents projetaient des couleurs variables, cherchant à s'harmoniser avec l'humeur des invitées. Une vieille dame vint les rejoindre dans son fauteuil à propulsion.

— Alors tu es Nahnah. Tu as gardé ton nom. Asseyez-vous, jeunes filles ! ordonna la grand-mère.

Il s'agissait à n'en point douter d'une femme autoritaire, qui n'avait rien perdu de sa poigne. Comme Nahnah avait perdu sa langue, la mamie poursuivit.

— J'ai été contactée par le médecin de ma fille qui m'a prévenue de tes démarches. Je dois dire que je suis plutôt heureuse de te voir. Comme tu lui ressembles !

Nahnah se taisait, Enajr ne la reconnaissait pas. L'aïeule alla dans l'un des rares meubles du salon, en sortit un vieil émetteur-récepteur qu'elle posa sur les genoux de l'adolescente.

— Il appartenait à ta mère, souffla-t-elle d'une voix tremblotante. Il est à toi, moi je l'ai déjà visionné. Tout y est, ma pauvre enfant. Les voix et tout ça. Ça l'a tuée.

Nahnah serra fort le précieux cadeau entre ses mains crispées. Quand elle l'ouvrit, un hologramme apparut. Les deux adolescentes ne purent s'empêcher de s'exclamer devant tant de beauté.

— Ma fille était la plus belle de son époque. Et je dois dire que je m'en veux. Je n'ai pas su être à l'écoute, je ne pensais qu'au qu'en-dira-t-on. Mon mari ne me l'a jamais pardonné.

Nahnah demanda.

— J'aurais aussi besoin d'avoir des renseignements sur mon père.

L'aïeule resta interloquée, puis son visage fripé se crispa en grimace. Nahnah crut y lire de la haine.

— Ça, les enfants, c'est une autre histoire. Il est toujours en vie et je ne sais pas

s'il serait d'accord pour vous voir.

Puis, haussant la voix, elle se redressa et l'insulta comme s'il se trouvait devant elle.

— Sale petit égoïste !

Elle se mit à chanceler, et Nahnah et Enajr se levèrent pour la soutenir et la rasseoir sur son siège. Elles se désintéressèrent de la santé de la grand-mère, partageant le même enthousiasme.

— Il est vivant ?

Son père était un orphelin que sa mère avait rencontré dans le quartier déshérité. La grossesse de la jeune fille fut jugée honteuse car la famille biologique de Nahnah avait d'autres ambitions pour sa descendance. Plantées devant l'orphelinat, elles ne savaient que faire. Il semblait dangereux de réclamer des informations sur le père de Nahnah qui était susceptible d'être un hybride. Si c'était vrai et que l'on découvrait leur lien de parenté, Nahnah serait déportée et nul n'osait imaginer ce qu'il adviendrait de Dolly, coupable d'adoption illégale. Les deux amies virent entrer Enri et son mentor dans le bâtiment. Enajr esquissa un sourire. Elles décidèrent de s'introduire dans le refuge avant le lever du jour, pour copier le dossier du père de Nahnah dont elles avaient réussi à obtenir le patronyme.

En attendant la nuit, elles se rendirent chez les Alter : Nahnah avait prétendu dormir chez Enajr et Enajr chez Nahnah. Ce fut une nuit agitée et bruyante, des éclairs secs rodaient constamment autour de la cité, le ciel leur tombait sur la tête. Malgré cela, Enajr était stimulée par la vision d'Enri, elle s'imaginait dans ses bras, lui déclamant son amour tandis que le sommeil de Nahnah était haché, comme à l'accoutumée. Les adolescentes se réveillèrent au milieu de la nuit, bien décidées à réaliser leur coup. Surexcitées comme des enfants, elles prenaient ce défi comme un jeu. Elles avaient pour elles un atout de première : Nahnah maîtrisait son hyperperception et elle saurait donner l'alarme si une présence se manifestait. Elles se rendirent devant le bâtiment et cherchèrent une faille de sécurité grâce à leurs lunettes connectées. Elles repèrent finalement une fenêtre ouverte, grimpèrent le long des gouttières, à mains nues, pour atterrir dans les toilettes de l'orphelinat. Trouver le bureau du directeur fut plus facile car

elles avaient à disposition un plan des lieux en réalité virtuelle. Arrivées à proximité de la porte du bureau, elles entendirent la voix d'Enri mêlée à celle d'un homme d'âge mûr. Ils discutaient manifestement d'un dossier qui les passionnait et absorbait toute leur attention. Il était impossible aux jeunes filles de pénétrer dans la cellule mais Nahnah put visualiser la scène. Le directeur s'était connecté au réseau avec ses identifiants, tout comme Enri qui consultait la bibliothèque. Enajr, qui connaissait les identifiants scolaires d'Enri, les transmit à Nahnah qui put ainsi accéder à un module réservé à la direction. Il fallait ensuite entrer un mot de passe, certainement celui du directeur. Nahnah pouvait connaître ce mot à condition que le directeur y pense. Pour l'y amener, les adolescentes estimèrent qu'il fallait que l'ordinateur se déconnecte. Toujours sans mot dire, les jeunes filles cherchèrent la source d'émission du réseau qu'il suffirait de débrancher et rebrancher. C'est Enajr qui fut chargée de réaliser cette opération car Nahnah devait rester disponible pour capter les pensées du directeur. Elle repéra le boîtier de connexion sur ses lentilles de réalité augmentée et déconnecta le réseau. Le silence se fit dans le bureau, puis les bavardages reprirent alors que les deux hommes s'affairaient, sans s'inquiéter. À ce moment précis, Nahnah eut l'opportunité d'intercepter les pensées du directeur, dirigées vers le mot de passe.

Curieusement, Enri fut lui-même saisi par une intuition. Dans le clair-obscur, alors qu'il consultait son transmetteur, il ressentit une présence. Le sentiment fut si fort qu'il le déconcentra. Intrigué par quelque chose qui semblait l'appeler, il posa son écran sur le bureau de Karl et se rendit dans le couloir. Il ne répondit pas à ce dernier qui s'inquiétait et poursuivit inlassablement ses recherches, sans connaître son but. Finalement, il pénétra dans les toilettes pour y trouver Enajr.

— Oh Enri... Il faut que je t'explique !

Alors qu'il restait sans voix devant cette apparition nocturne, pour le moins surprenante, elle poursuivit, les joues empourprées par l'audace ou la honte :

— Je t'ai suivi jusqu'ici, je ne peux plus vivre sans toi !

Pendant ce temps, Nahnah rejoignait à toute vitesse l'habitation des Alter. La poussière au-dehors s'amalgamait pour coller au toit translucide de la cité. Arrivée dans la chambre de Günther, elle introduisit les données de l'orphelinat dans le boîtier, les

croisa avec celles du réseau Prométhée, pour découvrir avec stupéfaction l'identité de son père.

Enri avait trouvé une excuse pour abandonner Karl à ses recherches et passer la nuit avec Enajr dans une chambre d'hôtes de l'orphelinat. De toute façon, il se faisait tard et il était fatigué. L'adrénaline avait grisé l'adolescente et, à présent que ses nerfs se relâchaient, elle se sentait à plat bien que frissonnante de se retrouver seule avec ce mauvais garçon autour duquel cela faisait des lunes qu'elle tournait. Enfin, son acharnement semblait payer. Depuis peu, il répondait à ses avances. Depuis que Nahnah ne venait plus en cours, à bien y penser. Les deux jeunes gens s'installèrent dans la modeste cellule et commencèrent à discuter. Elle lui raconta sa rupture bruyante avec Lumin, qui l'aimait encore, et la déception de ses parents. Enri sourit en apprenant la nouvelle, comme satisfait de pouvoir occuper une position officielle auprès d'elle. Les choses avaient été faites dans l'ordre, le jeune homme appréciait la démarche honnête de sa jeune compagne. Il serait irréprochable s'ils s'unissaient. Puis, une chose en amenant une autre, ils découvrirent la chaleur de leur passion par des baisers enflammés tandis que leurs caresses allumaient le feu d'un brasier secret. Ni Enajr, ni Enri n'avaient ressenti cela auparavant. Ils ne pouvaient plus s'arrêter et finirent nus sur l'unique couche de la chambre. Au petit matin, ils étaient dépuçelés. Enajr sentait bon et avait le geste délicat, des mots doux s'échappaient de sa bouche. Ils s'unirent une dernière fois avant d'organiser la fuite de la dulcinée, par là-même où elle était entrée.

Pas un instant cependant, le jeune nationaliste qui dormait en lui n'avait cru ce qu'elle lui avait raconté. Enri savait lire les micro-expressions des visages et, lorsqu'il l'avait surprise dans les toilettes, les joues empourprées, il avait lu un certain trouble qui dissimulait un gros mensonge. Il était certain qu'à cet instant, Enajr, même si elle était amoureuse de lui, n'était pas là pour ses beaux yeux, et il avait bien l'intention de découvrir ce que cette petite espionne était venue faire dans l'orphelinat. Il avait décidé de hacker le transmetteur de sa copine et y avait inséré un mouchard alors qu'elle était sortie se doucher. Toute la journée, il chercha à comprendre ce que son amie était venue farfouiller, mais le transmetteur d'Enajr ne faisait qu'échanger des détails croustillants sur la nuit passée avec lui. Il était tout de même étonnant qu'elle ait mis les pieds dans ce

quartier pouilleux, indigne de sa condition. Qu'était-elle venue y faire ? Voir la famille Alter ? Il ne leur connaissait aucun lien d'amitié et Günther avait disparu. Rien de tout cela n'avait de sens. Avait-elle pris le parti des Alter contre lui ? Cela lui semblait impossible, tant elle était éprise de lui. La journée passa ainsi, sans qu'Enri ne trouve de réponses à ses questions ni que le mouchard ne donnât d'indication intéressante. Le soir, en attendant que Karl ait terminé son service, il se connecta au réseau et se souvint soudain que celui-ci avait été interrompu juste avant qu'il ne découvre Enajr cachée dans les toilettes. L'adolescent, ne croyant pas aux coïncidences, téléchargea les dernières pages d'*Être et temps* tout en y repensant. Il voulut se concentrer sur ce texte qui le passionnait mais rien n'y fit, une petite partie de son cerveau poursuivait son enquête, comme une sorte de logique illogique. Il était préoccupé et ne parvenait pas à se concentrer. *Et si, pensa-t-il soudain, elle n'était pas en train de rentrer mais de sortir du bâtiment, quand je l'ai surprise ?* Il fut saisi d'une inquiétude sourde, cherchant le lien entre la coupure de réseau et l'intrusion. Enajr était un leurre ! Pendant ce temps, quelqu'un avait dû pirater le réseau. Il se reconnecta à Prométhée et passa au crible les connexions de la veille, retrouva l'espace vide de la déconnexion et aperçut, immédiatement après, des traces qui se dirigeaient vers le dossier d'un certain Turing, un orphelin qui avait vécu ici il y avait près de vingt ans. *Un oncle d'Enajr ?* se demanda-t-il. Lorsque Karl arriva dans son bureau après une journée de travail éreintante, il trouva un Enri aux traits assombris.

Enajr reçut enfin l'appel tant espéré d'Enri. Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'elle découvrit sur l'écran le visage de Karl, son parrain et patron, qui la regardait d'un air sévère. Il lui résuma l'enquête qu'avait menée son apprenti et les indices qui revenaient tous vers elle : sa présence inappropriée dans les locaux, l'interruption du réseau, la consultation de dossiers privés.

— Je ne sais pas comment vous vous y êtes prise mais je vous informe que la police n'aimera pas ça. Votre famille, Mademoiselle, sera déshonorée.

Enajr était morte de honte, elle en avait les larmes aux yeux et cachait son visage dans ses mains. Elle s'excusait, disait qu'elle était désolée, mais cela restait sans effet sur Karl. Pire ! Quand elle prétendit être venue pour Enri, Karl lui fit visionner une vidéo de

surveillance où l'on reconnaissait sa chevelure bouclée et sa silhouette qui déambulait dans les couloirs de l'orphelinat pour débrancher le boîtier du réseau. Elle était faite comme les anciens rats de la Terre. Vaincue, elle avoua.

Tout ensuite alla très vite et Enri ne put rien empêcher. Il était anéanti. À cause de lui, de sa persévérance, il avait provoqué l'arrestation de celle qu'il aimait. Elle avait pris le convoi des pleurs, comme tant d'autres, comme William avant elle, et avait disparu sous ses yeux. Il l'avait vue avant son départ mais n'avait pas eu le courage de lui parler. Il aurait fondu en larmes, elle n'aurait pas compris. Savait-elle qu'il était à l'origine de son arrestation ? Et Enajr qui ne voulait plus lui parler. Il était désespéré, isolé, ne pouvant avouer son chagrin aux adultes qui l'entouraient. Karl, qui connaissait ses sentiments, l'épiait constamment. Il retrouvait son tuteur sur ses talons alors qu'il revenait d'une course en ayant trop tardé. Il dissimulait ses yeux rougis derrière ses verres opaques et, quand on le surprenait dans un moment de faiblesse, il prétendait qu'il se remettait difficilement de sa rupture avec Enajr. Il lui sembla que ce demi-mensonge fonctionnait sur les hommes affairés qui l'encadraient.

Le lendemain de son arrestation au domicile familial, durant le long trajet qui l'emmenait vers une destination inconnue, Nahnah se sentit à la fois pétrifiée et abandonnée. Elle souffrait, espérait un miracle puis, l'instant suivant, se décourageait. Tout son édifice intellectuel s'était écroulé comme un château de cartes. Elle qui avait nié son être-hybride comme elle avait renié son être-femme, se retrouvait réduite à cela, aux yeux de ceux qui l'entouraient. Respectée un jour, méprisée le lendemain, elle chancelait dans ses convictions. Le convoi des pleurs partit au milieu de la nuit pour une traversée qui s'attarda sur une journée entière. La distance à parcourir était longue et le convoi avançait lentement par manque de visibilité. Autour d'elle, des passagers sanglotaient, des mères tentaient de rassurer leurs enfants en leur récitant des comptines. Mais Nahnah était surtout déchirée par le souvenir de la sienne qui, hurlant alors qu'on lui arrachait son enfant, avait fini par s'évanouir. L'adolescente culpabilisait, de façon tout à fait irrationnelle. Ce devait bien être de sa faute si sa mère se tourmentait constamment à son sujet. Cependant, après les derniers événements qui avaient bousculé sa vie, Nahnah avait arrêté sa médication et se sentait en meilleure forme, mais ne pouvait lutter contre les

voix qui envahissaient de nouveau son esprit. Un chant rassurant l'appelait, elle se sentait moins seule dans cette épreuve. On parlait en elle mais cette fois Nahnah s'en réjouissait.

Quand William vit la petite Arendt débarquer, il s'étonna et courut immédiatement à sa rencontre. Elle était hagarde, le visage apeuré, les épaules rentrées dans son cou. Le convoi, bondé, probablement l'un des derniers venant du quartier déshérité, se vidait. Compte tenu du flot ininterrompu de passagers débarquant dans le campement, des femmes et des enfants, au bord de l'épuisement, avaient dû voyager debout. Nahnah le confirma à William : tout au long du voyage, coincée entre des individus plus grands qu'elle, elle avait été compressée et soulevée du sol. Elle était à bout de forces mais assez fière de ne pas avoir perdu son sac et heureuse de rencontrer un visage familier. William glissa un pot-de-vin à un garde et parvint à faire entrer sa protégée dans la baraque des spéciaux. La jeune fille, amaigrie, les traits tirés par la fatigue et la peur, se lova contre lui et s'endormit.

À la fin de la semaine, alors qu'il se trouvait enfin seul, libéré de toute surveillance, Enri passa une journée entière à ruminer ses pensées, seul sur sa couche. Il devait agir, se comporter en homme, résoudre le conflit intérieur qu'il avait lui-même provoqué : c'était son amour pour Nahnah qui l'avait poussé à intégrer les rangs du parti, et sa passion n'avait pas décliné malgré la révélation de son hybridité. Elle-même, se disait-il, n'en savait rien jusqu'à peu. Dans sa petite tête d'adolescent, il imagina un stratagème pour la sauver.

Le sol suivant, il débarqua dans le camp. Muni d'un laissez-passer, il s'arrogea le droit de visiter le site sous couvert d'une inspection surprise et, par chance, Hman, que personne n'osa déranger chez lui, était en congé à ce moment-là. Cependant, Enri ne savait pas ce qu'il ferait le lendemain ni comment il allait survivre dans les jours à venir. Il s'imaginait face à son supérieur, inventant des histoires abracadabrantes pour expliquer cette intrusion, mais une force inconnue lui donnait un courage insoupçonné. Il fut accueilli à l'entrée par une combi grise, à peine plus âgé que lui. À la vue de son passe d'identité, l'autre le gratifia d'un salut un peu raide qui mit Enri mal à l'aise.

— Vous pouvez disposer, lança-t-il. Je viens juste m'assurer que le camp est tenu correctement. Veillez à ce que mon cab soit garé près de la capitainerie.

Le jeune soldat s'empressa d'exécuter les ordres, tandis qu'Enri commençait une inspection qui allait durer de longues heures. Le secrétaire d'Hman, afin de ne pas éveiller de soupçons, prit son temps. Il commença par un campement d'hybrides situé à l'exact opposé de l'endroit où Nahnah avait été emmenée, si on en croyait le référencement. L'adolescent voyait à présent le camp d'un regard neuf. Il sentait la honte monter en lui tandis que des hommes, des femmes et des enfants, manifestement mal nourris, le regardaient d'un œil torve. Il pouvait palper la haine de ce public qui voyait en lui un membre du parti, à l'origine de leur exode et de leur déchéance. Agacé par ces reproches silencieux, il avait envie de leur crier qu'il n'était qu'un exécutant, que les lois méridiennes avaient été votées démocratiquement et qu'il n'y était pour rien dans tout cela. Mais les soldats le regardaient fièrement, comptant sur lui pour redorer le blason de ce bataillon oublié, qu'aucun gradé ne venait jamais visiter. Il les encouragea pour la propreté des lieux.

— Je vous félicite, l'hygiène me semble irréprochable.

— Le docteur Brandt y veille personnellement, Monsieur ! confia le garde avec un sourire satisfait.

Il se souvint que Brandt menait des expériences sur des femmes du campement. Il préféra éviter cette section, soudain assailli par la peur.

— Voulez-vous que j'aille le chercher ? demanda le soldat.

— Surtout pas ! lâcha Enri d'un ton fâché, ma visite a un but administratif et notre docteur est bien au-dessus de ça. Jamais je n'oserais me mêler de ses affaires.

— Mais les visites extérieures sont si rares ! poursuivit le garde, le visage illuminé de joie.

Enri le fusilla du regard et décida soudain d'un changement de parcours. Il voulait à présent se rapprocher le plus vite possible du hangar où logeait Nahnah pour mettre son plan à exécution. Brandt était un boucher et rien de plus, un sadique qui se livrait sans anesthésie à des expériences loufoques. En aucun cas, il ne voulait tomber entre ses griffes. Le camp des spéciaux, où logeait Nahnah, ressemblait à un camp de bagnards. William Alter y était toujours retenu. Enri demanda à visiter le hangar seul, sans compagnie, prétextant de pouvoir parler librement avec les prisonniers et vérifier par leur témoignage spontané que le protocole était bien respecté. Il fut cependant décidé de

poster deux gardes à l'entrée. L'accueil à l'intérieur du baraquement fut glacial. Les spéciaux, sous-alimentés, n'avaient plus que la peau sur les os, une méthode éprouvée pour adoucir le caractère. Quand Enri se retrouva en face de William, il préféra couper court à toute discussion inutile. Le visage dissimulé derrière ses lunettes opaques, les traits durcis par une nuit blanche, il susurra :

— Je viens sauver Nahnah.

Le vieil Indien lui lança un regard hostile, plein de dédain, puis le conduisit vers la jeune fille, recroquevillée dans un coin du lit. Lorsqu'elle le vit, son visage s'illumina. Les yeux rougis par les larmes, elle se redressa et tendit les bras vers lui. Ils s'enlacèrent.

— Il faut faire vite, dit-il à William qui s'était rapproché. Vous allez vous cacher dans mon cab qui est garé juste derrière la tente, mais il faut que je fasse diversion.

Alors qu'Enri feignait de terminer son inspection et se dirigeait vers les gardes, il repéra le prisonnier qui lui paraissait le plus belliqueux et, faisant un gros effort sur lui-même, le toisa de son air le plus moqueur. Son plan fonctionna à merveille : le prisonnier lui tomba dessus et une bagarre éclata. Dans la confusion, William parvint à faire passer Nahnah sous la tente. L'adolescente, obéissant à chacune des injonctions de son beau-père, abandonna à regret ses effets parmi lesquels se trouvait un peu d'argent et rampa sur le sol pour passer d'une tente à une autre. Comme il faisait encore nuit mais que le soleil allait bientôt se lever, ils durent agir vite pour éviter d'être repérés. Hagarde, ne sachant pourquoi elle courait, Nahnah tomba enfin sur le cab qui s'ouvrit à leur arrivée.

Enri les rejoignit au bout d'une heure qui leur sembla un jour. Le jeune homme expliqua brièvement que la bagarre avait attiré le docteur Brandt qu'il aurait préféré éviter. Il se dit que son arnaque serait découverte par Hman dès que Brandt parlerait de la visite inopinée de son secrétaire et constata, affligé, qu'il était désormais en cavale, sans avenir, sans même un présent. Quelque chose d'irrationnel l'avait poussé à sauver une jeune femme qui ne l'aimait même pas et à renoncer pour elle à tout ce qu'il avait péniblement construit, année après année. Il se sentait seul et déprimé, repartant de zéro, avec pour unique certitude que Nahnah valait tous ces sacrifices. Assis à l'avant, il programmat l'autocab qui se traînait un peu trop à son goût quand une main douce vint caresser son visage. Sans un mot, les deux complices conservèrent ce contact : tandis que leur vaisseau se dirigeait à toute allure vers H942, il prit sa main dans la sienne et la

garda tout le long du trajet. C'est ainsi que Nahnah échappa à la mort, par chance et par amour, sauvée par un garçon qu'elle avait ignoré jusque-là.



Günther avait établi son campement au sein de la Cité des Croisés qu'il connaissait intimement. Même s'il n'y venait que rarement en personne, il y téléportait régulièrement son esprit. *Ces humains, se disait-il, sont vraiment stupides avec ces machines à rêves qu'ils utilisent d'une façon erronée !* En effet, les capteurs ne se portaient pas comme un casque mais se posaient le long du gyrus préfrontal, d'avant en arrière, stimulant la connexion télépathique. C'était un amplificateur fabriqué par les Suriens pour communiquer à distance.

La lumière générée par la gelée sur les murs n'était pas impactée par le mauvais temps. À son arrivée avec Benjamin, il avait pénétré avec émotion dans l'alvéole où il se retrouvait occasionnellement avec ses deux acolytes, Shana et Mahda. Les enfants croisés avaient deux identités scindées. Une identité humaine et une identité surienne. Leur cerveau pouvait isoler la première en la rendant hermétique à toute communication à distance, tandis que l'identité surienne, poreuse, laissait filtrer les pensées collectives. Le nom surien de Günther était Sheyi et il prenait ses consignes auprès de l'ordre militaire. À l'issue de leurs dix premières années de scolarité, Shana, Mahda et lui s'étaient choisis librement et avaient obtenu l'aval de la communauté. Leurs décisions, consensuelles, pour chaque acte de leur vie, étaient supposées emplies de sagesse, les trois adolescents n'opérant de choix qu'au terme d'une longue discussion au cours de laquelle ils étudiaient les divers aspects d'un problème. Les sages du grand ordre, des hybrides éclairés, avaient pris leurs décisions à l'unanimité. L'heure était grave et Günther, dont la

conscience s'était stabilisée dans celle de Sheyi, devait secourir la société Big Data et l'aider à exfiltrer des données sensibles concernant les hybrides.

Les murs bleu marine du bâtiment étaient recouverts d'une matière blanche scintillante, un organisme vivant qui se comportait comme les rhizomes du cerveau. Grâce à cette matière, les hybrides de Méridienne pouvaient connecter leur esprit sur les murs de la Cité des Croisés pour constituer une agora virtuelle. Par ce biais, il connaissait ses deux partenaires, Shana et Mahda, mais ne les avait jamais vus en chair et en os. Il ne savait quel individu correspondait à ces entités. Si, en ce moment, Shana et Mahda n'étaient pas connectés au réseau, il sentait toutefois une activité très intense sur les rhizomes, les hybrides méridiens ayant de nombreuses décisions à prendre. Comme sa mère, Sheyi avait eu très tôt une identité fusionnée et passait sans se troubler de l'une à l'autre. Il était triste en pensant à ses parents en danger et s'était promis de les secourir. Pour l'instant, il se sentait impuissant, perdant chaque jour un peu d'intensité du lien fragile qui le reliait à eux. Sa mère souffrait, il le sentait ; il avait plus d'espoir concernant son père dont les forces, cependant, s'affaiblissaient. Sheyi préparait des interventions pour les libérer mais il devait auparavant penser à la communauté et accomplir sa mission.

Il se rendit dans l'une des flèches chromées dirigées vers le ciel, dont l'intérieur était aussi vaste qu'une cathédrale. Il s'agissait d'une salle de contrôle où des machines permettaient de communiquer à des distances impressionnantes. Sheyi plaça sur sa tête une machine à rêves, appliquant sur son cortex préfrontal l'un des capteurs, clipsant l'autre sur le haut du crâne. Il fut immédiatement transporté là où son esprit le guidait. Se faufilant à folle allure à travers la membrane du réseau, il se présenta sous sa forme évanescence dans l'esprit d'Alan T. Il déclina son identité présurienne et, après quelques formules de courtoisie, révéla qu'il ne pourrait venir en personne chez Big Data, mais qu'il avait trouvé une façon ingénieuse de lui faire parvenir le colis. Sa transmission terminée, il perçut un signal dont la signature lui était familière : Nahnah tentait de le contacter.

« EN DANGER, H942, SANS UN SOU ».

Sheyi réveilla le docteur Meyer, en planque avec les deux jeunes gens dans la cité, pour lui expliquer la situation. Il fallait aider Nahnah à sortir de ce guêpier. La jeune fille

comptait beaucoup pour le médecin. Il avait sauvé l'enfant une première fois, mais comme l'histoire l'avait rattrapée, il tenterait de la sauver une seconde fois. Décidément, le destin s'acharnait sur cette petite. Nahnah avait la force de son père, elle saurait intercepter ses ondes cérébrales, amplifiées par la gelée sur les murs. À distance, le médecin commença à la diriger à travers les rues d'H942, l'aida à franchir des positions peu contrôlées tandis qu'un résistant partait à sa rencontre. Sheyi était bouleversé. Nahnah était si pure, si malhabile pour l'action, qu'allait-il lui arriver ? Il savait très bien que le chemin était semé d'embûches et que le moindre faux pas pourrait lui être fatal. Mais Meyer sut le rassurer, elle était entre de bonnes mains et sa bonne étoile l'avait déjà sauvée du pire. Il fallait la rapatrier dans la Cité des Croisés, avec d'autres survivants des camps d'internement.

Trois heures plus tard, Sheyi vit arriver un autocab. Malgré sa nonchalance notoire, il se rua vers le véhicule pour accueillir Nahnah mais il sentit d'autres signatures familières qui le troublèrent au plus haut point. Il se sentait à la fois excité et contrarié par toutes ces identités qui, tour à tour, se séparaient et s'annulaient. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit son père puis Enri sortir de l'engin, ensuite seulement Nahnah qui tenait à peine sur ses jambes. Il oublia l'étrange couple formé par ses deux camarades de classe et serra son père entre ses bras, l'empêchant presque de respirer. Il sentit les côtes de son aïeul, amaigri par les privations de la détention. Affaibli, William lâcha rapidement l'étreinte, incapable de tenir la posture virile. Des larmes coulaient sur les joues de Sheyi lorsque son père s'effondra. Il le retint, passant ses bras puissants sous ses aisselles, et l'aida à se redresser sur ses jambes pour le transporter à l'abri, assisté du docteur Meyer soucieux d'ausculter son patient. Dans le cortège, Enri les suivait en soutenant Nahnah, mal en point. Après avoir allongé William sur un lit de fortune, Sheyi regarda distraitemment les gestes attendris d'Enri envers celle qu'il avait autrefois aimée. Elle avait le regard effrayé d'une bête traquée, se blottissant instinctivement contre son sauveur. Enri, contre toute attente, avait également sauvé William, destiné à mourir d'épuisement dans le camp d'internement. Tout son être se fondit dans l'esprit fatigué de son père, un homme solide qui voulait vivre malgré les forces qui l'abandonnaient.

— Il faudra à ton père beaucoup de repos, chuchota le médecin, tu devras également bien le nourrir. Va voir Northiss de ma part en ville, et ramène des compléments alimentaires, tout ce que tu trouveras, voici la liste.

Pour Sheyi commença une nuit bien étrange où la joie de retrouver un père disparu balaya d'un revers de main la peine de voir lui échapper son premier amour. Il s'était imaginé déambulant avec Nahnah dans les méandres de la cité, contemplant son amie grisée par les retrouvailles, bruyante et exubérante, parlant abondamment de cette ville mystérieuse. Il se sentait ridicule à présent. Épuisée, elle semblait vulnérable et lointaine. Ils s'étaient à peine parlé. Il repensa au parcours de Nahnah, à la façon dont sa vie avait basculé. Elle, si détachée des choses matérielles, libérée de la contingence, avait été rattrapée par sa généalogie. Sheyi se demandait ce qu'Enri faisait près d'elle. Il supposa qu'il n'avait pu se résoudre à rester les bras croisés après son arrestation. À sa façon, il le remercia, en posant une main lourde et fraternelle sur son épaule. L'autre acquiesça silencieusement, soucieux et hébété, tandis que Nahnah dormait, la tête posée sur ses jambes.

C'est à son père que Sheyi fit visiter la cité, quelques heures plus tard. Plus ils avançaient, plus la température baissait. Vers la fin du parcours, Sheyi, voyant que William grelottait, défit son sac-à-dos pour en sortir un gilet qu'il lui enfila.

— Il n'y a pas de mobilier ? s'étonna le père.

— Pour quoi faire ? Ici on n'en a pas l'utilité, rétorqua son fils, amusé.

Sheyi ouvrit une porte dérobée et, au lieu de monter les escaliers, descendit vers les sous-sols éclairés. Là, de la matière gélatineuse s'étalait sur les murs, semblable à celle qu'il avait confiée à son père et que, malheureusement, celui-ci avait dû abandonner dans le camp. William s'aperçut que la substance adhérait solidement aux parois, tandis qu'au toucher elle semblait molle et souple. L'ancien interrogea son guide du regard.

— C'est un organisme vivant, conducteur de nos pensées. Il fonctionne comme un relais.

William hésita mais fit un effort pour reformuler ce qu'il avait saisi.

— Tu veux dire que cette matière vous aide à communiquer entre vous ?

— Oui, confirma-t-il. On peut s'en passer mais les présuriens se sont aperçus que cet organisme pouvait amplifier nos ondes cérébrales. Ainsi, la Cité des Croisés peut

recevoir des messages émis depuis la Cité Méridienne. Je crois aussi que nos sages communiquent avec les Suriens par ce biais.

William se tut pour encaisser le coup puis, après un moment, demanda :

— Et ces croisés ? Où sont-ils ? Je n'ai vu personne.

— Tu les as sous les yeux.

Il fit lentement demi-tour sur lui-même, à cent-quatre-vingt degrés, mais ne vit que des murs étincelants, à l'éclairage cru, un sol bleu marine sous ses pieds.

— Où ?

Sheyi était certain de son effet.

— Je te présente nos amis les croisés ! Sa main désignait la gelée sur les murs. En fait, aucun hybride n'est réellement resté ici. La Cité des Croisés appartenait à l'origine aux Suriens qui l'ont construite un siècle plus tôt. Après leur départ, ils ont laissé derrière eux cette matière blanche qui leur permettait certainement de communiquer à grande distance. Nos ancêtres s'étaient aperçus qu'ils pouvaient eux aussi s'en servir. Ainsi, depuis plusieurs générations, nous nous retrouvons ici virtuellement chaque nuit.

— Tu veux dire..., il n'acheva pas sa phrase.

— Depuis la Cité Méridienne ou H942, ou encore Z1143.

William connaissait le fonctionnement des triades, des identités scindées qui finissaient par s'unir en une conscience élargie. Son fils décrivit le plaisir de se désincorporer puis de réintégrer un être grossier aux émotions primitives tel que l'homme.

— Vos émotions sont une sorte de récréation, lui dit-il.

— Tu dis « vous », objecta son père.

— Je me sens de plus en plus un des leurs, avoua Sheyi, ou plutôt comme un traducteur, un interprète. Je suis le lien entre des formes extraterrestres très avancées et difficilement appréhendables par les humains. Nous, les hybrides, sommes nécessaires pour nouer ce contact.

— Mais vous avez échoué, soupira William.

Sheyi l'embrassa tendrement, puis dit à regret, tenant son père par les épaules :

— Oui. Ce n'est pas la première fois que nous échouons.

— Et tu es de leur côté.

— Je ne suis d’aucun côté mais aujourd’hui ce sont les hommes qui me font peur.

— Et pour cause, soupira l’ancien.

— J’ai fait une expérience élargie de mon identité, papa, lui confia-t-il. Parfois, je peux les voir.

— Les Suriens ? s’étonna-t-il en montant le ton.

Il opina du chef.

— J’en vois un en particulier, avec lequel j’ai l’impression d’avoir une grande intimité.

— Tu crois qu’il est de notre famille ?

— Je ne pense pas. Ça me semble difficile. Il faut remonter trois générations pour la fécondation de notre aïeule. Il s’agit peut-être d’une sorte de parrain qui veille sur moi. Je crois même avoir été enlevé, mais c’est difficile à dire.

Ils s’assirent pour discuter.

— J’ai gardé les mauvaises nouvelles pour la fin, prévint Sheyi. Nous avons tous entendu le cri de détresse de maman.

Une larme perla au coin de l’oeil de William qui l’essuya aussitôt. Sheyi évita son regard.

— Je crois qu’elle est morte, papa. Je ne reçois plus aucun signal.

Enri était retourné au bureau alors qu'Hman rentrait de congé. Chargé de retransmettre les appels à son chef, il bloquerait celui de Brandt si nécessaire. William lui avait révélé l'ampleur de la corruption dans les camps et assuré que personne ne saurait que deux prisonniers manquaient. Ce matin, Enri se sentait lavé de ses émotions négatives, sa haine pour Günther et les hybrides avait disparu. Nahnah l'aimait d'un amour profond et c'était la seule chose qui comptait. Il n'était pas devenu un traître, allié à l'ennemi, mais il n'était plus non plus l'Enri de la veille, plein de rancœur et de colère. Quelque chose cependant lui tomba dessus, une mission qui devait l'opposer au père biologique de Nahnah. Il soupira, il avait oublié ce projet, la guerre et toute cette agitation au travail. Il se sentait étranger à ce qui se passait, tel un spectateur détaché de la pièce qui se déroule sous ses yeux. Sa motivation s'étant évanouie, il n'avait plus, non plus, la force d'analyser les tenants et les aboutissants de la situation. Alan T. était un hybride notoire et Enri avait appris, année après année, à détester ces croisés dotés de pouvoirs exceptionnels qui légitimaient leurs privilèges. Günther lui aillant volé Nahnah, il avait adhéré à l'idéologie du parti qui servait ses intérêts personnels en anéantissant les hybrides. Désormais, il était perdu et ne savait plus que penser. Les reproches de Nahnah lui revenaient en tête : *si tu adhères à une idéologie, tu cesseras de penser par toi-même*. Effectivement, remarquait-il à présent, il ne parvenait plus à décider s'il devait écouter son cœur ou sa raison. Il dissimula son état à Hman, prétextant un mauvais rhume. Cette excuse avait fonctionné, son patron étant trop préoccupé par l'actualité militaire pour prêter une oreille attentive à son apprenti. Son supérieur lui expliqua qu'il devait agir sur le champ, collaborer avec un commando mis sur pied par Söh et éviter que ce dernier ne s'approprie la victoire. Sans avoir eu le temps de prévenir qui que ce soit, il fut envoyé *manu militari* dans le désert, contrarié de disparaître ainsi sans laisser de trace alors qu'il avait promis à Nahnah de passer voir Dolly.

Après trois heures de transport, le commando descendit la montagne au lieu de la gravir. Le vent n'était pas violent mais les particules collaient au casque et bouchaient la visière qu'il fallait constamment dégager d'une main. Après une heure d'escalade, les hommes avaient brisé la baie vitrée du bureau principal et pénétré le bâtiment. Les locaux

étaient sombres, Alan T. avait manifestement saboté l'éclairage afin de mettre les intrus en difficulté, mais Enri et ses collègues bénéficiaient de lunettes à vision nocturne. Le jeune homme était épuisé. Il aurait tout autant apprécié une intervention à distance, moins risquée, bien que cette mission eût le goût de la nouveauté. Sa haine envers l'ennemi ayant disparu, il se retrouvait à faire son travail, ni plus ni moins, sans réelle conviction. Il entra dans des bureaux par effraction comme d'autres pointaient à la mine. Épuisé par une nuit blanche et une matinée plutôt sportive, il oublia ses tracas et ne pensa plus qu'au moment présent, incapable de se concentrer sur quoi que ce fût. Les militaires qui l'accompagnaient l'avaient un peu refroidi par leur attitude distante, taciturne et même brutale. Il était pour eux un poids, il le sentait. Il pouvait presque lire leur mépris dans leurs pensées. Cette idée le fit sourire : il n'était finalement pas nécessaire d'être télépathe pour décoder l'esprit de ces hommes-là. Il s'autorisa une pause dans ce qui devait être le bureau d'Alan, déplaça une valise de transmission et porta son casque aux oreilles. Sur l'écran apparut le plan du bâtiment, obtenu par le service d'entretien des locaux. C'est là que son équipe l'abandonna ; les militaires obéissaient manifestement à un autre plan que celui d'Hman. Enri se dit que c'était peut-être un coup de Söh.

Alors qu'il travaillait depuis près d'une demi-heure, sa vue se troubla puis la salle dans laquelle il se trouvait s'éclaira d'une lumière crue, insoutenable pour ses yeux sensibles au soleil. Il fut aveuglé et laissa tomber son transmetteur. Il se retrouva soudain dans un état de conscience inédit, mi-éveillé, mi-endormi, différent de son état ordinaire. Il devint tout à coup sujet à une grande lucidité, notamment sur ce qu'il faisait. En voyant ses mains, ses jambes et le matériel tombé sur le sol, il se demanda comment il avait pu en arriver là. Des tremblements le saisirent alors des pieds à la tête et il se sentit chavirer dans une autre dimension. Bien qu'éveillé, son esprit franchit une frontière invisible, comme un voile de tissu qui se déchirait sur son passage pour aboutir dans une salle où il fut heureux de retrouver son maître, Manzi, qui lui parla longtemps.

— Mahda, rejoins-moi. J'ai besoin de toi, lui intima-t-il.

Pour la première fois, ses traits recouvraient ceux d'Alan T., semant chez Enri une grande confusion. Il avait envie de pleurer et s'agenouilla.

— Pardon ! dit-il, effondré sur le sol. Puis, il n'eut plus besoin de le dire, il lui suffit de le penser.

Mahda reçut une énorme bouffée d'affection, mélangée à une grande tristesse. Il semblait coincé entre ses deux identités. Manzi était fort, il lui adressa une salve d'énergie qui le redressa sur ses pieds. Il se sentit renaître. Mahda se rendit alors dans les couloirs de Big Data, se baissant pour ramasser son sac-à-dos dans lequel Sheyi avait glissé, quelques heures plus tôt, une boîte remplie de rhizomes blanchâtres. Il vérifia l'emplacement d'Alan dans une pièce blindée, puis celui de ses collègues tapis dans les sous-sols de la société, et enfin il programma le système électrique de façon à ce que tout grille sur son passage : eux, lui. En aucun cas, les données concernant les hybrides ne devaient fuir. L'électricité se propagea dans tout le bâtiment. Mahda vit le courant foncer sur lui. Il jeta au sol ses appareils et courut aussi vite qu'il put, tandis que la bête survoltée le poursuivait de ses saccades mortelles. Il grimpa des escaliers, toujours poursuivi par les pattes électrifiées qui finirent par le saisir. Au même moment, il s'effondra.

Lorsqu'il se réveilla, épuisé, le jeune homme n'avait toujours pas retrouvé son état de conscience ordinaire. Il se sentait habité, comme si d'autres yeux voyaient à travers les siens. Mais c'était bien lui qui pilotait son corps endolori. Il fut surpris par son calme et sa détermination. Les yeux poisseux, les paupières collées, il posa la main sur son appareil, grillé, en prenant appui sur le sol. Il sentit une pression sur son crâne, puis des images de son environnement lui apparurent. Il n'avait plus besoin de sa vue pour se diriger. Tandis qu'un épais liquide suintait de ses paupières, se déversait sur ses joues, il enroula un gilet autour de son nez et sa bouche, et pénétra dans le bâtiment en flammes pour disparaître dans l'épaisseur de la fumée. À ce moment, une force amicale l'attira dans les méandres de l'établissement. Manzi, très diminué, retranché dans une zone fortifiée, émettait de faibles signaux pour le diriger. Mahda avançait, sûrement, d'un pas décidé, le geste expert, débloquent les entrées. Il aboutit dans la cellule-forte où s'était tapi son vrai maître. Il le saisit vigoureusement par les épaules, pour le réveiller, puis lui remit un coffret que le maître inséra fébrilement dans sa connectique. Manzi regarda le jeune homme, l'air entendu.

— Là-dedans, dit-il, tu trouveras toutes les données stockées par Big Data depuis plusieurs générations. Il faut à présent détruire l'usine pour que l'ancien matériel ne tombe pas entre de mauvaises mains.

Suite à la salve électrique que le jeune homme leur avait infligée, l'ensemble du commando méridien agonisait. Le champ étant libre, Mahda se refusa à abandonner son maître à bout de forces, et l'extirpa de la colline assiégée avec l'aide de son associé. Un ascenseur secret les achemina vers le sommet de la montagne où une plateforme accueillit un avion furtif commandé par la pensée de Manzi. Mahda s'émerveillait des capacités cognitives de son maître, lui qui voyageait si mal d'une identité à l'autre, se réveillant à chaque fois dans un corps qui lui semblait étranger. En vol, Manzi expliqua à ses comparses qu'ils se rendaient à la Cité des Croisés.

Ce soir-là, avant d'aller se coucher, Karl, comme tous les Méridiens, porta sur sa tête les capteurs de la machine à rêves. Une fois la ville plongée dans les bras de Morphée, une lumière intense réveilla l'éducateur. L'éclairage venait de l'extérieur, se glissant par les fentes des fenêtres et des portes. Il sentit une présence, comme si quelqu'un l'observait, une impression puissante le saisissant des pieds à la tête. Son sang se glaça quand il sentit une odeur de terre humide planer autour de lui. Lorsque, par curiosité, il observa la ville endormie, il aperçut des vaisseaux qui stagnaient au-dessus des maisons. Une attaque ! Certains bouchaient la perspective par leur taille, d'autres, plus petits, semblaient composés d'un métal lumineux, comme chauffé à blanc. La peur commença à le gagner. La colère, aussi, de ne pas avoir soupçonné un tel revirement de situation. Mais qui étaient ces assaillants ? Quelques curieux étaient sortis, appelés par une présence contre laquelle ils ne pouvaient lutter. Il eut alors une vision : une incroyable lumière blanche aveuglante brûla toute la cité, déchirant le ciel dans une explosion fracassante pour se transformer en un magma arc-en-ciel dont la fureur rivalisait avec celle d'une supernova. Au même moment, Karl fut pris d'assaut, subissant une sorte de crise tandis qu'un filet électrique le traversait de part en part. Il reçut des images de la nature terrestre qui l'émerveillèrent et l'attristèrent à la fois. Il voyait de la mousse sur des arbres gigantesques, des chevaux paisibles tournaient lentement la tête vers lui, quelques nuages blancs cheminaient sur un ciel bleu comme il n'en avait jamais vu. Puis, il éprouva une sensation de lévitation et survola ce qui ressemblait à un désert. Était-ce vraiment la Terre ? Il la quitta, pour s'éloigner dans l'espace, avec d'autres. De là, il voyait Mars, Saturne, Jupiter puis, encore plus loin, contemplait la Voie lactée.

Enfin, une voix familière saisit son esprit : « Les humains-purs doivent apprendre à travailler en accord avec la nature et avec les autres. L'amour et la compassion sont la clé de toute chose. Sans l'Homme, la Terre a retrouvé d'elle-même son harmonie. C'est pourquoi je vais éradiquer l'imperfection humaine. » De retour dans sa chambre, Karl sentit alors un grand rideau noir tomber sur lui. Cette voix, il la connaissait. Une chape d'obscurité, semblable à un ballon d'eau gigantesque, se mit à recouvrir le plafond puis à descendre lentement dans la pièce, jusqu'à l'étouffer. Il suffoquait, grelottait, urina de frayeur. Alors qu'il commençait à sérieusement manquer d'air, il se souvint du timbre de cette voix. À l'orphelinat, il y avait de ça si longtemps. Ce ne pouvait être que lui. Il put voir à travers les murs son visage qui l'observait : Alan T. était là, devant lui, un sourire narquois aux lèvres. Comment avait-il fait ? À travers les fenêtres de la maison, il perçut ses collègues agenouillés sur le sol de la ville, tendant parfois un bras vers l'avant, dans une attitude désespérée. Plus il était terrifié, plus le voile s'assombrissait. Soudain, le mur d'où venait l'apparition se mit à émettre un son très bas, si bas que le sol commença à trembler. Puis, le volume émis dans sa cellule augmenta à un tel point qu'il devint assourdissant, faisant voler en éclats le toit de son bâtiment qui fut vite envahi par la poussière du dehors. Karl sentit ses tympans éclater et hurla de douleur.

Des centaines de milliers de crânes, connectés à autant d'engins que Big Data avait piratés la veille, s'étaient alliés pour lancer un appel à l'aide. Ce message de détresse s'adressait aux Luniens avec lesquels Manzi avait gardé de nombreux contacts. Son corps était lourd mais son esprit était léger comme l'air. Depuis la Cité des Croisés, il avait posé sur son crâne la machine à rêves qui amplifiait ses capacités cognitives, manipulant à distance la perception des humains-purs. Le temps s'était calmé comme par miracle, la nuit recouvrait la cité endormie de son masque rassurant. Manzi devait agir rapidement avant que l'armée ne comprenne ce qu'il se passait. Pour l'instant, elle était occupée à assiéger Big Data. Sheyi le regardait avec curiosité et, même si le cours des événements lui échappait, il avait confiance. Manzi referma les yeux, la machine tortura son esprit pour lui donner une impulsion phénoménale. Il traversa un voile épais qui tomba en poussière, cédant la place à l'étendue du désert.

La traversée de la caravane s'annonçait moins périlleuse que prévue, le climat s'étant soudain assagi, comme si une main invisible avait dégagé le nuage de particules

qui bloquait la vue. Le convoi de prisonniers quittait le camp d'internement pour sa destination funeste quand les gardiens virent le véhicule ralentir. À l'intérieur, le conducteur avait beau appuyer sur l'accélérateur, l'engin ne réagissait plus. Il sentait ses jambes s'engourdir lorsque le véhicule s'immobilisa. Incapable de retirer ses mains du tableau de bord, il sentit une force s'approcher de la caravane. À l'arrière, les passagers attendaient patiemment sur leur siège, comme hypnotisés. On leur avait promis un vol spatial pour la Terre, un nouvel espoir pour une vie de liberté. Lorsqu'ils aperçurent une sorte de lampe braquée sur eux, ils se retournèrent, à demi-conscients, et virent dans le ciel nocturne des lumières clignoter autour d'une forme oblongue. Un vaisseau lunien, comme l'indiquait en toutes lettres le nom de l'engin. L'éclairage dirigé sur eux venait de là. Les portes s'ouvrirent puis, un à un, les passagers furent secourus par des hommes engoncés dans leur combinaison spatiale. Les prisonniers ne purent résister à une volonté qui les commandait de l'extérieur, comme s'ils n'avaient pas le choix. Malwann se trouvait parmi eux. Elle vit ses codétenus se lever à tour de rôle, sans comprendre ce qui leur arrivait. Elle avait peur et préférait mourir plutôt que d'affronter une épreuve de plus, quand elle entendit la voix de Manzi qui l'appelait. Elle ne souffrirait plus des tortures du docteur Brandt, lui soufflait-elle. Ses sauveteurs la revêtirent d'une tenue de secours et, aspirée dans les airs, Malwann eut la sensation de se retrouver en haut d'une montagne pour se jeter dans un vol plané. Elle sentait la présence protectrice de son acolyte, sage parmi les sages qui, enfin, venait la sauver.

Tapi dans la Cité des Croisés, Sheyi était inquiet sans raison, veillant sur Mahda qui avait de multiples blessures au visage. Manzi les avait rejoints, les données étaient sauvées mais il n'avait pu discuter avec sa fille qui dormait profondément. Elle était aussi belle que sa mère, leurs deux vies étaient un rendez-vous manqué. Il n'osa pas la toucher mais s'imprégna de son innocence.

Sheyi avait décelé une présence qui ne semblait pas inquiéter le sage de l'ordre politique. Il se concentra mais n'entendit aucun bruit. Regarda à l'extérieur mais ne vit rien de suspect. Manzi l'examinait, comme un père amusé par la frénésie d'un enfant. Soudain, une lumière intense éclaira les parois de son abri, pénétrant par les fentes dessinées par la porte et la fenêtre. Il sentit ses membres se figer, regarda désespérément

Manzi qui lui souriait puis Shana qui dormait d'un sommeil profond. Il tenta de parler mais aucun son ne sortit. Quand la porte de l'alcôve s'ouvrit, Sheyi tenta un contact télépathique et sentit un mur isolant autour de lui. Une force l'extirpa de sa cachette et le souleva dans les airs, tandis que Manzi le regardait s'éloigner, sans réagir. Il aperçut un rayon lumineux, venant du ciel, qui touchait le sol devant son alcôve. Il eut l'impression de courir vers lui mais s'aperçut bientôt que ses membres inférieurs étaient comme paralysés. Il inspirait trop d'oxygène et tenta de se contrôler, paniquant de nouveau quand tous ses muscles furent pris de tremblements. Malgré sa résistance, il pénétrait dans le faisceau de lumière à la source de l'illumination du désert martien, semblable à un fil relié au vaisseau qu'il remonta sans effort. Toutes les cellules de son cerveau s'enflammèrent alors qu'il traversait un plasma lumineux. Il constata qu'il ne s'agissait pas de lumière mais de matière, comme un liquide à l'intérieur duquel il pouvait respirer. En bas, depuis la Cité des Croisés de plus en plus lointaine, l'esprit de Manzi l'accompagnait, tentant de le rassurer.



Lorsqu'ils se réveillèrent, les Méridiens eurent l'impression qu'un brouillard se dressait entre eux et leur conscience. La plupart saignait du nez ou des oreilles. Le temps s'était calmé, le ciel semblait dégagé et la tempête avait disparu. Nannah se réveilla à son tour, comme sortie d'un mauvais rêve. Elle avait dormi profondément mais, en même temps, se sentait tourmentée. Elle se souvint alors qu'elle avait vu de la lumière transpercer les murs dans la nuit. Elle se redressa d'un bond, saisie d'une intuition, elle était redevenue Shana. Sheyi était en danger, elle s'en souvenait à présent. Elle paniqua, abandonna momentanément Mahda qui semblait miraculeusement guéri de ses vilaines

blessures, se dépêcha, furetant dans tous les coins de l'alcôve, visitant les pièces voisines à la hâte. Elle remonta à la surface, le cœur serré, les larmes aux yeux.

— Sheyi ! hurla-t-elle dans un cri muet que transmettait son esprit.

Elle pleurait à chaudes larmes à présent. Dehors, elle ne découvrit qu'un désert étrangement calme, se souvenant soudain que la gelée sur les murs du sous-sol ne brillait plus. Il n'y avait plus d'activité cognitive dans la cité, tous étaient partis, la laissant seule, abandonnée avec Mahda. Mais pourquoi ? Elle se sentit trahie par cette fuite lâche et égoïste de ceux qui prétendaient l'aimer. On lui arrachait le cœur et les entrailles, c'en était trop. Elle resta plantée devant les murs de la cité inactive, le visage grimaçant d'une douleur sombre et nouvelle.

Quand elle redescendit auprès de Mahda, elle trouva près de sa natte une boîte contenant des rhizomes blanchâtres. Elle posa sa main sur l'objet pour le saisir et sentit contre elle l'embrassade de Sheyi. Il avait confiance, elle fonderait la société dont les hybrides avaient toujours rêvé. Ainsi avaient parlé les sages, ainsi il en était. Elle se calma, abattue et résignée, n'ayant plus dans son corps assez de ressources pour pleurer, assez de douleur pour crier. Elle était lasse, comme vaincue. Quelle drôle d'héroïne faisait-elle, abandonnée par les siens. Elle se mit alors à chercher Manzi qu'elle avait vu la veille dans la salle des machines. Elle courut vers le bâtiment, entra dans une salle de contrôle : son père se tenait devant elle. Elle ne trouva rien à dire et s'avança lentement vers cet étranger dont elle espérait tant. Pour le retrouver, elle avait fait souffrir sa mère et risqué l'internement. Manzi ne se sentait pas à la hauteur de son attente qu'il percevait malgré lui comme un bouquet de tendresse. Attirés comme des aimants, ils s'approchèrent l'un de l'autre. Manzi prit la tête de l'enfant dans ses mains et posa un baiser sur son front. Ensemble, ils pleurèrent.

Manzi prépara leur exfiltration. Quand elle retourna auprès de Mahda, elle reconnut des flacons contenant les compléments alimentaires que sa mère incorporait dans des mets artificiels et les partagea avec le malade. Elle avait besoin, elle aussi, de se replumer et, dès que Mahda irait mieux, elle retournerait chez sa mère avec ses nouveaux amis. Personne ne pourrait l'en empêcher. Les jours passèrent ainsi, sans que Shana ne s'ennuie vraiment, occupée à découvrir son père avec lequel elle replantait les rhizomes abandonnés par la communauté des hybrides. Une greffe semblait avoir pris sur

les murs. Elle scintillait dans l'alcôve de son enfance, celle qu'elle avait partagée avec sa triade. Ils réfléchirent longuement à la façon de s'y prendre mais n'avaient pas beaucoup de réponses à leurs questions. Valait-il mieux greffer l'ensemble de la gelée sur le même mur ou répartir le contenu de la boîte dans plusieurs alcôves ? Dans ce cas, pouvaient-elles être séparées les unes des autres ou devaient-elles rester rapprochées ? Ils optèrent pour la solution qui leur semblait la plus raisonnable et répartirent ces boutures sur les murs de deux salles proches l'une de l'autre. La capacité de cette matière étrange à se reproduire et s'étendre était impressionnante, et il leur sembla que chaque jour, la surface conductrice d'intelligence doublait son étendue. Nahnah aurait aimé en filmer la progression. Quand elle posait délicatement sa main sur cet élevage pittoresque, elle avait le sentiment de sentir la présence de Sheyi mais le contact s'atténuait de jour en jour alors qu'il aurait dû s'amplifier. Elle en déduisit que Sheyi s'éloignait à toute allure de Mars pour une destination qu'elle ignorait. La Terre, Surus ? Elle était déboussolée, ne comprenant toujours pas pourquoi on l'avait laissée seule avec Mahda, mais à présent elle s'en accommodait. Finalement, elle était mieux là avec son père et le garçon qui l'avait sauvée. Sheyi était brillant mais distant, presque froid, trop occupé à défendre une cause pour s'apercevoir de l'écart qui s'était creusé entre eux.

Mahda ressuscitait, guérissant miraculeusement. Il n'était plus l'Enri qu'elle avait connu, sûr de lui, défiant et nerveux. Il était comme apaisé, dépassé par ce qui lui était arrivé, qu'il acceptait tout bonnement, sans chercher à l'expliquer. Les résistants avaient convenu de rester prudents tant que les nouvelles de la chute d'Odalf ne leur parviendraient pas aux oreilles. Ils partiraient de nuit, une fois Mahda rétabli, pour se cacher chez North et Dolly.

Les retrouvailles entre la mère et la fille, que l'on croyait perdue, furent émouvantes. Meyer lui avait envoyé une photo de la mère naturelle de Nahnah, identique à l'hologramme que lui avait montré Alan. Cette familiarité qu'il avait perçue en découvrant l'image venait de la ressemblance entre Nahnah et Tania. Dolly avait découvert avec émotion les traits de cette dernière, éprouvant un ravissement tant leur finesse rappelait ceux de Nahnah. Ils remercièrent Alan d'avoir ramené l'adolescente saine et sauve, regardant Enri avec suspicion. Le moment venu, Nahnah aurait des

explications à leur donner. Ils installèrent les rescapés dans la cave et prirent la décision de quitter Méridienne au plus tôt. Des amis pouvaient les accueillir en H942.

Il fallut attendre encore une année pour que la guerre cessât. H942 se mêla au conflit, ne souhaitant pas laisser la technologie présurienne entre les mains de Méridienne. Les exactions du Parti Nationaliste étaient connues de tous, mais le réarmement retarda la libération des derniers camps d'éradication. En ce jour si singulier, Alan avait honte d'être vivant, de faire partie de ces privilégiés qui avaient échappé à une mort programmée. Enri leur avait donné les coordonnées du camp, où on trouva, près de la capitainerie, un stock de bagages, de sacs et autres ballots dont les familles avaient été délestées avant leur expédition vers le désert. Lorsqu'Alan découvrit cette réserve, emplies d'une montagne d'effets personnels, certains aussi dérisoires qu'un vélo électrique, une peluche ou une paire de lunettes, il fut tétanisé. Ses lunettes, sa peluche, son vélo. Il n'y avait pas de mots pour décrire ce qu'il ressentait, si ce n'était de l'épouvante, entrecoupée de culpabilité et de honte. La honte, un sentiment très rarement éprouvé et pourtant très primitif. Il fut aussi assailli de pensées égoïstes qui, avec lucidité, constataient que Günther et lui avaient eu de la chance. Mais s'agissait-il de chance puisque les rescapés des camps ne devaient leur survie qu'à eux-mêmes, personne n'ayant songé à les sauver ? Les hybrides avaient purement et simplement été exterminés dans l'indifférence générale, rares étant les concitoyens à avoir élevé la voix. Après ça, plus aucun hybride ne se sentirait Méridien.

ÉPILOGUE



Nahnah et Enri reprirent une vie normale, s'intégrèrent dans les milieux intellectuels et universitaires d'H942, et ne tardèrent pas à publier leurs premiers ouvrages. Nahnah devint même la représentante officielle des hybrides et accepta de devenir la rédactrice en chef d'un célèbre quotidien. Alan avait repris les affaires, encore plus prospères qu'avant-guerre. Dolly et North s'étaient mariés.

Le jeune couple habitait une cellule spacieuse, près des parents de Nahnah. Ils étaient parvenus à tourner une page de leur vie, animant de temps à autre des conférences sur les dangers de la culture de masse quand un événement grave vint perturber leur vie. Hman venait d'être capturé. Dix années s'étaient écoulées, à l'issue desquelles toute poursuite contre les anciens nationalistes serait frappée de prescription. Au cours de cette décennie, Méridienne n'avait fait aucun effort pour arrêter et juger les tortionnaires des hybrides. Les croisés avaient déserté la cité minière pour se réfugier, comme Nahnah, en H942 ou fonder un État suriste indépendant dans la Cité des Croisés. Lors du débarquement alien, de nombreux nationalistes étaient morts dans des circonstances non élucidées, vraisemblablement victimes d'attaques cérébrales. Hman était resté introuvable, et voilà qu'il réapparissait dix ans plus tard, dans une bien mauvaise posture.

Enri et Nahnah se regardaient en chiens de faïence. De nombreux noms leur revenaient à l'esprit, notamment celui de Malwann, torturée par Brandt. Tourmenté par la culpabilité depuis une décennie, Enri vivait très mal ces événements. Il dormait mal, serrait les dents, dissimulant à Nahnah son état réel. Il en voulait à Karl d'avoir profité de sa jeunesse. Il n'avait que quatorze ans quand Hman l'avait recruté comme secrétaire et son arrestation lui rappelait qu'il avait été le complice d'un monstre. Nahnah essayait de le reconforter, lui expliquant inlassablement que son enrôlement dans les combis grises faisait partie d'un plan plus global d'anéantissement des esprits. Mais Enri ne dormait plus. Il comptait chaque heure de la nuit, harcelé par ses erreurs du passé, ressassant les mêmes idées noires sans relâche. Il se méprisait. Nahnah et lui regardèrent, comme l'ensemble de la planète, le procès d'Hman sur leur mur-écran, en temps réel. Confortablement assise devant la retransmission, Nahnah prenait des notes et passait le plus clair de son temps à analyser les minutes du procès quand le nom d'Enri, secrétaire d'Hman, fut prononcé et sa photo publiée. Le couple se regarda, effrayé, stupéfait de voir

un passé aussi lointain les rattraper. Une fois de plus, il ne dormit pas de la nuit quand, au petit matin, on frappa à la porte. Enri, comme Nahnah, savait. On l'emmena.

La nouvelle ne tarda pas à être diffusée en boucle, H942 était excitée à l'idée d'avoir son propre procès sur l'un des fils d'Hman. L'audimat explosa, on cessa bientôt de travailler pour regarder cette nouvelle insensée : on allait juger le secrétaire de l'un des plus grands criminels nationalistes. Nahnah décida de devenir l'avocate d'Enri. Cette décision ne fut pas difficile à prendre, elle le défendrait non seulement parce qu'elle l'aimait, mais aussi parce que, grâce au procès Hman, elle avait compris les rouages de l'extermination des hybrides. Ce procès, elle en était convaincue, devrait être exemplaire. De sa plaidoirie émanerait une vérité, difficile à entendre mais nécessaire. Son axe de défense était déjà trouvé, il s'agirait de s'appuyer sur la banalité du mal.

Quand elle rendit visite à Enri, enfermé dans un cachot privé de lumière naturelle, tel un dangereux criminel, il ne la vit même pas. Le regard perdu dans le vague, il refusait d'être défendu. Elle prépara donc seule la défense de l'accusé et réclama les pièces à conviction. Celles-ci consistaient essentiellement en des témoignages de déportés qui racontaient leur vie dans les camps, sans lien direct avec l'activité d'Enri. De nombreuses preuves qui n'en étaient pas et n'établissaient pas de connexion entre l'activité subalterne d'Enri et les crimes de masse commis par les dirigeants nationalistes. Nahnah passa des journées entières à se réjouir du manque de sérieux des documents amassés lorsque, un soir, deux d'entre eux lui parurent accablants. Seule la signature d'Hman était apposée sur la liste des déportés mais on avait vu Enri, écrivait-on, inspecter un camp. Des photographies attestaient sa présence sur le lieu-même où le docteur Brandt avait torturé de nombreuses femmes. Plus grave, la jeune sœur de Günther, Hilden Alter, dont les parents avaient été déportés, affirmait avoir aperçu Enri le jour de la rafle qui avait emporté sa mère. Il avait espionné, selon elle, leur maison par vengeance personnelle et envoyé volontairement Clara dans un camp, fait attesté par de nombreux témoignages qui détaillaient les tortures dont elle avait été victime. Les récits, insoutenables, extirpèrent des larmes aux yeux secs de Nahnah dont la silhouette avait changé avec le temps. Elle s'était endurcie, c'était une survivante, une combattante. Son corps robuste avait épaissi, son visage n'était plus celui d'une jeune fille innocente mais d'une femme mûre. Après une semaine de lecture effrénée, elle eut la certitude qu'elle devait changer sa défense. Il

ne servait à rien de nier les activités fascistes d'Enri. Les faits étaient là, et Enri, qui ne voulait pas se défendre, le savait bien.

Dans l'attente du procès, les murs de la ville se transformèrent en home cinéma où le portrait d'Enri était projeté en très grand format. On avait choisi une photographie qui ne le mettait pas à son avantage, les journaux la diffusaient sur tous les écrans, les agents conversationnels matraquant le réseau Prométhée de leur information morbide. On ressortait pour l'occasion des films d'époque et on interrogeait des héros inconnus, des voisins anonymes qui, tous, affirmaient avoir sauvé un hybride. À l'université, Nahnah fut convoquée par la direction. On savait que son époux était accusé et on lui demanda de bien vouloir renoncer à sa chaire. Elle tint tête à un groupe de vieillards aigris, en affirmant que tant que ses cours seraient remplis, elle ne partirait pas. Elle savait que le président lui-même ne parvenait plus à former des groupes pour son doctorat, sa recherche étant dépassée. Une inspection surprise survint quelques jours avant la date fatidique du procès, mais les hommes du président ne purent que constater un amphithéâtre plein à craquer, empli d'étudiants motivés et admiratifs devant la pensée analytique de leur professeur. Nahnah finit sa semaine éreintée, soucieuse pour son époux enfermé dans une geôle peu reluisante, quand elle découvrit dans son courrier sa première menace de mort. On lui conseillait de déguerpir et de renoncer au procès, on promettait de la lyncher haut et court si elle persistait à vouloir défendre le monstre Enri. Elle s'effondra sur son fauteuil, davantage abattue par la bêtise humaine que par la menace elle-même. Après le souper, elle saisit ses lunettes et s'attela à rédiger sa plaidoirie dont la structure lui apparaissait désormais avec netteté.

Enfin arriva le jour du procès. Nahnah ne s'était jamais sentie aussi seule, dans l'impossibilité de communiquer avec son époux, livré à la Cité suriste qui l'avait réclamé. Nahnah choisit un transport nocturne entre H942 et la Cité des Croisés, le trajet fut semblable à celui qu'elle avait effectué une dizaine d'années plus tôt, dans les bras d'Enri qui l'avait sauvée. La ville endormie brillait des multiples rhizomes que Nahnah avait elle-même implantés, quand elle fut accueillie avec une amabilité polie mais distante par un représentant de la cité. Nahnah ne lui fit aucun reproche. Chacun ayant écrit à l'avance l'histoire du procès, le combat avait commencé. Elle ne put loger dans l'alcôve qui avait

autrefois été attribuée à sa triade, car le bâtiment, inhabité, tombait en ruines. Elle dormit dans un hôtel du nouveau centre-ville érigé par les rescapés.

Au petit matin, Nahnah, tirée à quatre épingles, fit son entrée dans la cour de justice où elle fut entourée d'un public franchement hostile. Un brouillage présurien bloquait les hyperperceptions de haut niveau tandis que, par précaution, on gardait Enri derrière une vitre blindée. Le regard du prisonnier restait vague.

La salle comble se leva à l'entrée du juge, un homme sauvé de l'extermination par Forster. Nahnah lui réservait bien des surprises. Il prit la parole, dignement.

— Mesdames et Messieurs, entonna-t-il, nous sommes ici pour juger un homme et ses actes précis. Nous ne nous lancerons pas dans le procès du nationalisme méridien, ni dans celui d'une cité. Enri, secrétaire d'Hman au moment des faits, ne sera jugé coupable qu'après démonstration de sa participation directe à des crimes contre les présuriens. L'avocat de la défense veut-il prendre la parole ?

Nahnah, engoncée dans une robe sévère, ne consulta pas ses notes. Sérieuse, presque en colère, elle parla de sa voix de basse.

— Monsieur le juge, Mesdames et Messieurs. Je vous prie tout d'abord de noter que l'accusé est lui-même un hybride. Relâcher les prisonniers en plein désert sans casque à oxygène est un crime innommable contre l'humanité auquel l'accusé n'a pas participé. Mon axe de défense sera simple : je démontrerai, à travers les témoignages qui nous seront fournis, que la Cité Méridienne, en cette période sombre de l'histoire, a été frappée par ce que j'appellerai la banalité du mal.

Enri avait écouté avec attention l'entrée en matière de Nahnah et cherchait à croiser son regard. Il n'eut pas le temps de la voir car une nuée de caméras vint virevolter autour d'elle, sortant leurs yeux exorbités de leur mécanisme autonome et mobile, télécommandé par des journalistes qui s'exclamaient dans les gradins. À sa sortie du tribunal, Nahnah fut agressée par un public furieux qui l'accusait de trahison et lui lançait des détritres nauséabonds. Les quotidiens avaient déjà choisi leur titre, mais Nahnah fut mal comprise. Par banalité du mal, on imagina que la philosophe entendait que le crime commis par les combis grises était banal. Arrivée à son hôtel en autocab, elle ne put accéder à son bâtiment et dut continuer son chemin, dans son taxi, qui l'abandonna devant l'alcôve de sa jeunesse. Celle-ci se dégradait effectivement, mais visiter cette

architecture si particulière lui remonta le moral, elle s'y sentit à l'abri. C'est là qu'elle avait semé les premiers rhizomes qui aujourd'hui innervaient la cité. Elle descendit quelques marches pour se retrouver dans l'habitat de sa triade, caressa son mur scintillant. Ce contact l'embrasa. Elle fut secouée des pieds à la tête par un filet électrique inoffensif qui transforma pendant un instant sa conscience scindée en Shana. Elle ne put se contrôler quand un éclair puissant, venant de la construction, la traversa de part en part pour l'irradier d'une énergie vivifiante. Son esprit traversa un filtre qui la transporta vers une autre réalité. Là, elle vit la forme reconnaissable d'un Surien qui lui sembla familier. Ce n'était pas Sheyi, mais un protecteur, un Surien dont la signature était proche de celle de son ancien ami.

— Sheyi ? demanda-t-elle.

La silhouette sembla lui répondre d'un geste amical mais alors qu'elle tendait le bras pour la toucher, l'expérience prit fin. Stupéfaite, profondément troublée par cette rencontre inattendue, elle s'enfuit, craignant d'être vue, et parvint à s'introduire dans son hôtel par les cuisines.

Le lendemain, elle fut de retour au tribunal, stimulée par une force inédite qui la consumait. Elle se demanda si sa vraie mission ne venait pas de commencer. La défense convoqua à la barre la sœur de Günther. La jeune fille était devenue une jolie jeune femme mais sa haine envers Enri n'avait pas faibli. Elle confirma sans l'ombre d'un doute qu'elle l'avait vu, tapi dans l'ombre de leur maison, le soir où Clara avait été emmenée par les combis grises. Vint le tour de Nannah. Celle-ci fit un effort pour regarder dans les yeux cette jeune femme qui lui rappelait les merveilleux moments passés avec son ancien amant. Hilden avait des traits métissés dont la finesse rappelait ceux de sa mère. Son regard était dur, ses traits obstinés avec des sourcils froncés qui marquaient son front d'un pli vertical.

— Mademoiselle, pouvez-vous nous dire où vous avez connu Enri ?

Hilden jeta sur l'avocate un regard réprobateur, pinçant sa bouche, comme pour retenir des paroles qu'elle aurait regrettées.

— Il habitait le quartier déshérité, souffla-t-elle sans la regarder.

— Et plus précisément, où vivait-il ?

— Dans l'orphelinat, indiqua Hilden à contrecœur.

— Diriez-vous que sa vie avant son entrée dans le parti était meilleure ou pire que la vôtre ?

Hilden lança un regard suppliant au juge qui l’invita à répondre.

— Pire, admit-elle.

Nahnah ne s’étendit pas sur ce point, le procès montrerait bien assez tôt que les enfants de la cité étaient des cibles faciles pour des spécialistes de l’endoctrinement.

— Je vous remercie, ce sera tout.

On interrogea ensuite Enri mais aucune preuve ne permit d’avancer qu’il avait ordonné l’arrestation de Clara. Seul l’accusé devrait vivre avec ce souvenir secret dans les tréfonds de sa conscience. Mahda dormait en Enri et ne voulait pas émerger, comme s’il souhaitait punir son entité humaine des actes répréhensibles qu’il avait commis. Vint ensuite le tour des spéciaux emprisonnés avec William Alter, qui avaient vu Enri visiter le camp d’éradication où le docteur Brandt avait torturé tant de femmes. Leurs témoignages sur la vie dans cet enfer fut poignant. On projeta dans un silence lourd d’émotions les images des convois en partance, d’où les prisonniers furent relâchés dans la nature, sans casque ni combinaison. Une mort atroce les attendait alors que ces pauvres hères pensaient partir pour la Terre. Ce jour-là, Enri n’avait pas visité l’infirmerie mais sa présence confirma sa connaissance du terrain.

Après cette déposition, Nahnah réclama le témoignage de William, sous le regard ahuri de sa fille. Nahnah l’avait contacté une semaine plus tôt pour lui demander de témoigner et il avait accepté. Il avait conservé de sa détention une maigreur qui avait transformé son visage. C’était à présent un homme sec, vieilli, aux traits tirés, qui paraissait dix ans de plus que son âge. Le malheur ne l’avait pas épargné, sa femme ayant succombé peu de temps après sa libération. Nahnah le convoqua à la barre et lui demanda de raconter sa fuite dans le cab d’Enri. Il narra leur départ, tapis dans le coffre du véhicule, ainsi que leurs déambulations dans H942, dans la crainte absurde d’être reconnus, enfin les retrouvailles avec Günther, son fils. Il dut interrompre son récit plusieurs fois, la gorge nouée, les larmes au bord des yeux. Dans les gradins, la colère d’Hilden se mua en fascination. Son père n’avait jamais raconté son évasion ni la dernière nuit passée avec son frère. Elle le découvrait, en direct, en même temps que l’ensemble des abonnés sur Prométhée.

Ce témoignage déçut l'assemblée dans un tourbillon de dépression émotionnelle. Les journalistes, se plaignant d'un procès de pacotille, quittèrent à la hâte la salle déjà désertée par les caméras volantes. Le fils d'Hman était un repenté sans intérêt. Le troisième jour, la salle d'audience ne désemplit pas. L'accusation appela les voisins de la famille Alter qui avaient recueilli les jumelles, une fois leurs parents déportés. La mère de famille avait vieilli mais restait une femme généreuse qui portait sa gentillesse sur son visage. Nannah s'en voulait à l'avance des questions qu'elle allait devoir lui poser, mais elle n'avait pas le choix. Le témoin se rappelait très bien de Nannah et du jour où Hilden avait prétendu avoir aperçu Enri rôder devant leur maison. Elle raconta avec émotion ce souvenir lointain, manifestement troublée par les événements qui l'amenaient à témoigner après tant d'années. Nannah interrogea enfin la brave voisine de la famille Alter.

— Madame, habitez-vous dans le quartier déshabité ?

La question, à brûle-pourpoint, désorienta l'assemblée.

— Oui, j'y ai emménagé récemment, avoua-t-elle, pensive.

— Pouvez-vous nous rappeler à quel moment exactement ?

Le témoin, gêné, bafouilla.

— Exactement... je ne sais plus, cela fait une dizaine d'années maintenant.

Nannah, de sa voix de ténor, regarda le témoin de biais, peu convaincue par cette assertion. Elle reprit :

— Est-il exact que vous avez emménagé pendant la guerre, dans le logement d'une famille de déportés qui avait ainsi libéré son habitation ?

La salle s'exclama, l'accusation s'indigna :

— Monsieur le juge, je proteste ! Cette question est sans rapport avec notre affaire.

Le juge frappa bruyamment de son marteau, faisant taire la salle. Nannah poursuivit :

— N'avez-vous pas été gênée à l'idée de profiter du malheur des autres ?

Affolée, le témoin se défendit.

— Mais nous ne savions pas !

Nahnah était déchirée par la détresse de cette Méridienne, si prévisible dans ses déclarations.

— Vous saviez très bien, reprit Nahnah d'un ton serein, que les anciens occupants de la cellule avaient été déportés puisque le président Odalf en a fait un argument de campagne.

— Oui, mais... nous ne savions rien de plus !

— Je n'ai pas d'autre question, Monsieur le juge, scanda l'avocate.

Enri suivait le procès comme un spectateur, isolé derrière sa vitre blindée. Hagar le premier jour, sa curiosité avait été piquée et, à présent, il s'intéressait à ce qui se déroulait sous ses yeux. Nahnah avait étudié tous les dossiers, elle avait bien l'intention de démontrer qu'aucun témoin, à part la pauvre famille Alter, n'avait les mains propres. Tous avaient, d'une façon ou d'une autre, intégré l'idéologie nationaliste sans la questionner. Les témoins se succédèrent à la barre, désormais craintifs, car tous avaient quelque chose à se reprocher. Ceux qui jetaient la pierre à Enri auraient finalement pu prendre sa place au banc des accusés. C'est ainsi qu'un ami de Forster, l'ancien secrétaire d'Hman fusillé en guise de représailles, se présenta pour témoigner de l'arrestation de son leader. Ce n'était pas un témoignage de première main, l'homme ayant déjà fui Méridienne quand les événements étaient survenus. Nahnah le questionna.

— Monsieur, pouvez-vous nous dire où vous étiez au moment des faits ?

— J'étais déjà à H942, répondit-il fièrement.

Nullement troublée par l'assurance de son interlocuteur, la défense poursuivit.

— Vous êtes donc parvenu à vous évader de Méridienne.

— En effet, j'ai pu fuir le nationalisme alors qu'il était encore temps.

— Est-il exact, questionna Nahnah, que Forster a obtenu votre fuite grâce à un accord passé avec Hman, selon lequel il lui fournissait la liste des hybrides contre le sauvetage d'un millier d'entre eux, autorisés à fuir ?

La salle s'exclama d'indignation mais le témoin ne se démonta pas.

— Ce n'est pas un secret, confirma-t-il. Forster a fait ce qu'il fallait pour sauver notre espèce. Sans lui, il n'y aurait plus un seul hybride sur Mars.

La « liste de Forster » fit les gros titres de la presse qui s'indigna de la négociation passée entre Forster et Hman. Se pouvait-il que, sans cette liste, davantage d'hybrides

eussent survécu ? Quand un journaliste posa la question à Nahnah, elle avança, documents à l'appui, que les survivants n'appartenaient à aucune organisation et n'avaient pas de leader. Les leaders hybrides avaient eux-mêmes participé à l'extermination des leurs semblables. La Cité des Croisés s'enflamma et Nahnah, de nouveau menacée de mort, ne put rentrer dans son hôtel. Elle passa la nuit dans les couloirs du tribunal et se rafraîchit au petit matin dans les toilettes luxueuses réservées au juge.

Vint le moment de la plaidoirie, dans laquelle la défense détailla son concept de banalité du mal. Nahnah prit le temps de lever les malentendus : le mal fasciste n'était pas banal. La banalité résidait dans la facilité avec laquelle il avait pénétré les esprits. L'enseignante rappela la philosophie grecque qui distinguait l'homme des animaux, car celui-ci possédait une raison lui permettant de questionner le monde.

— Tous les Méridiens sont condamnables car tous ont accepté, sans la discuter, l'idéologie du président Odalf. Ils furent tous, à un moment ou à un autre, les fils d'Hman, déposant leur libre arbitre entre les mains d'un étranger, tels des moutons de panurge.

Malgré les remous qui montaient dans la salle, Nahnah continua son explication.

— Les combi grises qui ont refusé de transporter les déportés dans le convoi des pleurs n'ont pas été inquiétés. Ils n'étaient ni punis ni menacés de mort. Ce n'est donc pas la peur pour sa propre vie qui a motivé la collaboration. L'absence de pensée critique des Méridiens ne fut pas non plus une fatalité insurmontable, car Méridienne a connu des héros, tel ce mineur qui cacha Clara Alter dans sa cave, alors qu'il ne la connaissait pas personnellement. Il a fait ce qui lui semblait juste, en son âme et conscience. Cet exemple est une exception car la plupart des Méridiens, pendant la guerre, ont cessé de penser. En cela, ils sont tous coupables.

La salle s'enflamma, on dut extirper Nahnah de l'amphithéâtre, le public lui jetant tout ce qu'il avait sous la main.

Enri fut acquitté pour avoir sauvé William Alter et Nahnah d'une mort certaine. Par cet acte héroïque, il avait racheté la faute de ses premières années au parti. Ce fut un homme déconcerté que Nahnah récupéra à la sortie de prison, son incarcération l'ayant

lavé d'une culpabilité à peine refoulée. Alan, plus puissant que jamais, avait savamment préparé leur fuite. Il organisa un communiqué de presse qui attira des journalistes curieux, laissant le champ libre au couple improbable formé par une ancienne déportée et son geôlier. Une force inexplicée les poussa irrésistiblement vers leur ancienne alcôve, à peine visible depuis le centre-ville. Déguisés en mendiants, enveloppés de guenilles, ils marchèrent à toute vitesse vers cette direction invisible. On les appelait, ils devaient se dépêcher. Ils arrivèrent essoufflés et se cachèrent derrière l'un des rares murs qui tenait encore debout. Haletants, ils retrouvaient lentement leurs esprits, se demandant ce qu'ils faisaient là quand, soudain, un vrombissement les saisit. Alors que leur environnement se mettait à trembler, le couple fut propulsé, dans un éclat de lumière, à travers un voile que leur transport déchira. Derrière cette fine toile, une silhouette familière les attendait. Nahnah, devenue Shana, reconnut la présence familière et enlaça fermement Mahda. Elle toucha du bout des doigts la main tendue vers elle, aspirée dans le vide d'une destination inconnue. Bien que submergée par l'amour inconditionnel de Sheyi, dont la tendresse, mêlée de tristesse, la contaminait, elle tira vers elle Mahda qui acceptait cette affection : Shana lui semblait admirable, digne successeur de Malwann, sage parmi les sages.

La cité des hybrides

PREMIÈRE PARTIE	4
1	5
2	12
3	13
4	17
5	22
6	26
7	34
8	43
9	45
10	51
11	54
12	67
DEUXIÈME PARTIE	74
1	75
2	78
3	80
4	90
5	92
6	98
7	103
8	112
9	117
10	120
11	125
12	130
13	143
14	164
ÉPILOGUE	174

FRAN LEJEUNE

La cité des hybrides

Sur Mars, après qu'une guerre mêlant deux espèces extra-terrestres a ravagé la Terre et donné naissance à une humanité modifiée, Nahnah Arendt, alors âgée de 13 ans, fait sa rentrée au lycée. Elle se lie d'amitié avec Enri et Günther qui vont bientôt s'opposer idéologiquement. Le passé ayant une fâcheuse tendance à se répéter, des chemises grises harcèlent les familles de ces hybrides, dont fait partie Günther Alter, l'ami de Nahnah. À son tour traquée par Hman, directeur des camps, pour son origine croisée, Nahnah saura s'appuyer sur ses amis du lycée, contraints de collaborer pour sauver celle qu'ils aiment.

Pour l'écriture de ce roman, l'auteur s'est appuyé sur les ouvrages suivants :

- Hannah Arendt, Le système totalitaire
- Hannah Arendt, Condition de l'homme moderne
- Hannah Arendt, Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal.
- Günther Anders, La bataille des cerises : dialogues avec Hannah Arendt.
- Günther Anders, Ma judéité
- Günther Anders, La haine à l'état d'antiquité
- Annabel Herzog, Hannah Arendt, totalitarisme et banalité du mal

Les animations ont été réalisées sur Unity 3D.

Fran Lejeune est professeure agrégée et docteur en Arts plastiques. Elle est l'auteur d'un premier roman intitulé *Rimbaud, le dernier homme* publié en 2016 aux éditions du Gaulois nomade. Ses écrits de science-fiction mettent en scène des personnages célèbres dont la vie est projetée dans un futur volontairement dépayçant, afin de questionner notre avenir ou, plutôt, notre devenir humain.